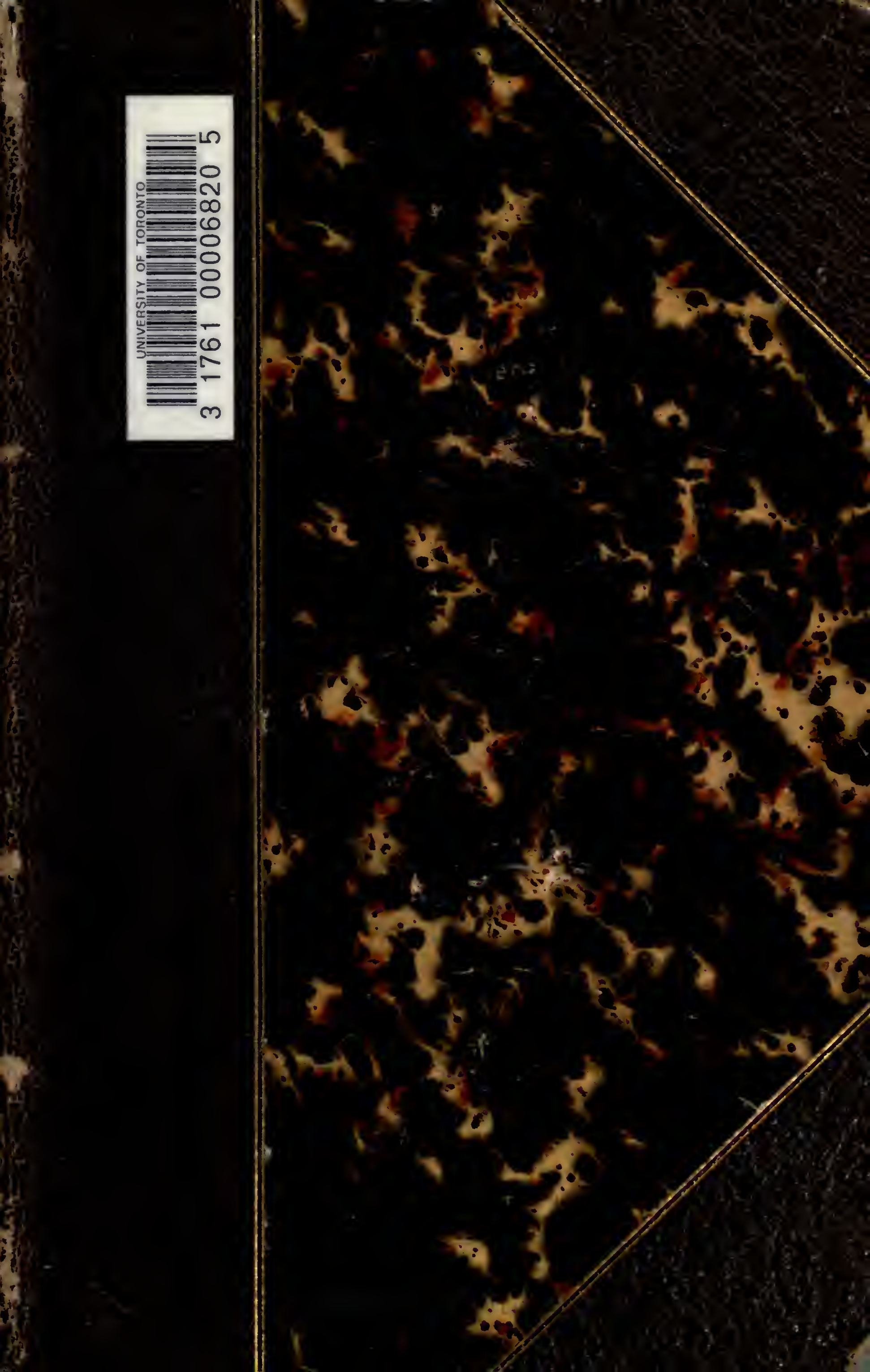

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006820 5





ŒUVRES

DE

# J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

*d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,*
*d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes*
*& d'un Glossaire*

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale

---

## CONTES

TOME PREMIER




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVII

ŒUVRES

DE

# J. DE LA FONTAINE

III


P. Le Rat. sc

# ŒUVRES

DE

# J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

*d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,*
*d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes*
*& d'un Glossaire*

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale

## *CONTES*

TOME PREMIER




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV


LIBRARY
JAN 6 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

# CONTES

ET

# NOUVELLES

*EN VERS.*

*De M.* DE LA FONTAINE.



A PARIS,

Chez Louys Billaine, dans la grand' Salle du Palais, au ſecond Pillier, à la Palme, & au Grand Ceſar.

M. DC. LXIX.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*



# ADVERTISSEMENT.

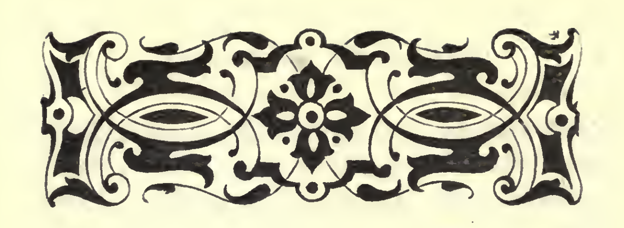


ES Nouuelles en Vers, dont ce Liure fait part au public, & dont l'vne eſt tirée de l'Arioſte, l'autre de Bocace, quoy que d'vn ſtyle bien different, ſont toutefois d'vne meſme main. L'Autheur a voulu éprouuer lequel caractere eſt le plus propre pour rimer des Contes. Il a creu que les Vers irreguliers ayant vn air qui tient beaucoup de la Proſe, cette maniere pourroit ſembler la plus naturelle, & par conſequent la meilleure. D'autre part auſſi le vieux langage, pour les choſes de cette nature, a des graces que celuy de noſtre ſiecle n'a pas. Les cent Nouuelles Nouuelles, les vieilles Traductions de Bocace & des Amadis, Rabelais, nos Anciens Poëtes nous en fourniſſent des preuues infaillibles. L'Autheur a donc tenté ces deux voyes ſans eſtre

encore certain laquelle eſt la bonne. C'eſt au Lecteur à le determiner là deſſus; car il ne pretend pas en demeurer là, & il a deſia ietté les yeux ſur d'autres Nouuelles pour les rimer. Mais auparauant il faut qu'il ſoit aſſeuré du ſuccés de celles-cy, & du gouſt de la pluſpart des perſonnes qui les liront. En cela comme en d'autres choſes, Terence luy doit ſeruir de modele. Ce Poëte n'eſcriuoit pas pour ſe ſatisfaire ſeulement, ou pour ſatisfaire vn petit nombre de gens choiſis; il auoit pour but,

*Populo vt placerent quas feciſſet Fabulas.*





# PREFACE.



'AVOIS *resolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'aprés que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner des-à-present ce qui me reste de ces bagatelles; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Ie me suis rendu à cét avis sans beaucoup de peine; & j'ay crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moy de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit; & de suivre un chemin contraire à celuy de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquerir des suffrages par leur moyen; Creatures de la Cabale, bien differens*

*de cét Eſpagnol qui ſe piquoit d'eſtre fils de ſes propres œuvres. Quoy que j'aye autant de beſoin de ces artifices que pas un autre, je ne ſçaurois me reſoudre à les employer : ſeulement, je m'accommoderay, s'il m'eſt poſſible, au gouſt de mon ſiecle, inſtruit que je ſuis par ma propre experience, qu'il n'y a rien de plus neceſſaire. En effet on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de Livres. Nous avons veu les Rondeaux, les Metamorphoſes, les Bouts-rimez, regner tour à tour : Maintenant ces Galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie : tant il eſt certain que ce qui plaiſt en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vrayment ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'eſtre bien receus de tous les Eſprits, & dans tous les Siecles, ſans avoir d'autre paſſe-port que le ſeul merite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignez d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon Cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ay fait, ou que j'ay creu faire dans cette ſeconde Edition, où je n'ay ajouſté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on eſtoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ay eſtendus, & d'autres que j'ay accourcis ; ſeulement pour diverſifier, & me rendre moins ennuyeux. On en trouuera meſme quelques-uns que j'ay pretendu mettre en Epigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit Recueil, auſſi peu conſiderable par ſa groſſeur, que par la qualité des Ouvrages qui le compoſent. Pour le groſſir j'ay tiré de mes papiers je ne ſçais quelle*

*Imitation des Arrests d'amours, avec un Fragment où l'on me raconte le tour que Vulcan fit à Mars & à Venus, & celuy que Mars & Venus luy avoient fait. Il est vray que ces deux pieces n'ont ny le sujet, ny le caractere du tout semblables au reste du Livre; mais à mon sens elles n'en sont pas entierement éloignées. Quoy que c'en soit, elles passeront : Ie ne sçais mesme si la varieté n'estoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses ausquelles on ne prendra peut-estre pas garde, tandis que j'ay lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce Livre est licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; estant une loy indispensable selon Horace, ou plustôt selon la raison & le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait esté permis d'écrire de celles-cy, comme tant d'autres l'ont fait, & avec succez, je ne croy pas qu'on le mette en doute : & l'on ne me sçauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moy, & les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroït affoibly le Conte, & luy auroit osté de sa grace, tant de circonspection n'est necessaire que dans les Ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dés l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Ie confesse qu'il faut garder en*

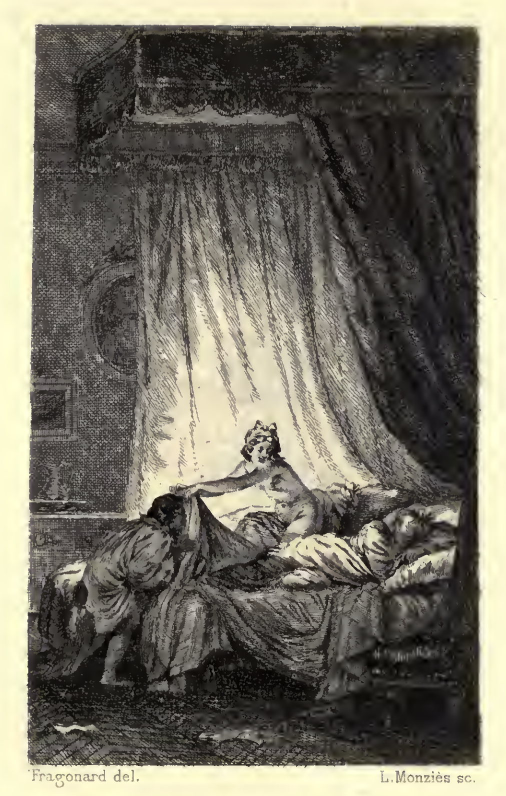
*cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures : Auſſi faut-il m'avoüer que trop de ſcrupule gaſteroit tout. Qui voudroit reduire Bocace à la méme pudeur que Virgile, ne feroit aſſeurément rien qui vaille ; & pecheroit contre les Loix de la bien-ſeance en prenant à tâche de les obſerver. Car afin que l'on ne s'y trompe pas ; en matiere de Vers & de Proſe, l'extrême pudeur & la bien-ſeance ſont deux choſes bien differentes. Ciceron fait conſiſter la derniere à dire ce qu'il eſt à propos qu'on die, eu égard au lieu, au temps, & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois poſé, ce n'eſt pas une faute de jugement, que d'entretenir les gens d'aujourd'huy de Contes un peu libres. Ie ne peche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque choſe dans nos écrits qui puiſſe faire impreſſion ſur les ames, ce n'eſt nullement la gayeté de ces Contes ; elle paſſe legerement : je craindrois pluſtoſt une douce melancholie, où les Romans les plus chaſtes & les plus modeſtes ſont tres-capables de nous plonger, & qui eſt une grande preparation pour l'amour. Quant à la ſeconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes ; on auroit raiſon ſi je parlois ſerieuſement ; Mais qui ne voit que cecy eſt jeu, & par conſequent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en ſoient à l'avenir moins frequens, & les maris plus fort ſur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne ſont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aiſé à détruire, enfin qu'il y a des abſurditez, & pas la moindre teinture de vray-ſemblance. Ie réponds*

*en peu de mots que j'ay mes garants : & puis ce n'eſt ny le vray, ny le vray-ſemblable, qui font la beauté & la grace de ces choſes-cy ; c'eſt ſeulement la maniere de les conter. Voila les principaux points ſur quoy j'ay creu eſtre obligé de me deffendre. I'abandonne le reſte aux Cenſeurs; auſſi bien ſeroit-ce une entrepriſe infinie que de pretendre répondre à tout. Iamais la Critique ne demeure court, ny ne manque de ſujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prevoir luy ſeroient oſtez, elle en auroit bien-toſt trouvé d'autres.*









Fragonard del. L. Monziès sc.

JOCONDE.



# CONTES ET NOUVELLES

## PREMIERE PARTIE.

### *Ioconde.*

Nouvelle tirée de l'Ariofte.



IADIS regnoit en Lombardie,
Un Prince auffi beau que le jour,
Et tel, que des beautez qui regnoient à fa Cour,
La moitié luy portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour luy d'amour.
Un jour en fe mirant, Je fais, dit-il, gageure;
Qu'il n'eft mortel dans la nature,
Qui me foit égal en appas;

Et gage, ſi l'on veut, la meilleure Province
De mes Eſtats;
Et s'il s'en rencontre un, je promets foy de Prince,
De le traiter ſi bien, qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain Gentil-homme
D'auprés de Rome.
Sire, dit-il, ſi voſtre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu; ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'eſtre flaté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du ſoin de guerir leurs flâmes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un ſecond.
Là deſſus Aſtolphe répond.
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie)
Voſtre diſcours me donne une terrible envie
De connoiſtre ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautez en feront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en credit:
Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme tres-bien vous avez dit.
Le Gentil-homme part, & va querir Joconde,
C'eſt le nom que ce frere avoit.
A la campagne il vivoit,

Loin du commerce & du monde.
Marié depuis peu : content, je n'en ſçais rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la delicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvaſt bien.
Son frere arrive, & luy fait l'ambaſſade;
Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roy puiſſant, & d'ailleurs fort aymable;
Et d'autre part auſſi, ſa charmante moitié
Triomphoit d'eſtre inconſolable,
Et de luy faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoy tu me quites, diſoit-elle,
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour preferer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour.
Qu'on les conſerve avec inquietude,
Pour les perdre avec deſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos regne jour & nuit :
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croy moy, ne quitte point les hoſtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moy qui devrois me nommer la premiere :
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour:

Va cruel, va monſtrer ta beauté ſinguliere,
Je mourray, je l'eſpere, avant la fin du jour.
L'Hiſtoire ne dit point, ny de quelle maniere
Joconde pût partir, ny ce qu'il répondit,
Ny ce qu'il fit, ny ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empeſcha de parler;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout preſt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble luy donne
Un braſſelet de façon fort mignonne;
En luy diſant : Ne le pers pas;
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême :
Il eſt de mes cheveux, je l'ay tiſſu moy-même;
Et voila de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.
Vous autres bonnes gens euſſiez crû que la Dame
Une heure aprés euſt rendu l'âme;
Moy qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit defié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçay quelle avanture.
Le matin meſme il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme :
Sans rencontrer perſonne, & ſans eſtre entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit prés de la Dame

Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſeur de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans, il ne le faloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le treſpas.
Vy meſchante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là deſſus ſe remet en chemin,
Reſvant à ſon mal-heur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin.
Encor ſi c'eſtoit un blondin!
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoy j'ay plus de regret,
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage
D'avoir aſſemblé ces Amans,
Ce ſont helas ſes divertiſſemens!
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette avanture.
Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour,

Alteroit fort la beauté de Joconde;
Ce n'eſtoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Eſt ce là ce Narciſſe
Qui pretendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoy le pauvre homme a la jauniſſe!
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeuſner
La quarantaine?
On ſe fuſt bien paſſé de prendre tant de peine.
Aſtolphe eſtoit ravy : le frere eſtoit confus,
Et ne ſçavoit que penſer là deſſus.
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennuy :
On remarquoit pourtant en luy,
Malgré ſes yeux cavez, & ſon viſage blême,
De forts beaux traits; mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.
Amour en eut pitié; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux;
L'un des plus grands ſuppoſts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vid donc à la fin ſoulagé
Par le meſme pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour eſtant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire, & tenu fort ſecret :
Il entendit en certain cabinet,

Dont la cloiſon n'eſtoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voicy.
Mon cher Curtade, mon ſoucy,
J'ay beau t'aymer, tu n'es pour moy que glace:
Je ne vois pourtant Dieu mercy
Pas une beauté qui m'efface:
Cent Conquerans voudroient avoir ta place,
Et tu ſembles la mépriſer;
Aymant beaucoup mieux t'amuſer
A joüer avec quelque Page
Au Lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantoſt t'en a fait le meſſage;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main eſtant faite,
Sans te mettre en ſoucy de ce que je ſouhaite.
Qui fut bien étonné, ce fut noſtre Romain.
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel eſtoit le perſónnage
Qui gardoit tant ſon quant à moy.
Ce bel Adon eſtoit le nain du Roy,
Et ſon Amante eſtoit la Reine.
Le Romain, ſans beaucoup de peine,
Les vid en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene;
Seule elle avoit toûjours la clef de ce lieu-là,

Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite :
Car voicy comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puis que meſme on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite,
D'eſtre quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole : il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour luy verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aymera, la plus prude s'en pique;
Aſtolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.
Aprés avoir tout vû le Romain ſe retire,
Bien empeſché de ce ſecret :
Il ne faut à la Cour ny trop voir, ny trop dire;
Et peu ſe ſont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle :
Mais quoy, Joconde aymoit avecque trop de zele
Un Prince liberal qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit eſtre mal adroit ;

Pour adoucir la chofe, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fit un denombrement des Rois & des Cefars,
Qui fujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les foins dont leur grandeur fe pique,
Avoient vû leurs femmes tomber
En telle ou femblable pratique,
Et l'avoient vû fans fuccomber
A la douleur, fans fe mettre en colere,
Et fans en faire pire chere.
Moy qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deftin,
De reconnoiftre Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et comme tel de luy facrifier.
Là deffus il conta, fans en rien oublier,
Toute fa déconvenuë;
Puis vint à celle du Roy.
Je vous tiens, dit Aftolphe, homme digne de foy;
Mais la chofe, pour eftre creuë,
Merite bien d'eftre veuë.
Menez-moy donc fur les lieux.
Cela fut fait, & de fes propres yeux
Aftolphe vid des merveilles,
Comme il en entendit de fes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit fi confus,
Que d'abord tous fes fens demeurerent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :

Mais bien-toſt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voicy lâchement trahis :
Vengeons nous-en, & courons le païs;
Cherchons par tout noſtre fortune.
Pour reüſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſeray mon train,
Je me diray voſtre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune deference :
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſeurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivy ſelon ma qualité.
Joconde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans noſtre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc :
Pour mettre les noms de celles
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,
Si devant que ſortir des confins d'Italie
Tout noſtre livre ne s'emplit;
Et ſi la plus ſevere à nos vœux ne ſe range :
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit;
Avec cela bonnes lettres de change;
Il faudroit eſtre bien eſtrange,
Pour reſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs

De gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.
Leur bagage eſtant preſt, & le livre ſur tout,
Nos galans ſe mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoye :
Nouveaux objets, nouvelle proye :
Heureuſes les beautez qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la pluſpart des lieux
Femme d'Eſchevin, ny de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur regiſtre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vray-ſemblance
N'eſt pas en cecy tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe eſtre un Galand dedans cette ſcience,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſçais rien;
Ce n'eſt pas mon meſtier de cajoller perſonne :
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arreſter un conteur d'Hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait, ſuffit qu'en pareil cas

Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos avanturiers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arreſtons-nous pour un temps quelque part;
Et cela plûtoſt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable;
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçai une Dame
Prés de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roy, laiſſons la qualité :
Sous les cottillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Eſtre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage :
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un treſor;
Car ſans ſe donner de la peine,

Et ſans qu'aux bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout;
On luy dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle :
Choiſiſſons la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ny le mal ny le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de noſtre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſçait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roy, parlons luy dés ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçais que cet honneur eſt pure fantaiſie;
Toutefois eſtant Roy, l'on me le doit ceder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'eſtoit, dit Joconde, une ceremonie,
Vous auriez droit de pretendre le pas,
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Eveſque helas ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils eſtoient.
Quoy qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du pretendu pucelage.
La belle eſtant venuë en leur chambre le ſoir,

Pour quelque petite affaire;
Nos deux Avanturiers prés d'eux la firent ſeoir,
Loüerent ſa beauté, tâcherent de luy plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi precieux
Son cœur fit peu de reſiſtance.
Le marché ſe conclud, & dés la meſme nuit,
Toute l'hoſtellerie eſtant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils luy font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſurtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je luy pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embaraſſe.
Car il n'eſt ſi ſotte aprés tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon qui grand Clerc eſtoit,
Le reconnoiſt en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon-homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup;
Tout alla bien, & maiſtre Pucelage
Joüa des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le temps à cela prés fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,

Et mefme encor la nuit fuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiffement qu'il remarquoit en elle :
Il fe douta du fait, la gueta, la furprit,
Et luy fit fort groffe querelle.
Afin de l'appaifer la belle luy promit,
Foy de fille de bien, que fans aucune faute,
Leurs Hoftes délogez elle luy donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ay foucy, dit-il, ny d'hôteffe ny d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je diray tout.
Comment en viendrons nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me fuis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ay gagné bien & beau.
Faifons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moy feulement, dorment-ils fort tous deux?
Ouy, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée :
Et tandis que je fuis avec l'un empefchée,
L'autre attend fans mot dire, & s'endort bien fouvent,
Tant que le fiege foit vacant,
C'eft-là leur mot. Le gars dit à l'inftant,
Je vous iray trouver pendant leur premier fomme.
Elle reprit. Ah! gardez-vous en bien;
Vous feriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,

Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa :
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en ſorte,
Qu'entre les draps il ſe gliſſa :
Et Dieu ſçait comme il ſe plaça;
Et comme enfin tout ſe paſſa :
Et de cecy, ny de cela,
Ne ſe douta le moins du monde,
Ny le Roy Lombard ny Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien eſtonné de telle aubade.
Le Roy Lombard dit à part ſoy,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & ſur ma foy,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le meſme chemin,
Et fut ſuivy de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillez, le Roy dit au Romain,
Frere, dormez juſqu'à demain :
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à preſent beſoin que de repos.

Comment? dit le Romain : mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantoſt une terrible vie.
Moy? dit le Roy, j'ay toûjours attendu :
Et puis voyant que c'eſtoit temps perdu,
Que ſans pitié ny conſcience,
Vous vouliez juſqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon,
Que d'éprouver ma patience;
Je me ſuis, malgré moy, juſqu'au jour rendormy.
Que s'il vous euſt pleu, noſtre amy,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'euſt eſté tout, n'ayant pas la ripoſte
Ainſi que vous : qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere.
Je ſuis voſtre vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantoſt il vous ait pleu d'avoir
La fillette toute entiere :
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira;
Nous verrons ſi ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roy, durer toute ma vie,
Si j'ay beaucoup de nuits telles que celle-cy.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,
Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaiſt ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roy n'euſt fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils luy dirent, Jugez-nous,

En luy contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux;
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de luy faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau luy fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps aprés on la vid mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par là que nos avanturiers
Mirent fin à leurs avantures,
Se voyant chargez de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures :
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en couſta
Qu'un peu d'adreſſe, & quelques feintes larmes;
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes,
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre eſtant plus que plein,
Le Roy Lombard dit au Romain;
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous, bien d'autres le ſont qu'elles.
La conſtellation changera quelque jour :
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne bruſlera les cœurs que de pudiques flâmes :
A preſent on diroit que quelque aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'Univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,

Font tout ce qu'il leur plaiſt : ſçavons-nous ſi ces gens,
(Comme ils ſont traiſtres & meſchans,
Et toûjours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre)
N'ont point enſorcelé, mon eſpouſe & la vôtre?
Et ſi par quelque eſtrange cas,
Nous n'avons point creu voir choſe qui n'étoit pas?
Ainſi que bons bourgeois achevons noſtre vie,
Chacun prés de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-eſtre que l'abſence, ou bien la jalouſie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous oſta.
Aſtolphe rencontra dans cette prophetie.
Nos deux avanturiers au logis retournez,
Furent tres-bien receus, pourtant un peu grondez;
Mais ſeulement par bien-ſeance.
L'un & l'autre ſe vid de baiſers regalé :
On ſe recompenſa des pertes de l'abſence,
Il fut danſé, ſauté, balé;
Et du nain nullement parlé,
Ny du valet comme je penſe.
Chaque époux s'attachant auprés de ſa moitié,
Veſcut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne ſçait point.





## *Richard Minutolo,*

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a veu
Regner l'amour & la galanterie :
De beaux objets cet eſtat eſt pourveu,
Mieux que pas un qui ſoit en Italie.
Femmes y ſont, qui font venir l'envie
D'eſtre amoureux quand on ne voudroit pas.
Une ſur tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune Gentil-homme,
Qu'on appelloit Richard Minutolo :
Il n'eſtoit lors de Paris juſqu'à Rome
Galant qui ſçeût ſi bien le numero.
Force luy fut ; d'autant que cette belle
(Dont ſous le nom de Madame Catelle
Il eſt parlé dans le Decameron)
Fut un long-temps ſi dure & ſi rebelle,
Que Minutol n'en ſceut tirer raiſon.
Que fait-il donc ? comme il void que ſon zele
Ne produit rien, il feint d'eſtre guery ;

Il ne va plus chez Madame Catelle;
Il ſe declare amant d'une autre belle;
Il fait ſemblant d'en eſtre favory.
Catelle en rit; pas grain de jalouſie.
Sa concurrente eſtoit ſa bonne amie:
Si bien qu'un jour qu'ils eſtoient en devis,
Minutolo pour lors de la partie,
Comme en paſſant mit deſſus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mary, certaines amourettes,
Qu'il controuva ſans perſonne nommer;
Et fit ſi bien que Madame Catelle
De ſon époux commence à s'allarmer,
Entre en ſoupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut ſçavoir de ſon défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler:
Qui, quoy, comment, & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire
Sur mon eſprit pour vous diſſimuler.
Voſtre mary void Madame Simone:
Vous connoiſſez la galande que c'eſt:
Je ne le dis pour offenſer perſonne;
Mais il y va tant de voſtre intereſt,
Que je n'ay pû me taire davantage.
Si je vivois deſſous voſtre ſervage,
Comme autresfois, je me garderois bien

De vous tenir un ſemblable langage,
Qui de ma part ne ſeroit bon à rien.
De ſes amans toûjours on ſe méfie.
Vous penſeriez que par ſupercherie
Je vous dirois du mal de voſtre époux;
Mais grace à Dieu je ne veux rien de vous.
Ce qui me meut n'eſt du tout que bon zele,
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle,
Que voſtre époux chez Janot le Baigneur
Doit ſe trouver avecque ſa Donzelle.
Comme Janot n'eſt pas fort grand Seigneur,
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout auſſi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant voſtre mary,
Il ſera pris ſans s'en pouvoir dédire.
Voicy comment. La Dame a ſtipulé,
Qu'en une chambre, où tout ſera fermé,
L'on les mettra; ſoit craignant qu'on n'ait veuë
Sur le Baigneur; ſoit que ſentant ſon cas,
Simone encor n'ait toute honte bûë.
Prenez ſa place, & ne marchandez pas:
Gagnez Janot; donnez-luy cent ducats;
Il vous mettra dedans la chambre noire;
Non pour jeuſner, comme vous pouvez croire:
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'hiſtoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expedient plût tres-fort à Catelle.

De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'eſt aſſez, luy dit-elle,
Laiſſez-moy faire; & le droſle & ſa belle
Verront beau jeu ſi la corde ne rompt.
Penſent-ils donc que je ſois quelque buze ?
Lors pour ſortir elle prend une excuſe,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : ſi l'on en prend en France
Pour obliger en de ſemblables cas ;
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuſe pas.
Pour tout carquois, d'une large eſcarcelle
En ce pays le Dieu d'amour ſe ſert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en euſt pris du grand diable d'enfer.
Pour abreger, la choſe s'execute
Comme Richard s'eſtoit imaginé.
Sa maiſtreſſe eut d'abord quelque diſpute
Avec Janot qui fit le reſervé :
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne luy demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend ſeul de ſa bande;
Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puiſſe nuire à ſa flâme.
Gueres n'attend : il tardoit à la Dame
D'y rencontrer ſon perfide d'époux,
Bien preparée à luy chanter ſa game.

Pas n'y manqua, l'on peut s'en aſſeurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer,
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mary, point de Dame Simone;
Mais au lieu d'eux Minutol en perſonne,
Qui ſans parler ſe mit à l'embraſſer.
Quant au ſurplus je le laiſſe à penſer :
Chacun s'en doute aſſez ſans qu'on le die.
De grand plaiſir noſtre amant s'extaſie.
Que ſi le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle auſſi, toute rancune à part,
Le laiſſa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & ſe garde de rire;
Mais toutefois ce n'eſt pas ſans effort.
De figurer le plaiſir qu'a le ſire,
Il me faudroit un eſprit bien plus fort.
Premierement il joüit de ſa belle;
En ſecond lieu il trompe une cruelle;
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'eſt trop ſouffrir, Traître, ce luy dit-elle,
Je ne ſuis pas celle que tu pretents.
Laiſſe-moy là; ſinon à belles dents
Je te déchire, & te faute à la veuë.
C'eſt donc cela que tu te tiens en muë,
Fais le malade, & te plains tous les jours;
Te reſervant ſans doute à tes amours.
Parle, méchant, dis-moy, ſuis-je pourveuë
De moins d'appas? ay-je moins d'agrement,

Moins de beauté que ta Dame Simone?
Le rare oiſeau! O la belle friponne!
T'aymois-je moins? je te hais à preſent;
Et pleuſt à Dieu que je t'euſſe veu pendre.
Pendant cela Richard pour l'appaiſer
La careſſoit, tâchoit de la baiſer;
Mais il ne pût; elle s'en ſceut défendre.
Laiſſe-moy là, ſe mit-elle à crier,
Comme un enfant penſes-tu me traiter?
N'approche point, je ne ſuis plus ta femme :
Rends-moy mon bien, va-t-en trouver ta Dame :
Va déloyal, va-t'-en, je te le dis.
Je ſuis bien ſotte, & bien de mon païs,
De te garder la foy de mariage :
A quoy tient-il, que pour te rendre ſage,
Tout ſur le champ je n'envoye querir
Minutolo qui m'a ſi fort cherie?
Je le devrois afin de te punir;
Et ſur ma foy j'en ay preſque l'envie.
A ce propos le galand éclata.
Tu ris, dit-elle, ô Dieux! quelle inſolence!
Rougira-t'il? voyons ſa contenance.
Lors de ſes bras la Belle s'échappa;
D'une feneſtre à taſtons approcha;
L'ouvrit de force; & fut bien eſtonnée
Quand elle vit Minutol ſon amant :
Elle tomba plus d'à demi-pâmée.
Ah! qui t'euſt creu, dit-elle, ſi méchant?
Que dira-t-on? me voila diffamée.

Qui le ſçaura? dit Richard à l'inſtant;
Janot eſt ſeur, j'en répons ſur ma vie.
Excuſez donc ſi je vous ay trahie;
Ne me ſçachez mauvais gré d'un tel tour :
Adreſſe, force, & ruſe, & tromperie;
Tout eſt permis en matiere d'amour.
J'eſtois reduit avant ce ſtratagême
A vous ſervir ſans plus pour vos beaux yeux :
Ay-je failli de me payer moy-meſme?
L'euſſiez-vous fait? non ſans doute; & les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux :
Je ſuis content; vous n'eſtes point coupable;
Eſt-ce dequoy paroiſtre inconſolable?
Pourquoy gemir? j'en connois, Dieu-mercy,
Qui voudroient bien qu'on les trompaſt ainſi.
Tout ce diſcours n'appaiſa point Catelle.
Elle ſe mit à pleurer tendrement.
En cet eſtat elle parut ſi belle,
Que Minutol de nouveau s'enflâmant
Luy prit la main. Laiſſe-moy, luy dit-elle :
Contente-toy; veux-tu donc que j'appelle
Tous les voiſins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Voſtre plus court eſt de ne dire mot.
Pour de l'argent, & non par tromperie,
(Comme le monde eſt à preſent bâty)
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy.
Que ſi d'ailleurs cette ſupercherie
Alloit jamais juſqu'à voſtre mary,

Quel déplaiſir! ſongez-y je vous prie;
En des combats n'engagez point ſa vie;
Je ſuis du moins auſſi mauvais que luy.
A ces raiſons enfin Catelle cede.
La choſe eſtant, pourſuit-il, ſans remede,
Le mieux ſera que vous vous conſoliez.
N'y penſez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais banniſſons bien loin toute eſperance;
Jamais mon zele & ma perſeverance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aiſément
Que le plaiſir de cette joüiſſance
Ne feroit pas, comme il eſt, imparfait :
Que reſte-t'il? le plus fort en eſt fait.
Tant bien ſceut dire, & preſcher, que la Dame
Sechant ſes yeux, raſſerenant ſon ame ;
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il paſſa,
Eut un ſouris, puis aprés autre choſe,
Puis un baiſer, puis autre choſe encor;
Tant que la belle, apres un peu d'effort,
Vient à ſon point, & le drôle en diſpoſe.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit eſté!
Car quand l'amour d'un & d'autre coſté
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont aſſeuré
Ceux que l'on tient ſçavans en ce myſtere.
Ainſi Richard joüit de ſes amours,
Veſcut content, & fit force bons tours,

Dont celuy-cy peut paſſer à la monſtre.
Pas ne voudrois en faire un plus ruſé.
Que pleuſt à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fuſſe aviſé!







Fragonard del. Ch. Courtry sc.

LE COCU BATTU ET CONTENT.



## *Le Cocu, Battu, & Content.*

Nouvelle tirée de Bocace.

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere;
Et volontiers en chemin ſejournoit,
Quand par hazard le Galand rencontroit,
Bon vin, bon giſte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour en un Bourg arreſté
Il vid paſſer une Dame jolie,
Leſte, pimpante, & d'un Page ſuivie,
En la voyant il en fut enchanté.
La convoita, comme bien ſçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu; choſe aſſez ordinaire.
La Dame eſtoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,
Fors que d'avoir un Amy digne d'elle.
Tant ſe la mit le droſle en la cervelle,
Que dans ſa peau peu ny point ne duroit :
Et s'informant comment on l'appelloit.
C'eſt, luy dit-on, la Dame du Village.

Meſſire Bon l'a priſe en mariage,
Quoy qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais comme il eſt des premiers du païs,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.
Noſtre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conceut eſperance certaine.
Voicy comment le Pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ſes Valets; puis s'en fut au chaſteau :
Dit qu'il eſtoit un jeune Jouvenceau,
Qui cherchoit maiſtre, & qui ſçavoit tout faire.
Meſſire Bon fort content de l'affaire
Pour Fauconnier le loüa bien & beau.
(Non toutesfois ſans l'avis de ſa femme)
Le Fauconnier plût tres-fort à la Dame;
Et n'eſtant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à declarer ſa flâme.
Ce fut beaucoup; car le Vieillard eſtoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son Fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
Euſt demeuré volontiers en ſa place.
La jeune Dame en eſtoit bien d'accord,
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je diray qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'oſera ſouſtenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inſpira la ruſe que voicy.
La Dame dit un ſoir à ſon mary :

Qui croyez-vous le plus remply de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu
Meſſire Bon luy dit. J'ay toûjours creu
Le Fauconnier garçon ſage & fidelle ;
Et c'eſt à luy que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle ;
C'eſt un méchant : il me tint l'autrefois
Propos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
Que je penſay tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entrepriſe ?
Dedans l'eſprit il me vint auſſi-toſt
De l'étrangler, de luy manger la veuë :
Il tint à peu ; je n'en fus retenuë,
Que pour n'oſer un tel cas publier :
Meſme, à deſſein qu'il ne le pûſt nier,
Je fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre ;
Et cette nuit ſous un certain poirier
Dans le jardin je luy dis de m'attendre.
Mon mary, dis-je, eſt toûjours avec moy,
Plus par amour que doutant de ma foy ;
Je ne me puis dépeſtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant ſon premier ſomme :
D'auprés de luy taſchant de me lever,
Dans le jardin je vous iray trouver.
Voila l'eſtat où j'ay laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mary, mon Epoux,
Juſqu'à tantoſt cachez voſtre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous meſme ;

Vous le pourrez trouver fort aiſément;
Le poirier eſt à main gauche en entrant.
Mais il vous faut uſer de ſtratagême :
Prenez ma juppe, & contre-faites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême :
Lors d'un baſton donnez-luy tant de coups,
Que le Galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'Eſpoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le Galant,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva perſonne :
Garde n'avoit : car tandis qu'il friſſonne,
Claque des dents, & meurt quaſi de froid;
Le Pelerin, qui le tout obſervoit,
Va voir la Dame; avec elle ſe donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croy,
Lors qu'amour ſeul eſtant de la partie
Entre deux draps on tient femme jolie;
Femme jolie, & qui n'eſt point à ſoy.
Quand le Galant un aſſez bon eſpace
Avec la Dame euſt eſté dans ce lieu;
Force luy fut d'abandonner la place :
Ce ne fut pas ſans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.

Meſſire Bon remply d'impatience
A tous momens ſa pareſſe maudit.
Le Pelerin, d'auſſi loin qu'il le vid,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et luy cria. Quoy donc méchante femme!
A ton mary tu braſſois un tel tour!
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour!
Dieu ſoit témoin que pour toy j'en ay honte :
Et de venir ne tenois quaſi conte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mary.
Or bien, je vois qu'il te faut un amy;
Trouvé ne l'as en moy, je t'en aſſeure.
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foy :
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pecheur ſuis; mais j'ay, là Dieu mercy,
De ton honneur encor quelque ſoucy.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toy, tu viens avec un front de Page :
Mais, foy de Dieu, ce bras te chaſtiera;
Et Monſeigneur puis aprés le ſçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,
Et tout ravy diſoit entre ſes dents :
Loüé ſoit Dieu, dont la bonté m'envoye
Femme & Valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout; car à grands coups de gaule
Le Pelerin vous luy froiſſe une épaule;
De horions laidement l'accouſtra;

Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eust voulu que le zele
De son valet n'eust été jusques-là;
Mais le voyant si sage & si fidelle,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Luy conta tout, en luy disant : Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ny vous ny moy n'aurions de nostre vie
Un tel valet; c'est sans doute un tresor.
Dans nostre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moy.
Pas n'y faudray, luy repartit la Dame;
Et de cecy je vous donne ma foy.







Fragonard del Ch. Courtry sc.

LE MARY CONFESSEUR.



## *Le Mary Confeſſeur.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

MESSIRE Artus ſous le grand Roy François
Alla ſervir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il ſe vid, aprés maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand'ceremonie.
Son General luy chauſſa l'éperon :
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne luy deuſt plus conteſter le paſſage.
Si s'en revient tout fier en ſon Village,
Où ne ſurprit ſa femme en Oraiſon.
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des Muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit gouſt à l'affaire;
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire;
Depuis que j'ay mon Village quitté,
Si j'eſtois crû, dit-il, en dignité
De cocüage & de chevalerie :
C'eſt moitié trop, ſçachons la verité.
Pour ce s'aviſe, un jour de Confrairie,

De ſe veſtir en Preſtre, & Confeſſer.
Sa femme vient à ſes pieds ſe placer.
De prime abord ſont par la bonne Dame
Expediez tous les pechez menus;
Puis à leur tour les gros eſtant venus,
Force luy fut qu'elle changeaſt de game.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont receus,
Un Gentil-homme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mary ne ſe fuſt fait connoiſtre,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'eſtoit pour ſeur la Kyrielle.
Son Mary donc l'interrompt là-deſſus;
Dont bien luy prit. Ah, dit-il, infidelle!
Un Preſtre meſme! à qui crois-tu parler?
A mon mary, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe ſceut bien démeſler.
Je vous ay veu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'eſtant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſceu l'énigme débroüiller.
On vous a fait, dites-vous, Chevalier :
Auparavant vous eſtiez Gentil-homme :
Vous eſtes Preſtre avecque ces habits.
Beniſt ſoit Dieu, dit alors le bon-homme :
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.



Fragonard del. L. Monziès sc.

LE SAVETIER.



## *Conte d'une chofe arrivée à Chafteau-Thierry.*

VN Savetier, que nous nommerons Blaife,
Prit belle femme; & fut tres-avifé.
Les bonnes gens qui n'eftoient à leur aife,
S'en vont prier un Marchand peu rufé,
Qu'il leur prêtaft deffous bonne promeffe
My-muid de grain; ce que le Marchand fait.
Le terme écheu, ce creancier les preffe.
Dieu fçait pourquoy : le galant, en effet,
Crut que par là baiferoit la commere.
Vous avez trop dequoy me fatisfaire,
(Ce luy dit-il) & fans débourfer rien :
Accordez-moy ce que vous fçavez bien.
Je fongeray, répond-elle, à la chofe.
Puis vient trouver Blaife tout auffi-toft,
L'avertiffant de ce qu'on luy propofe.
Blaife luy dit. Par bieu, femme, il nous faut
Sans coup ferir rattraper noftre fomme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y fuis point.
Je veux icy me cacher tout à point.

Avant le coup demandez la cedule.
De la donner je ne crois qu'il recule.
Puis touſſerez afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plûtoſt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fut dit, ainſi s'executa:
Dont le mary puis après ſe vanta;
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux euſt valu touſſer aprés l'affaire,
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
Vous euſſiez eu voſtre conte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf aprés de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il? or ça, Belle, entre nous.
Elle répond: Ah Monſieur! croyez-vous,
Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'épouſe eſtoit auſſi)
Je penſe bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi;
Mais quoy, chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.





Lancret pinx. L.Monziès sc.

LES DEUX AMIS.



*Conte tiré d'Athenée.*

Axiocus avec Alcibiades
Jeunes, bien-faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord comme grands camarades,
En mefme nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t'il? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille fi belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de fa mere;
Chacun des deux en voulut eftre amant;
Plus n'en voulut, l'un ny l'autre eftre pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne fçauriez faire,
Que cet enfant ne foit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il eft à vous compere:
Je prends fur moy le hazard du peché.





*Autre Conte tiré d'Athenée.*

A ſon ſouper un glouton,
Commande que l'on appreſte
Pour luy ſeul un Eſturgeon,
Sans en laiſſer que la teſte.
Il ſoupe; il creve; on y court :
On luy donne maints cliſteres.
On luy dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voila tout reſolu;
Et puis qu'il faut que je meure;
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reſte de mon poiſſon.





D.nx — J C Lemaire sc

LE GLOUTON





*Conte de* ****

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille,
Toûjours eſtoit en oraiſon,
Et toûjours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbeſſe leur dit;
Vivez comme Sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde & ſa ſequelle.
Toutes reprirent à l'inſtant.
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.





*Conte du Juge de Mesle.*

Deux Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne pût onc découvrir le vray point;
Tant luy sembloit que fust obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur :
Du doigt les serre; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au deffendeur,
Dont renvoyé s'en va gay comme un Prince.
La Cour s'en plaint, & le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre-vous souvent juge au hazard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.







Fragonard del. J.C Lemaire sc.

LE PAYSAN QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.



## *Conte d'un Payſan, qui avoit offenſé ſon Seigneur.*

VN Païſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'eſtoit bagatelle :
Et toutesfois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'eſt choſe nouvelle.
Coquin, dit-il, tu merites la hard :
Fay ton calcul d'y venir toſt ou tard ;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choiſir. Ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire, & ſans prendre repos ;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliquez ſur tes larges épaules ;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Païſan conſultant là-deſſus.
Trente aulx ſans boire ! ah, dit-il en ſoy-même,
Je n'appris onc à les manger ainſi.
De recevoir les trente coups auſſi,
Je ne le puis ſans un peril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genoux,

Et s'écria; Pour Dieu miſericorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde;
Quoy le Galant m'oſe répondre encor ?
Le Païſan de peur qu'on ne le pende
Fait choix de l'ail; & le Seigneur commande.
Que l'on en cueüille, & ſur tout du plus fort.
Un aprés un luy-meſme il fait le conte :
Puis quand il void que ſon calcul ſe monte
A la trentaine; il les met dans un plat.
Et cela fait le mal-heureux pied-plat
Prend le plus gros; en pitié le regarde;
Mange, & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frotez de moûtarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur tout il prend garde,
Que le Galant n'avale ſans maſcher.
Le premier paſſe; auſſi fait le deuxiéme :
Au tiers il dit. Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand'peine au douziéme,
Que s'écriant, Haro la gorge m'ard,
Toſt, toſt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
Son Seigneur dit : Ah ah, ſire Gregoire,
Vous avez ſoif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or beuvez donc; & beuvez à voſtre aiſe :
Bon prou vous faſſe : hola, du vin, hola.
Mais mon amy, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir aprés cela
Des cent écus, ou de la baſtonnade,

Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontez,
Que les aulx ſoient ſur les coups precontez :
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme :
Où la trouver moy qui ſuis un pauvre homme?
Hé bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur; mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur le Vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait; ſe munit le dedans;
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Au deux il dit, Donnez-moy patience,
Mon doux Jeſus, en tous ces accidens.
Le tiers eſt rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & ſaute de ſa place.
Au quart il fait une horrible grimace :
Au cinq un cri : mais il n'eſt pas au bout;
Et c'eſt grand cas s'il peut digerer tout.
On ne vit onc ſi cruelle avanture.
Deux forts paillards ont chacun un baſton,
Qu'ils font tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton.
Le mal-heureux n'a rien qu'une chanſon.
Grace, dit-il : mais las! point de nouvelle;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie.
Aprés vingt coups d'un ton piteux il crie.
Pour Dieu ceſſez : helas! je n'en puis plus.

Son Seigneur dit. Payez donc cent écus,
Net & contant : je ſçais qu'à la deſſerre
Vous eſtes dur; j'en ſuis faſché pour vous.
Si tout n'eſt preſt, voſtre compere Pierre
Vous en peut bien aſſiſter entre nous.
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le mal-heureux n'oſant preſque répondre
Court au mugot, & dit, c'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant luy coule de la face:
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que luy ſert? il convient tout payer.
C'eſt grand'pitié quand on faſche ſon maître!
Ce Païſan eut beau s'humilier;
Et pour un fait, aſſez leger peut-eſtre,
Il ſe ſentit enflâmer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules;
Sans qu'il luy fuſt deſſus les cent écus,
Ny pour les aulx, ny pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un carolus.



# DEUXIESME PARTIE

DES

# CONTES

# ET NOUVELLES

*EN VERS.*

*De M.* DE LA FONTAINE.



# PREFACE.



OICY *les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur ; & par consequent la derniere occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des Vers qui enjambent, des deux voyelles sans elision; ny en general de ces sortes de negligences qu'il ne se pardonneroit pas luy-mesme en un autre genre de Poësie; mais qui sont inseparables, pour ainsi dire, de celuy-cy. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des recits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles; & luy feroit negliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations estudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un Poëme Epique des avantures de Renaud*

*d'Aſt. Quand celuy qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le ſoin & l'exactitude qu'on luy demande; outre que ce ſoin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y eſt moins neceſſaire, & que cela contrevient aux preceptes de Quintilien; encore l'Autheur n'auroit-il pas ſatisfait au principal point, qui eſt d'attacher le Lecteur, de le réjoüir, d'attirer malgré luy ſon attention, de luy plaire enfin. Car, comme l'on ſçait, le ſecret de plaire ne conſiſte pas toûjours en l'ajuſtement; ny meſme en la regularité : Il faut du piquant & de l'agreable, ſi l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautez regulieres qui ne touchent point, & dont perſonne n'eſt amoureux? Nous ne voulons pas oſter aux modernes la loüange qu'ils ont meritée. Le beau tour de Vers, le beau langage, la juſteſſe, les bonnes rimes ſont des perfections en un Poëte; cependant que l'on conſidere quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela ſe rencontre; peut-eſtre y trouvera-t-on beaucoup moins de ſel, j'oſerois dire encore, bien moins de graces, qu'en celles de Marot & de Saint Gelais; quoy que les ouvrages de ces derniers ſoient preſque tout pleins de ces meſmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'eſtoient pas des fautes en leur ſiecle, & que c'en ſont de tres-grandes au noſtre. A cela nous répondons par un meſme raiſonnement, & diſons, comme nous avons déja dit, que c'en ſeroient en effet dans un autre genre de Poëſie, mais que ce n'en ſont point dans celuy-cy. Feu Monſieur de Voiture en eſt le garend. Il ne faut que lire ceux de ſes ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot. Car noſtre*

*Autheur ne pretend pas que la gloire luy en ſoit deuë, ny qu'il ait merité non plus de grands applaudiſſemens du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'eſt veritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pû; prenant tantoſt un chemin, tantoſt l'autre; & marchant toûjours plus aſſeurément quand il a ſuivy la maniere de nos vieux Poëtes,* Quorum in hac re imitari neglegentiam exoptat, potius quam iſtorum diligentiam. *Mais en diſant que nous voulions paſſer ce point-là, nous nous ſommes inſenſiblement engagez à l'examiner : & poſſible n'a-ce pas eſté inutilement; car il n'y a rien qui reſſemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur ſe donne de tailler dans le bien d'autruy ainſi que dans le ſien propre, ſans qu'il en excepte les nouvelles meſme les plus connuës, ne s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonſtances, quelquesfois le principal évenement & la ſuite : enfin ce n'eſt plus la meſme choſe; c'eſt proprement une Nouvelle Nouvelle; & celuy qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoiſtre ſon propre ouvrage.* Non ſic decet contaminari fabulas, *diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le meſme reproche à Terence; mais Terence s'eſt mocqué d'eux, & a pretendu avoir droit d'en uſer ainſi. Il a meſlé du ſien parmy les ſujets qu'il a tirez de Menandre, comme Sophocle & Euripide ont meſlé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des Eſcrivains qui les precedoient, n'épargnant Hiſtoire ny Fable où il s'agiſſoit de la bien-*

*ſeance & des regles du Dramatique. Ce privilege ceſſera-t-il à l'égard des Contes faits à plaiſir? & faudra-t-il avoir d'oreſnavant plus de reſpect, & plus de Religion, s'il eſt permis d'ainſi dire, pour le menſonge, que les Anciens n'en ont eu pour la verité? Iamais ce qu'on appelle un bon Conte ne paſſe d'une main à l'autre ſans recevoir quelque nouvel embelliſſement. D'où vient donc, nous pourra-t'on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'encherir? Nous en demeurons d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obſcurité, deux defauts intolerables dans ces matieres, le dernier ſur tout : car ſi la clarté eſt recommandable en tous les Ouvrages de l'eſprit, on peut dire qu'elle eſt neceſſaire dans les recits, où une choſe, la pluſpart du temps, eſt la ſuite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en ſorte que ſi le fil vient une fois à ſe rompre, il eſt impoſſible au Lecteur de le renoüer. D'ailleurs, comme les narrations en Vers ſont tres-malaiſées, il ſe faut charger de circonſtances le moins qu'on peut : Par ce moyen vous vous ſoulagez vous-meſme, & vous ſoulagez auſſi le Lecteur, à qui l'on ne ſçauroit manquer d'appreſter des plaiſirs ſans peine. Que ſi l'Auteur a changé quelques incidens, & meſme quelque cataſtrophe, ce qui preparoit cette cataſtrophe & la neceſſité de la rendre heureuſe l'y ont contraint. Il a crû que dans ces ſortes de Contes chacun devoit eſtre content à la fin : cela plaiſt toûjours au Lecteur; à moins qu'on ne luy ait rendu les perſonnes trop odieuſes : mais il n'en faut point venir là ſi l'on peut,*

*ny faire rire & pleurer dans une mesme Nouvelle. Cette bigarrure déplaist à Horace sur toutes choses : il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crotesques, & que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons generales que l'Autheur a euës : on en pourroit encore alleguer de particulieres, & deffendre chaque endroit; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des Lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-cy. Nous les aurions mises un peu plus en jour, & fait valoir davantage, si l'estenduë des Prefaces l'avoit permis.*









Fragonard del. G. Greux sc

LE FAISEUR D'OREILLES.



## *Le Faiſeur d'Oreilles, & le Racommodeur de Moules.*

**Conte tiré des Cent Nouvelles Nouvelles, & d'un Conte de Bocace.**



IRE Guillaume allant en marchandiſe,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois ;
Simple, jeunette, & d'aſſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du païs Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois :
A quel deſſein, beſoin n'eſt de le dire,
Et Dieu le ſçait : c'eſtoit un maiſtre ſire ;
Il ne tendoit guere en vain ſes filets ;
Ce n'eſtoit pas autrement ſa coutume.
Sage eût eſté l'oiſeau qui de ſes rets
Se fuſt ſauvé ſans laiſſer quelque plume.
Alix eſtoit fort neuve ſur ce point.

Le trop d'efprit ne l'incommodoit point :
De ce défaut on n'accufoit la Belle.
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre Dame alloit tout devant elle,
Et n'y fçavoit ny fineffe ny tour.
Son mary donc fe trouvant en emplete,
Elle au logis, en fa chambre feulette,
André furvient; qui fans long compliment
La confidere; & luy dit froidement.
Je m'ébahis comme au bout du Royaume,
S'en eft allé le Compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez :
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille :
Voftre couleur me le démontre affez,
En ayant veu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle auffi-toft,
Que dites-vous? quoy d'un enfant monaût
J'accoucherois? n'y fçavez-vous remede?
Si dea, fit-il, je vous puis donner aide
En ce befoin, & vous jureray bien,
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.
Le mal d'autruy ne me tourmente en rien;
Fors excepté ce qui touche au Compere :
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or effayons, fans plus en difcourir,
Si je fuis maiftre à forger des oreilles.
Souvenez vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez foucy,
Repliqua-t-il, je prends fur moy cecy.

Puis le Galant montre ce qu'il ſçait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne luy plûſt.
Philoſopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A ſon travail; faiſant ore un tendon,
Ore un reply, puis quelque cartilage;
Et n'y plaignant l'étofe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage;
Puis le mettrons en ſa perfection;
Tant & ſi bien qu'en ayez bonne iſſuë.
Je vous en ſuis, dit-elle, bien tenuë :
Bon fait avoir icy bas un amy.
Le lendemain, pareille heure venuë,
Compere André ne fut pas endormy.
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens, dit-il, toute affaire ceſſante,
Pour achever l'oreille que ſçavez.
Et moy, dit-elle, allois par un meſſage
Vous avertir de haſter cet ouvrage :
Montons en haut. Dés qu'ils furent montez,
On pourſuivit la choſe encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la penſée
Sur cette affaire un ſcrupule ſe mit;
Et l'innocente au bon apoſtre dit :
Si cet enfant avoit pluſieurs oreilles,
Ce ne feroit à vous bien beſogné.
Rien, rien, dit-il, à cela j'ay ſoigné;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.

Sur le métier l'oreille eſtoit encor,
Quand le mary revient de ſon voyage ;
Careſſe Alix, qui du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage.
Nous en tenions ſans le Compere André ;
Et noſtre enfant d'une oreille euſt manqué.
Souffrir n'ay pû choſe tant indecente.
Sire André donc, toute affaire ceſſante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, & l'en remercier :
De tels amis on a toûjours affaire.
Sire Guillaume, au diſcours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il ſe pouvoit faire
Que ſon Epouſe euſt eu ſi peu d'eſprit,
Par pluſieurs fois luy fit faire un recit
De tout le cas ; puis outré de colere
Il prit une arme à coſté de ſon lit ;
Voulut tuer la pauvre Champenoiſe,
Qui pretendoit ne l'avoir merité.
Son innocence & ſa naïveté
En quelque ſorte appaiſerent la noiſe.
Helas Monſieur, dit la Belle en pleurant,
En quoy vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ay donné vos draps ny voſtre argent ;
Le compte y eſt ; & quant au demeurant,
André me dit quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour vôtre uſage :
Vous pouvez voir, ſi je ments tuez moy ;
Je m'en rapporte à voſtre bonne foy.

L'Epoux ſortant quelque peu de colere,
Luy répondit. Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit, vous avez crû bien faire,
J'en ſuis d'accord, conteſter là deſſus
Ne produiroit que diſcours ſuperflus :
Je n'ay qu'un mot. Faites demain en ſorte
Qu'en ce logis j'attrape le Galant :
Ne parlez point de noſtre different;
Soyez ſecrette, ou bien vous eſtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement;
Me feindre abſent en un ſecond voyage,
Et luy mander, par lettre ou par meſſage,
Que vous avez à luy dire deux mots.
André viendra; puis de quelques propos
L'amuſerez; ſans toucher à l'oreille;
Car elle eſt faite, il n'y manque plus rien.
Noſtre innocente executa tres-bien
L'ordre donné; ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux beſtes de l'eſprit.
André venu, l'Epoux guere ne tarde,
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde
Où ſe ſauver : nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il ſe mit.
Le mary frappe; Alix ouvre la porte;
Et de la main fait ſigne incontinent,
Qu'en la ruelle eſt caché le Galant.
Sire Guillaume eſtoit armé de ſorte
Que quatre Andrez n'auroient pû l'étonner.
Il ſort pourtant, & va querir main forte,

Ne le voulant ſans doute aſſaſſiner;
Mais quelque oreille au pauvre homme couper:
Peut-eſtre pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel & plein de barbarie.
C'eſt ce qu'il dit à ſa femme tout bas :
Puis l'emmena ſans qu'elle oſaſt rien dire;
Ferma tres-bien la porte ſur le ſire.
André ſe crût ſorti d'un mauvais pas,
Et que l'Epoux ne ſçavoit nulle choſe.
Sire Guillaume en révant à ſon cas
Change d'avis, en ſoy-meſme propoſe
De ſe vanger avecque moins de bruit,
Moins de ſcandale, & beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De ſire André; contez luy voſtre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la Dame,
Que ſon mary court un peril tres-grand;
Que je vous ay parlé d'un chaſtiment
Qui la regarde, & qu'aux faiſeurs d'oreilles
On fait ſouffrir en rencontres pareilles :
Choſe terrible, & dont le ſeul penſer
Vous fait dreſſer les cheveux à la teſte;
Que ſon Epoux eſt tout preſt d'y paſſer ;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'eſtre à la feſte.
Que toutesfois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine :
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuſe s'en fut
Chez ſire André dont la femme accourut
En diligence, & quaſi hors d'haleine;
Puis monta ſeule, & ne voyant André,
Crut qu'il eſtoit quelque part enfermé.
Comme la Dame eſtoit en ces alarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ſes armes
La fait aſſeoir, & puis commence ainſi.
L'ingratitude eſt mere de tout vice.
André m'a fait un notable ſervice;
Parquoy, devant que vous ſortiez d'icy,
Je luy rendray ſi je puis la pareille.
En mon abſence il a fait une oreille
Au fruit d'Alix : je veux d'un ſi bon tour
Me revancher, & je penſe une choſe.
Tous vos enfans ont le nez un peu court :
Le moule en eſt aſſurément la cauſe.
Or je les ſçais des mieux raccommoder.
Mon avis donc eſt que ſans retarder
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Diſant ces mots il vous prend la Commere,
Et prés d'André la jetta ſur le lit,
Moitié raiſin, moitié figue en joüit.
La Dame prit le tout en patience;
Benit le Ciel de ce que la vengeance
Tomboit ſur elle, & non ſur ſire André;
Tant elle avoit pour luy de charité.
Sire Guillaume eſtoit de ſon coſté
Si fort émeu, tellement irrité,

Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du Talion, rendant à ſon Epoux
Féves pour pois, & pain blanc pour foüace.
Qu'on dit bien vray que ſe venger eſt doux!
Tres-ſage fut d'en uſer de la ſorte :
Puis qu'il vouloit ſon honneur reparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront à mon ſens ſe tirer.
André vit tout, & n'oſa murmurer;
Jugea des coups; mais ce fut ſans rien dire;
Et loüa Dieu que le mal n'eſtoit pire.
Pour une oreille il auroit compoſé.
Sortir à moins c'eſtoit pour luy merveilles :
Je dis à moins; car mieux vaut, tout priſé,
Cornes gagner que perdre ſes oreilles.





## *Les Freres de Catalogne.*

Nouvelle tirée des cent Nouvelles Nouvelles.

Ie vous veux conter la beſogne
Des bons Freres de Catalogne;
Beſogne où ces Freres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité ſi fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crût y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à ſoy filles & femmes,
Se ſçavent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainſi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette Hiſtoire.
  Au temps que le ſexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne ſçavoit
Gloſer encor ſur l'Evangile,
(Temps à cotter fort difficile)
Un eſſain de Freres diſmeurs,
Pleins d'appetit, & beaux diſneurs,
S'alla jetter dans une Ville,

En jeunes Beautez tres-fertile.
Pour des Galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en plouvoit.
A l'abord une Confrerie
Par les bons Peres fut baſtie,
Femme n'eſtoit qui n'y couruſt,
Qui ne s'en miſt, & qui ne crûſt
Par ce moyen eſtre ſauvée :
Puis quand leur foy fut éprouvée,
On vint au veritable point.
Frere André ne marchanda point;
Et leur fit ce beau petit preſche.
Si quelque choſe vous empeſche
D'aller tout droit en Paradis,
C'eſt d'eſpargner pour vos maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur neceſſaire;
Sans que jamais il vous ait plû,
Nous faire part du ſuperflu.
Vous me direz que noſtre uſage
Repugne aux dons du Mariage;
Nous l'avoüons, & Dieu mercy
Nous n'aurions que voir en cecy,
Sans le ſoin de vos conſciences.
La plus griéve des offences,
C'eſt d'eſtre ingrate : Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; & de vos reſtes
Rendez grace aux bontez celeſtes,

Nous laiſſant diſmer ſur un bien,
Qui ne vous couſte preſque rien.
C'eſt un droit, ô troupe fidelle,
Qui vous témoigne noſtre zele ;
Droit authentique & bien ſigné,
Que les Papes nous ont donné ;
Droit enfin, & non pas aumoſne :
Toute femme doit en perſonne
S'en acquiter trois fois le mois,
Vers les freres Catalanois.
Cela fondé ſur l'Eſcriture,
Car il n'eſt bien dans la Nature,
(Je le repete, écoutez-moy)
Qui ne ſubiſſe cette Loy
De reconnoiſſance & d'hommage :
Or les œuvres de mariage,
Eſtant un bien, comme ſçavez,
Ou ſçavoir chacune devez,
Il eſt clair que diſme en eſt deuë.
Cette diſme ſera receuë
Selon noſtre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conſcience ;
Nous ſommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aiſes icy bas.
Au reſte il eſt bon qu'on vous diſe,
Qu'entre la chair & la chemiſe
Il faut cacher le bien qu'on fait :

Tout cecy doit eſtre ſecret,
Pour vos maris & pour tout autre :
Voicy trois mots d'un bon-apoſtre
Qui font à noſtre intention :
Foy, charité, diſcretion.
Frere André par cette eloquence
Satisfit fort ſon audience,
Et paſſa pour un Salomon,
Peu dormirent à ſon Sermon.
Chaque femme, ce dit l'hiſtoire,
Garda tres-bien dans ſa memoire,
Et mieux encor dedans ſon cœur
Le diſcours du Predicateur.
Ce n'eſt pas tout, il s'execute :
Chacune accourt; grande diſpute
A qui la premiere payra.
Mainte Bourgeoiſie murmura
Qu'au lendemain on l'eût remiſe.
La Gent qui n'aime pas la Bize,
Ne ſçachant comme r'envoyer
Cet eſcadron preſt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu ſouffrez qu'on reſpire,
C'en eſt aſſez pour le preſent;
On ne peut faire qu'en faiſant.
Reglez voſtre temps ſur le noſtre;
Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.
Tout avec ordre, & croyez-nous :
On en va mieux quand on va doux.

Le ſexe ſuit cette ſentence.
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation,
Et le tout par devotion.
Puis de trinquer à la Commere.
Je laiſſe à penſer quelle chere
Faiſoit alors Frere Frapart.
Tel d'entr'eux avoit pour ſa part,
Dix jeunes femmes bien payantes,
Friſques, gaillardes, atrayantes.
Tel aux douze & quinze paſſoit.
Frere Roc à vingt ſe chauſſoit.
Tant & ſi bien que les Donſelles,
Pour ſe montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois aſſez ſouvent :
Dont il avint que le Couvent,
Las enfin d'un tel Ordinaire,
Aprés avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou ſix mois entiers,
Euſt fait credit bien volontiers :
Mais les Donſelles ſcrupuleuſes,
De s'acquiter eſtoient ſoigneuſes,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de diſmes accumulées :
Il s'en trouva de ſi zelées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux Peres n'expedioient
Que les fringuantes & les Belles,

Enjoignant aux ſempiternelles,
De porter en bas leur tribut :
Car dans ces diſmes de rebut
Les Lais trouvoient encor à frire.
Bref à peine il ſe pourroit dire,
Avec combien de charité,
Le tout eſtoit executé.
Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter ſon offrande,
Un beau ſoir, en chemin faiſant,
Et ſon mary la conduiſant,
Luy dit : Mon Dieu, j'ay quelque affaire,
Là dedans avec certain Frere,
Ce ſera fait dans un moment.
L'Epoux répondit bruſquement,
Quoy? quelle affaire? eſtes-vous folle?
Il eſt my-nuit ſur ma parole :
Demain vous direz vos pechés :
Tous les bons Peres ſont couchés.
Cela n'importe, dit la femme :
Et par Dieu ſi, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offence
Preſſe ainſi voſtre conſcience?
Demain matin j'en ſuis d'accord.
Ah! Monſieur, vous me faites tort,
Reprit-elle, ce qui me preſſe,
Ce n'eſt pas d'aller à confeſſe,

C'eſt de payer; car ſi j'attens,
Je ne le pourray de long-temps;
Le Frere aura d'autrés affaires.
Quoy payer? La diſme aux bons Peres.
Quelle diſme? ſçavez-vous pas?
Moy je le ſçay! c'eſt un grand cas,
Que toûjours femme aux Moines donne.
Mais cette diſme, ou cette aumoſne,
La ſçauray-je point à la fin?
Voyez, dit-elle, qu'il eſt fin,
N'entendez-vous pas ce langage?
C'eſt des œuvres de mariage.
Quelles œuvres, reprit l'Epoux?
Et-là, Monſieur, c'eſt ce que nous...
Mais j'aurois payé depuis l'heure.
Vous eſtes cauſe qu'en demeure
Je me trouve preſentement;
Et cela je ne ſçay comment;
Car toûjours je ſuis coûtumiere,
De payer toute la premiere.
L'Epoux remply d'eſtonnement,
Eut cent penſers en un moment.
Il ne ſçût que dire & que croire.
Enfin pour apprendre l'hiſtoire,
Il ſe tût, il ſe contraignit,
Du ſecret ſans plus ſe plaignit;
Par tant d'endroits tourna ſa femme,
Qu'il apprit que mainte autre Dame
Payoit la meſme penſion :

Ce luy fut conſolation.
Sçachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en eſt exemte :
Voſtre Sœur paye à Frere Aubry;
La Baillie au Pere Fabry;
Son Alteſſe à Frere Guillaume,
Un des beaux Moines du Royaume :
Moy qui paye à Frere Girard,
Je voulois luy porter ma part.
Que de maux la langue nous cauſe!
Quand ce mary ſceut toute choſe,
Il reſolut premierement,
D'en avertir ſecretement
Monſeigneur, puis les gens de Ville;
Mais comme il eſtoit difficile
De croire un tel cas dés l'abord;
Il voulut avoir le rapport
Du droſle à qui payoit ſa femme.
Le lendemain devant la Dame
Il fait venir Frere Girard;
Luy porte à la gorge un poignard;
Luy fait conter tout le myſtere :
Puis ayant enfermé ce Frere
A double clef, bien garoté,
Et la Dame d'autre côté;
Il va par tout conter ſa chance.
Au logis du Prince il commence;
Puis il deſcend chez l'Eſchevin;
Puis il fait ſonner le tocſin.

Toute la Ville en eſt troublée.
On court en foule à l'aſſemblée;
Et le ſujet de la rumeur,
N'eſt point ſceu du peuple diſmeur.
Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller maſſacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens & Monaſtere.
Tel veut qu'ils ſoient à l'eau jettez
Dedans leurs frocs empaquetez;
Afin que cette pepiniere,
Flottant ainſi ſur la riviere,
S'en aille apprendre à l'Univers,
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre ſupplice,
Et chacun ſelon ſon caprice.
Bref tous conclurent à la mort :
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au Couvent tout à l'heure :
Mais par reſpect de la demeure,
L'Arreſt ailleurs s'executa :
Un Bourgeois ſa grange preſta.
La penaille enſemble enfermée,
Fut en peu d'heures conſumée,
Les maris ſautans à l'entour,
Et danſans au ſon du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,

Ny Moinillon, ny beat Pere.
Robbes, manteaux, & cocluchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous perirent dedans les flammes.
Je ne ſçay ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre Frere Girard,
Il avoit eu ſon fait à part.





## *Le Berceau.*

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un Hoſtelier eſtoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence :
Homme ſans bruit, & qui ne ſe piquoit
De recevoir gens de groſſe dépenſe :
Meſme chez luy rarement on giſtoit.
Sa femme eſtoit encor de bonne affaire,
Et ne paſſoit de beaucoup les trente ans.
Quant au ſurplus, ils avoient deux enfans;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant & venant,
Pinucio jeune homme de famille,
Jetta ſi bien les yeux ſur cette fille,
Tant la trouva gracieuſe & gentille,
D'eſprit ſi doux, & d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : tres bien le luy ſceut dire;
Muet n'eſtoit, elle ſourde non plus :
Dont il avint qu'il ſauta par deſſus
Ces longs ſoûpirs, & tout ce vain martyre.
Se ſentir pris, parler, eſtre écouté,
Ce fut tout un; car la difficulté

Ne gisoit pas à plaire à cette Belle :
Pinuce estoit Gentil-homme bien fait;
Et jusques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de mesme étoffe qu'elle.
Non qu'elle creust pouvoir changer d'estat;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goust trop delicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)
En mariage à l'envy demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit;
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son Amant
N'estoient permis; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous & le soulagement
Ne se pouvoient à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gesnez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfans, ô vous peres & meres;
Tant vos moitiez, vous Epoux & maris;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient en compagnie
D'un sien amy dans cette Hostellerie
Demander giste. On luy dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monsieur, ajousta l'Hoste,
Vous sçavez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute :

Ce giſte n'eſt pour gens de voſtre eſtat.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'Amant, quelque coin de reſerve?
L'Hoſte repart : il ne nous reſte plus
Que noſtre chambre, où deux lits ſont tendus;
Et de ces lits il n'en eſt qu'un qui ſerve
Aux ſurvenans; l'autre nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie
Vous & Monſieur, nous vous hebergerons.
Pinuce dit, Volontiers : je vous prie
Que l'on nous ſerve à manger au plûtoſt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.
Pinucio, ſur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre eſt faite.
Chacun couché, pour la Belle on mettoit
Un lit de camp : celuy de l'Hoſte eſtoit
Contre le mur, à tenant de la porte :
Et l'on avoit placé de meſme ſorte,
Tout vis-à-vis, celuy du ſurvenant :
Entre les deux, un berceau pour l'enfant;
Et toutefois plus prés du lit de l'Hoſte.
Cela fit faire une plaiſante faute
A cet amy qu'avoit noſtre Galant.
Sur le minuit que l'Hoſte apparemment
Devoit dormir, l'Hoſteſſe en faire autant,
Pinucio qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,
Son temps venu ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit & ſans bruit.

Pas ne trouva la pucelle endormie ;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui comme on ſçait laſſe plus qu'il n'ennuye.
Tréve ſe fit ; mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue poſe.
Tout à merveille alloit au lit de camp ;
Quand cet amy qu'avoit noſtre Galant,
Preſſé d'aller mettre ordre à quelque choſe,
Qu'honneſtement exprimer je ne puis,
Voulut ſortir, & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de ſa place,
L'enfant avec, qu'il mit prés de leur lit ;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Luy revenu, prés de l'enfant il paſſe,
Sans qu'il daignaſt le remettre en ſon lieu ;
Puis ſe recouche, & quand il plut à Dieu
Se rendormit. Aprés un peu d'eſpace
Dans le logis je ne ſçais quoy tomba :
Le bruit fut grand ; l'Hoſteſſe s'éveilla ;
Puis alla voir ce que ce pouvoit eſtre.
A ſon retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maiſtre,
Saint Jean, dit-elle en ſoy-meſme auſſi-toſt,
J'ay penſé faire une eſtrange béveuë :
Prés de ces gens, je me ſuis, peu s'en faut,
Remiſe au lit en chemiſe ainſi nuë :
C'eſtoit pour faire un bon charivary.
Dieu ſoit loüé que ce berceau me monſtre
Que c'eſt icy qu'eſt couché mon mary.

Difant ces mots, auprés de cet amy
Elle fe met. Fol ne fut n'étourdy
Le compagnon dedans un tel rencontre :
La mit en œuvre, & fans témoigner rien
Il fit l'Epoux; mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux; & c'eft tout le contraire :
Il le fit mal; car qui le veut bien faire
Doit en befogne aller plus doucement.
Auffi l'Hofteffe eut quelque eftonnement.
Qu'a mon mary, dit-elle, & quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons cecy, puis que Dieu nous l'envoye;
Nous n'aurons pas toûjours tel paffe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre fes dents,
Que le Galant recommence la fefte.
La Dame eftoit de bonne emplette encor :
J'en ay, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faifant c'eftoit fortune honnefte.
Pendant cela Colette apprehendant,
D'eftre furprife avecque fon Amant,
Le renvoya le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que caufoit le berceau;
Et pour fon lit il prit le lit de l'Hofte.
Il n'y fut pas, qu'en abbaiffant fa voix,
(Gens trop heureux font toûjours quelque faute)
Amy, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joye.

Je te plains fort que le Ciel ne t'envoye
Tout maintenant mesme bon-heur qu'à moy.
Ma foy Colette est un morceau de Roy.
Si tu sçavois ce que vaut cette fille!
J'en ay bien veu; mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! je ne te dis pas tout.
Quoy qu'il en soit, avant que d'estre au bout
Gaillardement six postes se sont faites;
Six de bon compte, & ce ne sont fornettes.
D'un tel propos l'Hoste tout étourdy,
D'un ton confus gronda quelques parolles.
L'Hostesse dit tout bas à cet amy,
Qu'elle prenoit toûjours pour son mary:
Ne reçois plus chez toy ces testes folles.
N'entends-tu point comme ils sont en debat?
En son seant l'Hoste sur son grabat
S'estant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc icy pour cette affaire?
Vous l'entendez! & je vous sçais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Pretendez-vous, beau Monsieur que vous estes,
En demeurer quitte à si bon marché?
Quoy! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles,
J'en suis d'avis. Sortez de ma maison:
Je jure Dieu que j'en auray raison.

Et toy coquine, il faut que je te tuë.
A ce diſcours proferé bruſquement,
Pinucio plus froid qu'une ſtatuë,
Reſta ſans poulx, ſans voix, ſans mouvement.
Chacun ſe teut l'eſpace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'Hoſteſſe ayant reconnu ſon erreur,
Tint quelque-temps le Loup par les oreilles.
Le ſeul amy ſe ſouvint par bon-heur
De ce berceau principe de la choſe.
Adreſſant donc à Pinuce ſa voix :
T'en tiendras-tu, dit-il, une autrefois?
T'ay-je averty que le vin feroit cauſe
De ton mal-heur? tu ſçais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te demeines,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'eſprit en dormant.
Reviens au lit. Pinuce au meſme inſtant
Fait le dormeur, pourſuit le ſtratagême,
Que le mary prit pour argent contant.
Il ne fut pas juſqu'à l'Hoſteſſe meſme
Qui n'y vouluſt auſſi contribuer.
Prés de ſa fille elle alla ſe placer,
Et dans ce poſte elle ſe ſentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle ſorte,
S'écria-t'elle, auroit-il pû coucher
Avec Colette, & la dés-honorer?
Je n'ay bougé toute nuit d'auprés d'elle :
Elle n'a fait ny pis ny mieux que moy.

Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'Hoſte reprit. C'eſt aſſez; je vous croy.
On ſe leva : ce ne fut pas ſans rire;
Car chacun d'eux en avoit ſa raiſon.
Tout fut ſecret : & quiconque eut du bon,
Par devers ſoy le garda ſans rien dire.





## *Le Muletier.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Vn Roy Lombard (les Rois de ce pays
Viennent ſouvent s'offrir à ma memoire)
Ce dernier-cy, dont parle en ſes écrits
Maiſtre Bocace auteur de cette Hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la Belle,
Veuve du Roy dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'Eſtat ſous la tutelle
De celuy-cy, Prince ſage & prudent.
Nulle beauté n'eſtoit alors égale
A Teudelingue; & la couche Royale
De part & d'autre eſtoit aſſeurément
Auſſi complette, autant bien aſſortie
Qu'elle fut onc. Quand Meſſer Cupidon
En badinant fit choir de ſon brandon
Chez Agiluf, droit deſſus l'écurie :
Sans prendre garde, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu ſe prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier eſtoit homme de mine,

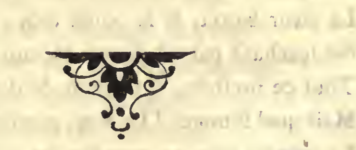
Et démentoit en tout ſon origine,
Bien fait & beau, meſme ayant du bon ſens.
Bien le monſtra; car s'eſtant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ſes efforts, & mis toute ſa peine
Pour ſe guerir, ſans pouvoir rien gagner,
Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
Maiſtre ne ſçais meilleur pour enſeigner
Que Cupidon; l'ame la moins ſubtile
Sous ſa ferule apprend plus en un jour,
Qu'un Maiſtre és Arts en dix ans aux écoles.
Aux plus groſſiers par un chemin bien court
Il ſçait montrer les tours & les paroles.
Le preſent Conte en eſt un bon témoin.
Noſtre Amoureux ne ſongeoit prés ny loin
Dedans l'abord à joüir de ſa Mie.
Se declarer de bouche ou par écrit
N'eſtoit pas ſeur. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mouruſt ou non, d'en paſſer ſon envie;
Puis qu'auſſi-bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toûjours mieux luy valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage eſtoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roy, qui faiſoit lit à part,
(Comme tous font) vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe preſentoit,
Preſque en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre; à la porte il frappoit

Tout doucement; auſſi-toſt une Dame
Ouvroit ſans bruit; & le Roy luy mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit;
Clarté n'ayant grand' lueur ny grand' flâme.
D'abord la Dame éteignoit en ſortant
Cette clarté; c'eſtoit le plus ſouvent
Une lanterne, ou de ſimples bougies.
Chaque Royaume a ſes ceremonies.
Le Muletier remarqua celle-cy;
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi;
Se preſenta comme c'eſtoit l'uſage,
S'eſtant caché quelque peu le viſage.
La Dame ouvrit dormant plus d'ademi.
Nul cas n'eſtoit à craindre en l'avanture
Fors que le Roy ne vinſt pareillement.
Mais ce jour-là s'eſtant heureuſement
Mis à chaſſer, force eſtoit que nature
Pendant la nuit cherchaſt quelque repos.
Le Muletier frais, gaillard, & diſpos,
Et parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon Empire,
Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats.
A tout cela Teudelingue eſtoit faite.
Noſtre Amoureux fournit plus d'une traite:
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois

En penſement; & creut que la colere
Rendoit le Prince outre ſon ordinaire
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes preſens le Ciel eſt toûjours juſte :
Il ne départ à gens de tous eſtats
Meſmes talens. Un Empereur auguſte
A les vertus propres pour commander :
Un Avocat ſçait les points decider :
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage :
Chacun ſon fait; nul n'a tout en partage.
Noſtre Galant s'eſtant diligenté,
Se retira ſans bruit & ſans clarté
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;
Voulut s'ébatre, & l'étonna bien fort.
Certes Monſieur, je ſçais bien, luy dit-elle,
Que vous avez pour moy beaucoup de zele;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir : meſme outre l'ordinaire
En avés pris, & beaucoup plus qu'aſſés.
Pour Dieu Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop; voſtre ſanté m'eſt chere.
Le Roy fut ſage, & ſe douta du tour;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la court;
Puis de la court entra dans l'écurie;
Jugeant en luy que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on luy parloit.
Toute la troupe eſtoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.

Le Roy n'avoit lanterne ny bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crût que l'auteur de cette tromperie
Se connoiſtroit au batement du poulx.
Pas ne faillit dedans ſa conjecture :
Et le ſecond qu'il taſta d'avanture
Eſtoit ſon homme ; à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur batoit, & le poulx tout enſemble.
Ne ſçachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil ! Le Roy, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciſeaux
Dont on coupoit le crain à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au Galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoiſtre mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Luy fut coupé, droit vers le front du ſire.
Et cela fait le Prince ſe retire.
Il oublia de ſerrer le toupet ;
Dont le Galant s'aviſa d'un ſecret
Qui d'Agiluf gaſta le ſtratagême.
Le Muletier alla ſur l'heure meſme
En pareil lieu tondre ſes compagnons.
Le jour venu, le Roy vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en ſon ame :
Qu'eſt-cecy donc ! qui croiroit que ma femme
Auroit eſté ſi vaillante au déduit ?

Quoy Teudelingue a-t'elle cette nuit
Fourny d'ébat à plus de quinze ou feize;
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait fi fe taife :
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.





## *L'Oraiſon de S. Julien.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Beaucoup de gens ont une ferme foy
Pour les brevets, Oraiſons, & paroles.
Je me ris d'eux; & je tiens, quant à moy,
Que tous tels ſorts ſont receptes frivoles.
Frivoles ſont; c'eſt ſans difficulté.
Bien eſt-il vray, qu'auprés d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles;
Paroles ſont en Amour des merveilles :
Tout cœur ſe laiſſe à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me ſervir;
Des autres non. Voicy pourtant un Conte,
Où l'Oraiſon de Monſieur S. Julien
A Renaud d'Aſt produiſit un grand bien.
S'il ne l'euſt dite, il euſt trouvé méconte
A ſon argent, & mal paſſé la nuit.
Il s'en alloit devers Chaſteau-Guillaume :
Quand trois Quidams (bonnes gens, & ſans bruit,
Ce luy ſembloit, tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit cru trois auſſi gens de bien)
Quand n'ayant dis-je aucun ſoupçon de rien,
Ces trois Quidams tout pleins de courtoiſie,

I. 7

Aprés l'abord, & l'ayant salüé
Fort humblement : si nostre compagnie,
Luy dirent-ils, vous pouvoit estre à gré,
Et qu'il vous plust achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complete,
Mieux elle vaut ; c'est toûjours le meilleur.
Tant de Brigands infectent la Province,
Que l'on ne sçait à quoy songe le Prince
De le souffrir : mais quoy les mal-vivans
Seront toûjours. Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieuë estant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose & d'autre ; ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrete
De certains mots, caracteres, brevets,
Dont les aucuns ont de tres-bons effets ;
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :
Ainsi du reste ; ou sans pact ny demy
(Dequoy l'on soit pour le moins averty)
L'on se guerit, l'on guerit sa monture,
Soit du farçin, soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon Medecin
Ne sçauroit faire avec tout son latin.
Ces survenans de mainte experience
Se vantoient tous ; & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce luy dit-on,
Sçavez-vous point aussi quelque Oraison ?

De tels ſecrets, dit-il, je ne me pique;
Comme homme ſimple, & qui vis à l'antique.
Bien vous diray, qu'en allant par chemin
J'ay certains mots que je dis au matin
Deſſous le nom d'Oraiſon ou d'Antienne
De S. Julien; afin qu'il ne m'avienne
De mal giſter : & j'ay meſme éprouvé,
Qu'en y manquant cela m'eſt arrivé.
J'y manque peu : c'eſt un mal que j'évite
Par-deſſus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, Monſieur, l'avez-vous dite?
Luy repartit l'un des trois en riant.
Oüy, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,
Gageons un peu quel ſera le meilleur,
Pour ce jourd'huy, de mon giſte ou du voſtre.
Il faiſoit lors un froid plein de rigueur.
La nuit de plus eſtoit fort approchante,
Et la couchée encore aſſez diſtante.
Renaud reprit. Peut-eſtre ainſi que moy
Vous ſervez-vous de ces mots en voyage.
Point, luy dit l'autre; & vous jure ma Foy,
Qu'invoquer Saints n'eſt pas trop mon uſage.
Mais ſi je perds, je le pratiqueray.
En ce cas là volontiers gageray,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie :
Pourveu qu'alliez en quelque Hoſtellerie;
Car je n'ay là nulle maiſon d'ami.
Nous mettrons donc cette clauſe au pari,
Pourſuivit-il, ſi l'avez agreable :

C'eſt la raiſon. L'autre luy répondit.
J'en ſuis d'accord ; & gage voſtre habit,
Voſtre cheval, la bourſe au prealable ;
Seur de gagner, comme vous allez voir.
Renaud, dés-lors pût bien s'appercevoir,
Que ſon cheval avoit changé d'étable.
Mais quel remede ? En coſtoyant un bois,
Le Parieur ayant changé de voix,
Ca, deſcendez, dit-il, mon Gentil-homme :
Voſtre Oraiſon vous fera bon beſoin.
Chaſteau-Guillaume eſt encore un peu loin.
Falut deſcendre. Ils luy prirent en ſomme
Chapeau, caſaque, habit, bourſe, & cheval ;
Bottes auſſi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, luy dirent les perfides.
Puis de chemin (ſans qu'ils priſſent de guides)
Changeant tous trois, ils furent auſſitoſt
Perdus de veuë : & le pauvre Renaud,
En caleçons, en chauſſes, en chemiſe,
Moüillé, fangeux, ayant au nez la biſe
Va tout dolent ; & craint avec raiſon,
Qu'il n'ait ce coup, mal-gré ſon Oraiſon,
Tres-mauvais giſte ; horſmis qu'en ſa valiſe
Il eſperoit. Car il eſt à noter,
Qu'un ſien Valet contraint de s'ârreſter,
Pour faire mettre un fer à ſa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas ;
Et ce fut là le pis de l'avanture.
Le Drôle ayant veu de loin tout le cas,

(Comme Valets ſouvent ne valent guere)
Prend à coſté, pourvoit à ſes affaires,
Laiſſe ſon Maiſtre, à travers champs s'enfuït,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Chaſteau-Guillaume, & dans l'Hoſtellerie
La plus fameuſe, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud prés d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son Maiſtre eſtoit juſqu'au cou dans les boües;
Pour en ſortir avoit fort à tirer.
Il acheva de ſe deſeſperer,
Lors que la neige en luy donnant aux jouës
Vint à flocons, & le vent qui foüetoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend ſont ſur des lits de roſes.
Le ſort ſe plaiſt à diſpenſer les choſes
De la façon : c'eſt tout mal ou tout bien.
Dans ſes faveurs il n'a point de meſures :
Dans ſon courroux de meſme il n'obmet rien
Pour nous mater : témoin les avantures
Qu'eut cette nuit Renaud qui n'arriva,
Qu'une heure aprés qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha.
Dire comment, je n'en ſçais pas la ſorte.
Son bon deſtin, par un tres-grand hazard,
Luy fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; & ce toit faiſoit part
D'une maiſon voiſine du rempart.
Renaud ravy de ce peu d'allegeance

Se met deſſous. Un bon-heur, comme on dit,
Ne vient point ſeul : Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les eſtendit.
Dieu ſoit loüé, dit-il, voila mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'aſſaille
De toutes parts : il n'en peut preſque plus.
Tranſſi de froid, immobile, & perclus,
Au deſeſpoir bien-toſt il s'abandonne,
Claque des dents, ſe plaint, tremble, & friſſonne,
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'eſtoit une Servante;
Et ſa Maiſtreſſe une Veuve galante,
Qui demeuroit au logis que j'ay dit;
Pleine d'appas, jeune, & de bonne grace.
Certain Marquis Gouverneur de la place
L'entretenoit; & de peur d'eſtre veu,
Troublé, diſtrait, enfin interrompu
Dans ſon commerce au logis de la Dame,
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,
Par une porte aboutiſſante aux champs;
Alloit, venoit, ſans que ceux de la ville
En ſceuſſent rien; non pas meſmes ſes gens.
Je m'en eſtonne; & tout plaiſir tranquille
N'eſt d'ordinaire un plaiſir de Marquis :
Plus il eſt ſceu, plus il leur ſemble exquis.
Or il avint que la meſme ſoirée
Où noſtre Job ſur la paille eſtendu
Tenoit déja ſa fin toute aſſeurée,
Monſieur eſtoit de Madame attendu :

Le foupé preft, la chambre bien parée;
Bons reftaurans, champignons, & ragoufts;
Bains, & parfums; matelats blancs & mous;
Vin du coucher; toute l'Artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celuy-là qui n'a fait en fa vie
Que de bons tours, le Patron des heureux,
Des jouïffans. Eftant donc la Donzelle
Prefte à bien faire, avint que le Marquis
Ne pût venir : elle en receut l'avis
Par un fien Page, & de cela la Belle
Se confola : tel eftoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette fervante & confite en tendreffe,
Par avanture autant que fa Maiftreffe,
Dit à la Veuve : Un pauvre fouffreteux
Se plaint là bas, le froid eft rigoureux,
Il peut mourir : vous plaift-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
Oüy, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous fert
Luy viendra bien : deffus quelque couchete
Vous luy mettrez un peu de paille nette;
Et là dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez fouper
Auparavant, puis l'envoyrez coucher.
Sans cet Arreft c'eftoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie;

Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte ſon cas, reprend force & courage :
Il eſtoit grand, bien-fait, beau perſonnage,
Ne ſembloit meſme homme en amour nouveau,
Quoy qu'il fuſt jeune. Au reſte il avoit honte
De ſa miſere, & de ſa nudité :
L'Amour eſt nu, mais il n'eſt pas croté.
Renaud dedans, la Chambriere monte;
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit, Regardez ſi j'ay point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire;
Car feu Monſieur en doit avoir laiſſé.
Vous en avez, j'en ay bonne memoire,
Dit la Servante. Elle eut bien-toſt trouvé
Le vray balot. Pour plus d'honneſteté,
La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Aſt (car il s'eſtoit nommé)
Dit qu'on le mit au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait; il ne ſe fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, & fait à la Donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On ſert enfin le ſoupé du Marquis.
Renaud mangea tout ainſi qu'un autre homme;
Meſme un peu mieux; la Cronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appetit.
Quant à la Veuve, elle ne fit en ſomme
Que regarder, témoignant ſon deſir :
Soit que déja l'attente du plaiſir

L'euſt diſpoſée; ou ſoit par ſympathie;
Ou que la mine, ou bien le procedé
De Renaud d'Aſt euſſent ſon cœur touché.
De tous coſtez ſe trouvant aſſaillie,
Elle ſe rend aux ſemonces d'Amour.
Quand je feray, diſoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire? il n'y va rien du noſtre.
Si le Marquis eſt quelque peu trompé,
Il le merite, & doit l'avoir gagné,
Ou gagnera; car c'eſt un bon Apoſtre.
Homme pour homme, & peché pour peché,
Autant me vaut celuy-cy que cet autre.
Renaud n'eſtoit ſi neuf qu'il ne viſt bien
Que l'Oraiſon de Monſieur S. Julien
Feroit effet, & qu'il auroit bon giſte.
Luy hors de table, on deſſert au plus viſte.
Les voila ſeuls; & pour le faire court
En beau début. La Dame s'eſtoit miſe
En un habit à donner de l'Amour.
La negligence à mon gré ſi requiſe,
Pour cette fois fut ſa Dame d'Atour.
Point de clinquant, jupe ſimple & modeſte,
Ajuſtement moins ſuperbe que leſte;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court;
Sous ce mouchoir ne ſçais quoy fait au tour:
Par là Renaud s'imagina le reſte.
Mot n'en diray: mais je n'obmettray point,
Qu'elle eſtoit jeune, agreable, & touchante;
Blanche ſur tout, & de taille avenante,

Trop ny trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'euſt eu l'ame émeuë !
Qui n'euſt aymé ! qui n'euſt eu des deſirs !
Un Philoſophe, un marbre, une ſtatuë,
Auroient ſenty comme nous ces plaiſirs.
Elle commence à parler la premiere,
Et fait ſi bien que Renaud s'enhardit.
Il ne ſçavoit comme entrer en matiere;
Mais pour l'ayder la Marchande luy dit.
Vous rappellez en moy la ſouvenance
D'un qui s'eſt veu mon unique ſoucy :
Plus je vous vois, plus je crois voir auſſi
L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon Epoux; que Dieu luy faſſe paix :
Voyla ſa bouche, & voyla tous ſes traits.
Renaud reprit. Ce m'eſt beaucoup de gloire :
Mais vous, Madame, à qui reſſemblez-vous ?
A nul objet, & je n'ay point memoire
D'en avoir veu qui m'ait ſemblé ſi doux.
Nulle beauté n'approche de la voſtre.
Or me voicy d'un mal cheu dans un autre :
Je tranſiſſois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? la Belle l'arreſtant,
S'humilia pour eſtre contredite.
C'eſt une adreſſe à mon ſens non petite.
Renaud pourſuit : loüant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point veu,
Et qu'il verroit volontiers ſi la Belle
Plus que le droit ne ſe monſtroit cruelle.

Pour vous loüer comme vous meritez,
Ajoufta-t-il, & marquer les beautez
Dont j'ay la veuë avec le cœur frappée,
(Car prés de vous l'un & l'autre s'enfuit)
Il faut un fiecle, & je n'ay qu'une nuit,
Qui pourroit eftre encor mieux occupée.
Elle foufrit; il n'en falut pas plus.
Renaud laiffa les difcours fuperflus.
Le temps eft cher en Amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'eft veu fur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On refifta tout autant qu'il faloit,
Ny plus ny moins, ainfi que chaque Belle
Sçait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant je n'ay pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baifers donnez & pris,
La petite oye; enfin ce qu'on appelle
En bon François les preludes d'Amour;
Car l'un & l'autre y fçavoit plus d'un tour.
Au fouvenir de l'eftat miferable
Où s'eftoit veu le pauvre voyageur,
On luy faifoit toûjours quelque faveur :
Voila, difoit la Veuve charitable,
Pour le chemin, voicy pour les brigans,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps;
Tant que le tout piece à piece s'efface.
Qui ne voudroit fe raquiter ainfi?
Conclufion, que Renaud fur la place

Obtint le don d'amoureuſe mercy.
Les doux propos recommencent enſuite,
Puis les baiſers, & puis la noix confite.
On ſe coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allaſt mettre au lit de ſa ſervante,
Le mit au ſien, ce fut fait prudemment,
En femme ſage, en perſonne galante.
Je n'ay pas ſceu ce qu'eſtant dans le lit
Ils avoient fait; mais comme avec l'habit
On met à part certain reſte de honte,
Apparemment le meilleur de ce Conte
Entre deux draps pour Renaud ſe paſſa.
Là plus à plein il ſe recompenſa
Du mal ſouffert, de la perte arrivée;
Dequoy s'eſtant la Veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir;
Mais en ſecret; car il faloit pourvoir
Au Gouverneur. La Belle non contente
De ces faveurs, eſtala ſon argent.
Renaud n'en prit qu'une ſomme baſtante
Pour regagner ſon logis promptement.
Il s'en va droit à cette Hoſtellerie,
Où ſon Valet eſtoit encore au lit.
Renaud le roſſe, & puis change d'habit,
Ayant trouvé ſa valize garnie.
Pour le combler, ſon bon deſtin voulut
Qu'on attrapaſt les Quidams ce jour meſme.
Incontinent chez le Juge il courut :
Il faut uſer de diligence extrême

En pareil cas : car le Greffe tient bon,
Quand une fois il eſt ſaiſi des choſes :
C'eſt proprement la caverne au Lion;
Rien n'en revient : là les mains ne ſont cloſes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celuy-là qui n'y laiſſe du ſien.
Le procez fait, une belle potence
A trois coſtés fut miſe en plein marché :
L'un des Quidams harangua l'aſſiſtance
Au nom de tous, & le Trio branché
Mourut contrit & fort bien confeſſé.
Aprés cela, doutez de la puiſſance
Des Oraiſons, dira quelqu'un de ceux
Dont j'ay parlé; trois gens par devers eux
Ont un rouſſin, & nombre de piſtoles :
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux?
Auſſi font-ils florés & caprioles,
(Mauvais preſage) & tout gais & joyeux
Sont ſur le point de partir leur chevance,
Lors qu'on les vient prier d'une autre danſe.
En contr'eſchange un pauvre mal-heureux
S'en va perir ſelon toute apparence,
Quand ſous la main luy tombe une beauté
Dont un Prelat ſe ſeroit contenté.
Il recouvra ſon argent, ſon bagage,
Et ſon cheval, & tout ſon équipage,
Et grace à Dieu, & Monſieur S. Julien,
Eut une nuit qui ne luy couſta rien.



## *La Servante justifiée.*

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'est le seul qui me fournit.
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vray que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magazin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plufpart, & de tres-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un c'estoit moy naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voicy le fait, quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coustume ; & sans telles licences
Je quitterois la charge de conteur.
Un homme donc avoit belle servante.
Il la rendit au jeu d'Amour sçavante.
Elle estoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, & donnant appetit;



LA SERVANTE JUSTIFIÉE.



Ce qu'on appelle en François bonne robbe.
Par un beau jour cet homme ſe dérobe
D'avec ſa femme; & d'un tres-grand matin
S'en va trouver ſa Servante au jardin.
Elle faiſoit un bouquet pour Madame :
C'eſtoit ſa feſte. Voyant donc de la femme
Le bouquet fait, il commence à loüer
L'aſſortîment; tâche à s'inſinüer :
S'inſinüer en fait de Chambriere,
C'eſt proprement couler ſa main au ſein :
Ce qui fut fait. La Servante ſoudain
Se défendit : mais de quelle maniere ?
Sans rien gaſter : c'eſtoit une façon
Sur le marché : bien ſçavoit ſa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit miſes
En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon :
Tant & ſi bien qu'ils en vinrent aux priſes.
En cet étrif la Servante tomba.
Luy d'en tirer auſſi-toſt avantage..
Le mal-heur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis prés de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voiſine apperceut le myſtere.
L'Epoux la vit, je ne ſçais pas comment.
Nous voila pris, dit-il à ſa Servante.
Noſtre voiſine eſt languarde & méchante.
Mais ne ſoyez en crainte aucunement.
Il va trouver ſa femme en ce moment :

Puis fait ſi bien que s'eſtant éveillée
Elle ſe leve; & ſur l'heure habillée,
Il continuë à joüer ſon rollet :
Tant qu'à deſſein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouſe au jardin eſt menée.
Là fut par luy procedé de nouveau.
Meſme debat, meſme jeu ſe commence.
Fleurs de voler; tetons d'entrer en danſe.
Elle y prit gouſt; le jeu luy ſembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froiſſée.
La pauvre Dame alla l'apreſdînée
Voir ſa voiſine, à qui ce ſecret là
Chargeoit le cœur : elle ſe ſoulagea
Tout dés l'abord. Je ne puis ma commere,
Dit cette femme avec un front ſevere,
Laiſſer paſſer ſans vous en avertir
Ce que j'ay veu. Voulez-vous vous ſervir
Encor long-temps d'une fille perduë?
A coups de pied, ſi j'eſtois que de vous,
Je l'envoyrois ainſi qu'elle eſt venuë.
Comment! elle eſt auſſi brave que nous.
Or bien; je ſçais celuy de qui procede
Cette piafe : apportez-y remede
Tout au pluſtoſt : car je vous avertis
Que ce matin eſtant à la feneſtre,
(Ne ſçais pourquoy) j'ay veu de mon logis
Dans ſon jardin voſtre mary paroiſtre,
Puis la Galande; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la teſte.

Sur ce propos l'autre l'arresta coy.
Je vous entends, dit-elle, c'estoit moy.

*La voisine.*

Voire! écoutez le reste de la feste :
Vous ne sçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

*La femme.*

C'est encor moy que vous preniez pour elle.

*La voisine.*

Du jeu des fleurs à celuy des tetons
Ils sont passez : aprés quelques façons
A pleine main l'on les a laissez prendre.

*La femme.*

Et pourquoy non? c'estoit moy : vostre Epoux
N'a-t-il donc pas les mesmes droits sur vous?

*La voisine.*

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trebuchée, &, comme je le croy,
Sans se blesser; vous riez?

*La femme.*

C'eſtoit moy.

*La voiſine.*

Un cotillon a paré la verdure.

*La femme.*

C'eſtoit le mien.

*La voiſine.*

Sans vous mettre en courroux :
Qui le portoit de la fille ou de vous?
C'eſt là le point : car Monſieur voſtre Epoux
Juſques au bout a pouſſé l'avanture.

*La femme.*

Qui? c'eſtoit moy : voſtre teſte eſt bien dure.

*La voiſine.*

Ah; c'eſt aſſez. Je ne m'informe plus :
J'ay pourtant l'œil aſſez bon ce me ſemble :
J'aurois juré que je les avois veus
En ce lieu-là ſe divertir enſemble.
Mais excuſez; & ne la chaſſez pas.

*La femme.*

Pourquoy chaſſer ? j'en ſuis tres-bien ſervie.

*La voiſine.*

Tant pis pour vous : c'eſt juſtement le cas.
Vous en tenez, ma commere m'amie.
*Baiſe ta Servante en un coin,*
*Si tu ne veux baiſer ta femme dans un jardin.*





## *La Gageure des trois Commeres.*

Où font deux Nouvelles tirées de Bocace.

Aprés bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & proüeſſes.
Toutes avoient un amy par amour,
Et deux eſtoient au logis les Maiſtreſſes.
L'une diſoit. J'ay le Roy des maris :
Il n'en eſt point de meilleur dans Paris.
Sans ſon congé je vas par tout m'ébatre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas ſe lever trop matin,
Pour luy prouver que trois & deux font quatre.
Par mon ferment, dit une autre auſſi-toſt,
Si je l'avois j'en ferois une eſtreine ;
Car quant à moy, du plaiſir ne me chaut,
A moins qu'il ſoit meſlé d'un peu de peine.
Voſtre Epoux va tout ainſi qu'on le meine :
Le mien n'eſt tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien ſçauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à ſon ayſe un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le paſſetemps en eſt d'autant plus doux :



Fragonard del. A. Greux sc.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.



Plus grand en eſt l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'eſtre ſi bien loties,
Avoir troqué de Galant ny d'Epoux.
Sur ce debat la troiſiéme Commere
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour ſe plaiſt avec les bons maris,
Et veut auſſi quelque peine legere.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-cy dit. Pourquoy tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laiſſons à part les diſputes frivoles:
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
Le moins bon tour payera quelque amande.
Nous le voulons, c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment,
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporterons, l'affaire eſtant paſſée,
Le cas au vray; puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on l'accorda.
Voicy comment chacune y proceda.
Celle des trois qui plus eſtoit contrainte,
Aymoit alors un beau jeune garçon,
Frais, delicat, & ſans poil au menton:
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours
Encor joüy, ſinon par échapées:

Toûjours faloit forger de nouveaux tours,
Toûjours chercher des maiſons empruntées.
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe joüer,
La bonne Dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour ſe loüer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit,
Et dans ſon cœur déja ſe propoſoit,
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien luy ſembloit, en la conſiderant,
N'en avoir veu jamais de ſi gentille.
On la retient ; avec peine pourtant :
Belle ſervante, & mary vert Galant,
C'eſtoit matiere à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le mary diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle ;
Mais toſt aprés il tourna tant la Belle,
Tant luy donna, tant encor luy promit,
Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre ;
Et de jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la Galande luy dit.
Madame eſt mal, & ſeule elle veut eſtre
Pour cette nuit : incontinent le Maiſtre
Et la Servante ayant fait leur marché
S'en vont au lit, & le Droſle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient : qui fut bien empêché,
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.

Oh, oh, luy dit la Commere en riant,
Voſtre ordinaire eſt donc trop peu friand
A voſtre gouſt ; & par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plûtoſt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moy toûjours eu des tendrons.
De celuy-cy pour certaines raiſons
Vous faut paſſer ; cherchez autre avanture.
Et vous, la Belle au deſſein ſi gaillard,
Mercy de moy, Chambriere d'un liard,
Je vous rendray plus noire qu'une meure.
Il vous faut donc du meſme pain qu'à moy :
J'en ſuis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,
Ny qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir dequoy
Donner encore à quelqu'un dans la veuë ;
Je ne ſuis pas à jetter dans la ruë.
Laiſſons ce poinct ; je ſçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Viſte, marchons, que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'eſtoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet eſtat.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendray de vous un tres-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foy
Que nuit & jour vous ſerez prés de moy.
Qu'ay-je beſoin de me mettre en alarmes,

Puis que je puis empêcher tous vos tours ?
La Chambriere écoutant ce difcours
Fait la honteufe, & jette une ou deux larmes;
Prend fon pacquet, & fort fans confulter ;
Ne fe le fait par deux fois repeter ;
S'en va joüer un autre perfonnage ;
Fait au logis deux meftiers tour à tour ;
Galant de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a foin du mefnage.
Le pauvre Epoux fe trouve tout heureux
Qu'à fi bon compte il en ait efté quite.
Luy couché feul, noftre couple Amoureux
D'un temps fi doux à fon aife profite.
Rien ne s'en perd ; & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux Amans,
Sçachant tres-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le mari cròyoit tout,
Avecque luy fous un poirier affife,
De fon deffein vint ayfément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guife.
Leur grand Valet prés d'eux eftoit debout,
Garçon bien-fait, beau parleur, & de mife,
Et qui faifoit les Servantes troter.
La Dame dit. Je voudrois bien goufter
De ce fruit là : Guillot, monte, & fecouë
Noftre poirier. Guillot monte à l'inftant.
Grimpé qu'il eft, le Drofle fait femblant

Qu'il luy paroiſt que le mary ſe jouë
Avec la femme : auſſi-toſt le Valet
Frotant ſes yeux comme eſtonné du fait,
Vrayment, Monſieur, commence-t'il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moy preſent du moins vous en paſſer.
Cecy me cauſe une ſurpriſe extrême.
Devant les gens prendre ainſi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-meſme.
Quel taon vous point ? attendez à tantoſt :
Ces privautez en feront plus friandes ;
Tout auſſi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'eſté ſont encore aſſez grandes.
Pourquoy ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La Dame dit. Que conte celuy-là ?
Je crois qu'il reſve : où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ſes ébats ?
Deſcends, deſcends, mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien luy dit ſon maiſtre,
Nous joüons-nous ?

*Guillot.*

Non pas pour le preſent.

*Le mary.*

Pour le preſent ?

*Guillot.*

Oüy Monſieur, je veux eſtre
Ecorché vif, ſi tout incontinent
Vous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

*La femme.*

Mieux te vaudroit laiſſer cette ſornette ;
Je te le dis ; car elle ſent les coups.

*Le mary.*

Non non, M'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

*Guillot.*

Eſt-ce eſtre fou que de voir ce qu'on voit ?

*La femme.*

Et qu'as-tu veu ?

*Guillot.*

J'ay veu, je le repete,
Vous & Monſieur qui dans ce même endroit
Joüiez tous deux au doux jeu d'Amourette :
Si ce poirier n'eſt peut-eſtre charmé.

*La femme.*

Voire, charmé; tu nous fais un beau Conte.

*Le mary.*

Je le veux voir; vrayment faut que j'y monte :
Vous en sçaurez bien-toſt la verité.
Le Maiſtre à peine eſt ſur l'arbre monté,
Que le Valet embraſſe la Maiſtreſſe.
L'Epoux qui voit comme l'on ſe careſſe
Crie, & deſcend en grand' haſte auſſi-toſt.
Il ſe rompit le col, ou peut s'en faut,
Pour empêcher la ſuite de l'affaire :
Et toutesfois il ne pût ſi bien faire
Que ſon honneur ne receuſt quelque eſchec.
Comment, dit-il, quoy meſme à mon aſpect?
Devant mon nez? à mes yeux? Sainte Dame,
Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

*Le mary.*

Oſes-tu bien le demander encor?

*La femme.*

Et pourquoy non?

*Le mary.*

Pourquoy? N'ay-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie?

*La femme.*

Ah! c'en-eſt trop, parlez mieux, je vous prie.

*Le mary.*

Quoy, ce coquin ne te careſſoit pas?

*La femme.*

Moy? vous reſvez.

*Le mary.*

D'où viendroit donc ce cas?
Ay-je perdu la raiſon ou la veuë?

*La femme.*

Me croyez-vous de ſens ſi dépourveuë,
Que devant vous je commiſſe un tel tour?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie?

*Le mary.*

Je ne ſçay plus ce qu'il faut que j'y die.
Noſtre poirier m'abuſe aſſeurément.
Voyons encor. Dans le meſme moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mary void la danſe
Sans ſe faſcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes;
C'eſt ce poirier, il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé.

Cours au logis; dy qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obeït.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime a ce poirier pû faire?
La Dame dit, Abattez ſeulement;
Quant au ſurplus, ce n'eſt pas voſtre affaire.
Par ce moyen la ſeconde Commere
Vint au deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne luy manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours eſtoient nouveaux déduits.
Noſtre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant eſtant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fuſt entier
S'il n'eſtoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, luy dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Jà de par moy ne manquera l'affaire.
De mon mary je ſçauray me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-toſt fait que dit.
Bon beſoin eut d'eſtre femme d'eſprit;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,

Quand il pouvoit en rencontrer plus prés.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour monſtrer ſa ferveur & ſon zele,
Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'eſtoit le vieux ſtyle :
Il luy faloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fuſt plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dés ce ſoir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon; & puis ſe va coucher
Droit au coſté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit ſon mary de la ſorte)
Elle fit tant qu'Henriet ſe tournant
Sentit le fil. Auſſi-toſt il ſoupçonne
Quelque deſſein, & ſans faire ſemblant
D'eſtre éveillé, ſur ce fait il raiſonne;
Se leve enfin, & ſort tout doucement,
De bonne foy ſon Epouſe dormant
Ce luy ſembloit; ſuit le fil dans la ruë;
Conclud de là que l'on le trahiſſoit :
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertiſſant ainſi de ſa venuë :
Que la Galande auſſi-toſt deſcendoit,
Tandis que luy pauvre mary dormoit.
Car autrement pourquoy ce badinage ?
Il faloit bien que Meſſer cocuage
Le viſitaſt; honneur dont à ſon ſens

Il ſe ſeroit paſſé le mieux du monde.
Dans ce penſer il s'arme juſqu'aux dents;
Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur ſçaura
Que ce logis avait ſur le derriere
Dequoy pouvoir introduire l'amy :
Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domeſtique en trompant un mary
Penſe gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſçait la maniere.
En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa.
Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa.
Tout fut des mieux graces à la Servante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le Galant tout à temps délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha;
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours aprés la Commere ne faut
De mettre un fil; Berlinguier auſſi-toſt,
L'ayant ſenty, rentre en la meſme peine,
Court à ſon poſte, & noſtre Amant au ſien.
Renfort de joye : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe;
Et Berlinguier prenant la meſme excuſe
Sortit encore, & fit place à l'Amant.

Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénoüement;
Trois Actes eut sans plus la Comedie.
Sur le minuit l'Amant s'estant sauvé,
Le brin de fil aussi-tost fut tiré
Par un des siens sur qui l'Epoux se ruë,
Et le contraint en occupant la ruë
D'entrer chez luy, le tenant au collet,
Et ne sçachant que ce fust un Valet.
Bien à propos luy fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme estrange.
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soy
Pour faire ouvrir; & que depuis n'aguere
Tous deux s'estoient entredonnez la foy.
C'est donc cela, poursuivit la Commere,
En s'adressant à la fille en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagême
Vostre Galant. Or bien, c'est vostre Epoux :
A la bonne heure : il faut cette nuit-mesme
Sortir d'icy. Berlinguier fut plus doux;
Dit qu'il faloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement;
L'Epoux, la fille; & le Valet, l'Amant :

Puis au Moûtier le couple s'alla rendre;
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſiéme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moy, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne ſceut à qui la victoire accorder;
Tant cette affaire à reſoudre eſtoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager.
Le procez pend, & pendra de la ſorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.





## *Le Calendrièr des Vieillards.*

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me ſuis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En eſt le poinct le moins conſideré,
Lors que l'on met une fille en ménage.
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à Vieillards apparient.
Et cependant je voy qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur char attelez
De meſme taille, & meſmes chiens couplez;
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris : car ce ſeroit merveille
Si ſans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, eſtant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.
On ſçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte Feſte à ſa femme allegua,
Mainte vigile, & maint jour feriable,



Fragonard del. Ch. Courtry sc.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.



Et du devoir crut s'échaper par là.
Tres-lourdement il erroit en cela.
Ceſtuy Richard eſtoit Juge dans Piſe,
Homme ſçavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe griſe
Monſtroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu prés de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſeante, & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur tout; c'eſtoit Bartholomée
De Galandi, qui parmy ſes parens,
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile:
Et l'on diſoit communément de luy,
Que ſes enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait meſtier de conſeiller autruy,
Qui ne voit goute en ſes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant dequoy ſervir
Un tel oiſeau qu'eſtoit Bartholomée,
Pour s'excuſer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon ſon compte, & ſon Calendrier,
Où l'on ſe pûſt ſans ſcrupule appliquer
Au fait d'Hymen; choſe aux vieillards commode;
Mais dont le ſexe abhorre la methode.
Quand je dis point, je veux dire tres-peu:
Encor ce peu luy donnoit de la peine.
Toute en ferie il mettoit la ſemaine;

Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la legende.
Le Vendredy, diſoit-il, nous demande
D'autres penſers, ainſi que chacun ſçait :
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedy, non ſans juſte ſujet,
D'autant que c'eſt la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'eſt un jour de repos.
Quant au Lundy, je ne trouve à propos
De commencer par ce poinct la ſemaine ;
Ce n'eſt le fait d'une ame bien Chreſtienne.
Les autres jours autrement s'excuſoit :
Et quand venoit aux feſtes ſolemnelles,
C'eſtoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toûjours il s'abſtenoit,
Long-temps aprés il en uſoit de même ;
Aux Quatre-temps autant il en faiſoit ;
Sans oublier l'Avent ny le Carême.
Cette ſaiſon pour le Vieillard eſtoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.
De Patrons meſme il avoit une liſte.
Point de quartier pour un Evangeliſte,
Pour un Apoſtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'eſtoit, Martyr, & Confeſſeur
Qu'il ne chommaſt ; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il eſtoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux ;
Puis les broüillars, & puis la canicule,

De s'excuſer n'eſtant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpeciale,
Noſtre Docteur regaloit ſa moitié,
Petitement; enfin c'eſtoit pitié.
A cela prés, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de temps des eſprits de poupée;
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir dans la belle ſaiſon,
C'eſtoit d'aller à certaine maiſon
Que ſon mary poſſedoit ſur la coſte :
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,
Et le plaiſir de la peſche gouſtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Meſſer le Docteur,
Prennent chacun une barque à Peſcheur,
Sortent ſur mer; ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bon-heur,
Et trouveroit la meilleure avanture
Dedans ſa peſche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.
Certain Corſaire apperceut la chaloupe
De noſtre Epouſe, & vint avec ſa troupe
Fondre deſſus; l'emmena bien & beau;

Laiſſa Richard : ſoit que prés du rivage
Il n'oſaſt pas hazarder davantage ;
Soit qu'il craigniſt, qu'ayant dans ſon vaiſſeau
Noſtre Vieillard, il ne pût de ſa proye
Si bien joüir ; car il aimoit la joye
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait
Avec honneur ſon meſtier de Corſaire ;
Au jeu d'Amour eſtoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toûjours preſts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les feſtes allegue.
Or tel eſtoit celuy dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La Belle fit ſon devoir de pleurer
Un demy jour, tant qu'il ſe put étendre :
Et Pagamin de la reconforter ;
Et noſtre Epouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna ; bien ſçavoit ſon meſtier.
Amour s'en mit, Amour ce bon apôtre,
Dix mille fois plus Corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La Belle avoit ſa rançon toute preſte :
Tres-bien luy prit d'avoir dequoy payer ;
Car là n'eſtoit ny vigile ny Feſte.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par tout, & ſans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le luy fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Noſtre Legiſte euſt mis ſon doigt au feu,
Que ſon Epouſe eſtoit toûjours fidele,
Entiere, & chaſte; & que moyennant Dieu
Pour de l'argent on luy rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, luy mit la carte-blanche.
Pagamin dit. Si je n'ay pas bon bruit,
C'eſt à grand tort : je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon, voſtre chere moitié.
Ne plaiſe à Dieu que ſi belle amitié
Soit par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra ſelon voſtre deſir.
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.
Faites-moy voir ſeulement qu'elle eſt vôtre;
Car ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,
Ce me ſeroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſez je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu chaſtains,
Grande de taille, en bon poinct, jeune, & fraiſche.
Si cette Belle aprés vous avoir veu
Dit eſtre à vous, c'eſt autant de conclu :
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.
Richard reprit. Vous parlez ſagement :
Et me traitez trop genereuſement.
De ſon meſtier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payray contant, ſans heſiter.

Le compliment n'eſt icy neceſſaire :
Voilà ma bourſe, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honneſteté? non ſera ſur mon ame.
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moy.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foy,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevray, ne craignant qu'un ſeul poinct;
C'eſt qu'à me voir de joye elle ne meure.
On fait venir l'Epouſe tout à l'heure,
Qui froidement & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mary paroiſtre,
Sans témoigner ſeulement le connoiſtre,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens; & ſa joye amoureuſe
N'oſe éclater : ſoyez ſeur, qu'à mon cou,
Si j'eſtois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans ſa chambre allez, conduiſez-la.
Ce qui fut fait : & la chambre fermée;
Richard commence. Et là, Bartholomée,
Comme tu fais! Je ſuis ton Quinzica,
Toûjours le meſme à l'endroit de ſa femme.
Regarde-moy. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement!

C'eſt la douleur de ton enlevement
Qui me rend tel; & toy ſeule en es cauſe.
T'ay-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes veſtemens?
En eſtoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave?
Tu le ſeras eſtant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin? s'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moy l'on m'a jointe avec vous?
Vous vieux penard, moy fille jeune & drüe,
Qui meritois d'eſtre un peu mieux pourveüe,
Et de gouſter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'eſtois aſſez aimable;
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en eſtois capable.
Or eſt le cas allé d'autre façon.
J'ay pris mary qui pour toute chanſon
N'a jamais eu que ſes jours de ferie;
Mais Pagamin, ſi-toſt qu'il m'eut ravie,
Me ſceut donner bien une autre leçon.
J'ay plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moy donc, Monſieur mon cher Epoux.
Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin : je vous en avertis.

Vous & les miens avez merité pis.
Vous pour avoir mal meſuré vos forces
En m'épouſant; eux pour s'eſtre mépris
En preferant les legeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne ſçait Loy, ny Digeſte, ny Code;
Et cependant tres-bonne eſt ſa methode.
De ce matin luy-meſme il vous dira
Du quart en ſus comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche :
Mais faire icy de la petite bouche
Ne ſert de rien; l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voicy ſans témoins :
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Feſte.
Je ſuis de chair, les habits rien n'y font :
Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'entre la teſte
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe teut. Richard tombé des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ſes hontes beuës
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de triſteſſe,
Outre les maux qui ſuivent la vieilleſſe,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme ſa Veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'eſtant choiſis l'un & l'autre à l'épreuve.

Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'ils ſoient d'humeur accommodante :
Car en ce cas Meſſieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame eſt contente.





## *A Femme Avare Galant Eſcroc.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Qu'un homme ſoit plumé par des Coquetes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort : plus d'Amour ſans payer :
En beaux Louys ſe content les fleuretes.
Ce que je dis des Coquetes s'entend.
Pour noſtre honneur ſi me faut-il pourtant
Monſtrer qu'on peut nonobſtant leur adreſſe
En attraper au moins une entre cent ;
Et luy jouër quelque tour de ſoûpleſſe.
Je choiſiray pour exemple Gulphar.
Le Droſle fit un trait de franc Soudar ;
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la Chreſtienne.
Notez cecy, & qu'il vous en ſouvienne
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous ſtyler ſoit fort peu neceſſaire ;
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar ſi j'en avois affaire.
Celuy-cy donc chez ſire Gaſparin
Tant frequenta, qu'il devint à la fin



Fragonard del

L. Monziès sc

À FEMME AVARE GALANT ESCROC.

De ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
Elle eſtoit jeune, & belle creature,
Plaiſoit beaucoup, fors un poinct qui gaſtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardens ; c'eſt qu'elle eſtoit avare.
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiecle fort rare.
Je l'ay jà dit, rien n'y font les ſoûpirs.
Celuy-là parle une langue Barbare
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'Amour des plaiſirs,
Sont les reſſorts que Cupidon employe :
De leur boutique il ſort chez les François
Plus de Cocus, que du cheval de Troye
Il ne ſortit de Heros autresfois.
Pour revenir à l'humeur de la Belle,
Le compagnon ne pût rien tirer d'elle
Qu'il ne parlaſt. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler : le Lecteur s'il luy plaiſt,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La Belle l'écouta :
Et Gaſparin à Gulphar les preſta ;
(Ce fut le bon :) puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en preſence de gens.
Voila, dit'il, deux cens écus contans,
Qu'à voſtre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour joüer ſon rôle.

Le lendemain elle le regala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le Droſle en prit ce jour & les ſuivans
Pour ſon argent, & meſme avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar luy dit, ſon Epouſe preſente ;
J'ay voſtre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente,
Aucun beſoin comme je l'avois crû :
Déchargez en voſtre livre de grace.
A ce propos auſſi froide que glace
Noſtre Galande avoüa le receu.
Qu'euſt-elle fait ? on euſt prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doze
De ſes faveurs ; c'eſt ce qui la fâchoit :
Voyez un peu la perte que c'eſtoit !
En la quittant Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la Ville,
Le publier, le preſcher ſur les toits.
De l'en blâmer, il ſeroit inutile :
Ainſi vit on chez nous autres François.







Fragonard del. Martinez sc.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.



## *On ne s'avise jamais de tout.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'estoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit sa femme cependant;
De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre;
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout remply d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par là cocuage hors de game.
Un jour de feste, arrive que la Dame
En revenant de l'Eglise passa
Prés d'un logis, d'où quelqu'un luy jetta
Fort à propos plein un pannier d'ordure.
On s'excusa: la pauvre creature

Toute vilaine entra dans le logis.
Il luy falut dépoüiller ſes habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dés en entrant, par cette doüagna,
Qui hors d'haleine à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celuy-là
N'eſt dans mon Livre, & je ſuis pris pour dupe :
Que le recueil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien ; car on n'avoit jetté
Cette immondice, & la Dame gaſté,
Qu'afin qu'elle euſt quelque valable excuſe
Pour éloigner ſon dragon quelque-temps.
Un ſien Galant amy de là dedans
Tout auſſi-toſt profita de la ruſe.
Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil :
Ce n'eſt coup ſeur encontre tous eſclandres,
Maris jaloux, brûlez voſtre Recueil
Sur ma parole, & faites-en des cendres.







Vleughels del. G.Greux sc

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.



## *Le Villageois qui cherche ſon Veau.*

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

VN Villageois ayant perdu ſon Veau,
L'alla chercher dans la foreſt prochaine.
Il ſe plaça ſur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaiſt, l'eau leur vient à la bouche :
Et le Galant, qui ſur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne ſçay quels appas :
O Dieux, que vois-je, & que ne vois-je pas!
Sans dire quoy; car c'eſtoient lettres cloſes.
Lors le Manant les arreſtant tout coy.
Homme de bien; qui voyez tant de choſes,
Voyez-vous point mon Veau? dites-le moy.





## *L'Anneau d'Hans Carvel.*

Conte tiré de R.

HANS Carvel prit ſur ſes vieux ans
Femme jeune en toute maniere;
Il prit auſſi ſoucis cuiſans;
Car l'un ſans l'autre ne va guere.
Babeau (c'eſt la jeune Femelle,
Fille du Bailly Concordat)
Fut du bon poil, ardente, & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel craignant de ſa nature
Lo cocuage & les railleurs,
Alleguoit à la creature,
Et la legende, & l'écriture,
Et tous les Livres les meilleurs :
Blâmoit les viſites ſecretes;
Frondoit l'attirail des Coquetes;
Et contre un monde de recettes,
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de ſon mieux.
A tous ces diſcours la Galande
Ne s'arreſtoit aucunement;
Et de Sermons n'eſtoit friande



L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

A moins qu'ils fuſſent d'un Amant.
Cela faiſoit que le bon ſire
Ne ſçavoit tantoſt plus qu'y dire ;
Euſt voulu ſouvent eſtre mort.
Il eut pourtant dans ſon martyre
Quelques momens de reconfort :
L'hiſtoire en eſt tres-veritable.
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bû force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit prés de Babeau,
Il luy fut avis que le diable
Luy mettoit au doigt un anneau.
Qu'il luy diſoit, Je ſçais la peine
Qui te tourmente, & qui te geſne ;
Carvel, j'ay pitié de ton cas ;
Tien cette bague ; & ne la lâches.
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne feras,
Point ne feras ſans que le ſçaches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur eſt grande.
Monſieur Satan, Dieu vous le rende
Grandmercy Monſieur l'Aumônier.
Là deſſus achevant ſon ſomme
Et les yeux encore aggravez,
Il ſe trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous ſçavez.

---



## *Le Gascon puny.*

Nouvelle.

VN Gaſcon pour s'eſtre vanté
De poſſeder certaine Belle,
Fut puny de ſa vanité
D'une façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſedoit rien.
Mais quoy ! tout médiſant eſt Prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut qu'un public en réponde.
La Dame cependant du Gaſcon ſe moquoit :
Même au logis pour luy rarement elle eſtoit :
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable, & de divine ;
La Belle auſſi-toſt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa voiſine.
Elle avoit nom Philis, ſon voiſin Eurilas,
La voiſine Cloris, le Gaſcon Dorilas,
Un ſien amy Damon : c'eſt tout, ſi j'ay memoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
Eſtoit Amant aymé, Galant, comme on voudra,
Quelque choſe de plus encor que tout cela.



N. Lancret pinx. J. C. Lemaire sc.

LE GASCON PUNY.



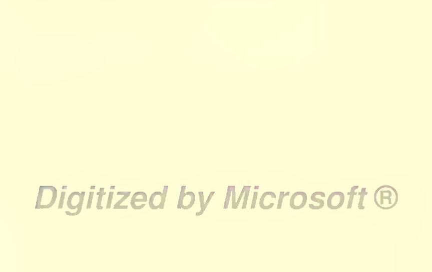
Pour Philis, ſon humeur libre, gaye, & ſincere
Monſtroit qu'elle eſtoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion.
On ignoroit le prix de ſa poſſeſſion :
Seulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt-ans; & venoit d'enterrer
Un mary (de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
Vieux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.)
En mille endroits de ſa perſonne
La Belle avoit dequoy mettre un Gaſcon aux Cieux,
Des attraits par-deſſus les yeux,
Je ne ſçay quel air de pucelle,
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle;
Rebelle toutesfois de la bonne façon.
Voila Philis. Quant au Gaſcon,
Il eſtoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
Importuna la Veuve, & s'il fit des ſermens.
Ceux des Gaſcons & des Normans
Paſſent peu pour mots d'Evangile.
C'eſtoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit auſſi que l'on le cruſt heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme.
Je veux un ſervice de vous :
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome;
C'eſt que vous nous aydiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans peril, & meſme fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-cy

Vous couchiez avec le mary
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'eſtant broüillée,
Il leur faut une nuit entiere, & par delà,
Pour démêler entre-eux tout ce differend-là.
Noſtre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant prés de luy, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne luy touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite :
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons : enfin, ne craignez rien :
Je vous recompenſeray bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon euſt couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëfe, on le met au grand lit,
On eſteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place;
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit;
Il devient auſſi froid que glace;
N'oſeroit touſſer ny cracher,
Beaucoup moins encor' s'approcher :
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois;
Et juſques ſur le nez luy porta certains doigts
Que la peur luy fit trouver rudes.
Le pis de ſes inquietudes,

C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne priſt à ce mary : tels cas ſont dangereux,
Lors que l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
Toûjours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre homme.
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crût meſme ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voicy quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette eſtoit prés du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit ;
Cette fois-là ſe croit détruit ;
Fait un vœu, renonce à ſa Dame ;
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fuſt jour on ouvrit.
Philis l'avoit promis ; quand voicy de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon aprés ces travaux
Se fuſt bien levé ſans chandelle.
Sa perte eſtoit alors un poinct tout aſſeuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il luy pardonne.
Je le veux, dit une perſonne
D'un ton de voix remply d'appas.
C'eſtoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui ſans trop attendre
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.
C'eſtoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon

La peine & la frayeur extrême;
Et qui pour l'obliger à ſe tuer ſoy-meſme,
En luy monſtrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demy nu.








LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.



## *La Fiancée du Roy de Garbe.*

Nouvelle.

Il n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vray comme on fait de la feinte :
Je le ſouffre aux recits qui paſſent pour chanſons;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux évenemens de qui la verité
Importe à la poſterité,
Tels abus meritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original.
On en pourra gloſer; on pourra me mécroire :
Tout cela n'eſt pas un grand mal :
Alaciel & ſa memoire
Ne ſçauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ay ſuivy mon Auteur en deux poinɛts ſeulement :
Poinɛts qui ſont veritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt que par huit mains Alaciel paſſa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que ſon Fiancé ne s'en embaraſſa,
Ayant peut-eſtre en ſa perſonne

Dequoy negliger ce poinct là.
Quoi qu'il en ſoit, la Belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,
Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler;
Changea huit fois de Chevalier :
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe :
Ce n'eſtoit aprés tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honneſte excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon Fiancé.
Veuve de huit Galants il la prit pour pucelle;
Et dans ſon erreur par la Belle
Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on y puiſſe eſtre pris, la choſe eſt toute claire,
Mais aprés huit, c'eſt une eſtrange affaire :
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par là.

Zair Soudan d'Alexandrie,
Ayma ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie :
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le Ciel,
De bon, de beau, de charmant & d'aymable,
D'accommodant, j'y mets encor ce poinct,
La rendoit d'autant eſtimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin Roy de Garbe en devint amoureux.

Il la fit demander, & fut aſſez heureux
Pour l'emporter ſur d'autres Princes.
La Belle aymoit déja ; mais on n'en ſçavoit rien,
Filles de Sang royal ne ſe declarent guere.
Tout ſe paſſe en leur cœur; cela les faſche bien;
Car elles ſont de chair ainſi que les Bergeres.
Hiſpal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de merite, honneur de l'Alcoran,
Plaiſoit fort à la Dame, & d'un commun martyre,
Tous deux brûloient ſans oſer ſe le dire ;
Ou s'ils ſe le diſoient, ce n'eſtoit que des yeux.
Comme ils en eſtoient-là, l'on accorda la Belle.
Il falut ſe reſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon Amant avec elle.
S'en fier à quelque-autre euſt peut-eſtre eſté mieux.

Aprés huit jours de traite, un vaiſſeau de Corſaires
Ayant pris le deſſus du vent,
Les attaqua ; le combat fut ſanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Eſtoient les plus experts en l'art de maſſacrer ;
Joignoient l'adreſſe au nombre : Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance.
Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Grifonio le Giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vit environné.

Maint Corſaire ſentit ſon bras determiné.
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flâmes.
Cependant qu'il eſtoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il ſçavoit que l'Infante eſtoit dans ce vaiſſeau;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau;
Mais la charge pour luy n'eſtant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une Amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.
Le mal-heureux Corſaire emportant cette proye,
N'en eut pas long-temps de la joye.
Un des vaiſſeaux, quoyqu'il fuſt accroché,
S'eſtant quelque peu détaché,
Comme Grifonio paſſoit d'un bord à l'autre,
Un pied ſur ſon Navire, un ſur celuy d'Hiſpal,
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenoſtre,
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant :
Part demeure ſur pieds, en la meſme poſture.
On auroit ry de l'avanture,
Si la Belle avec luy n'euſt tombé dedans l'eau.
Hiſpal ſe jette aprés : l'un & l'autre vaiſſeau

Mal-mené du combat, & privé de Pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.
La mort fit lafcher prife au Geant pourfendu.
L'Infante par fa robbe en tombant foûtenuë,
Fut bien-toft d'Hifpal fecouruë.
Nâger vers les vaiffeaux euft efté temps perdu :
Ils eftoient prefque à demy mile.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire eftoient la perte des Nochers,
Et furent le falut d'Hifpal & de l'Infante.
Aucuns ont affeuré comme chofe conftante,
Que mefme du peril la caffette échapa ;
Qu'à des cordons eftant penduë,
La Belle aprés foy la tira ;
Autrement elle eftoit perduë.

Noftre Nâgeur avoit l'Infante fur fon dos.
Le premier roc gagné, non pas fans quelque peine,
La crainte de la faim fuivit celle des flots ;
Nul vaiffeau ne parut fur la liquide plaine.
Le jour s'acheve ; il fe paffe une nuit ;
Point de vaiffeau prés d'eux par le hazard conduit ;
Point dequoy manger fur ces roches :
Voila noftre couple reduit
A fentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privez d'efpoir, d'autant plus mal-heureux,
Qu'aymez auffi bien qu'Amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mefaventure.

Aprés s'eſtre long-temps regardez ſans parler,
Hiſpal, dit la Princeſſe, il ſe faut conſoler;
Les pleurs ne peuvent rien prés de la parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce mal-heur extrême.
Se conſoler! dit-il, le peut-on quand on aime?
Ah ſi... mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aymiez; vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil ſur vous je trouve tout à craindre.
La Princeſſe à ces mots ne ſe pût plus contraindre.
Pleurs de couler, ſoûpirs d'eſtre pouſſez,
Regards d'eſtre au Ciel adreſſez,
Et puis ſanglots, & puis ſoûpirs encore:
En ce meſme langage Hiſpal luy repartit:
Tant qu'enfin un baiſer ſuivit:
S'il fut pris ou donné c'eſt ce que l'on ignore.

Aprés force vœux impuiſſans,
Le Heros dit: Puiſqu'en cette avanture
Mourir nous eſt choſe ſi ſeure,
Qu'importe que nos corps des oyſeaux raviſſans
Ou des monſtres marins deviennent la pâture?
Sepulture pour ſepulture,
La mer eſt égale à mon ſens:
Qu'attendons-nous icy qu'une fin languiſſante?
Seroit il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?

J'ay de la force encor, la coſte eſt peu diſtante,
Le vent y pouſſe; eſſayons d'approcher;
Paſſons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y reſolut ſans peine.
Les revoila ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant,
Et le nâgeur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la Belle,
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'ayde du Ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui preſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus, de faim, de laſſitude,
De travail, & d'inquietude,
(Non pour luy, mais pour ſes amours)
Aprés avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traite,
Luy, la Princeſſe, & la caſſette.

Pourquoy, me dira-t-on, nous ramener toûjours
Cette caſſette? eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance?
Oüy ſelon mon avis; on va voir ſi j'ay tort.
Je ne-prens point icy l'eſſor,
Ny n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurez court?
On ne vit ny d'air ny d'amour.

Les Amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toûjours au neceſſaire.
La caſſette y pourveut avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un Chaſteau le long de ces rivages;
Ce Chaſteau, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agreables momens :
Voyez combien voila de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre eſtoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire,
Sombre ſur tout; la nature ſembloit
L'avoir mis là non pour autre myſtere.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoûpirs,
Plein d'une ardeur impatiente;
La Princeſſe écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voicy, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorez du reſte des hommes;
Profitons-en; nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'Amour en l'eſtat où nous ſommes.
Qui vous retient? on ne ſçait ſeulement

Si nous vivons ; peut-eſtre en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favoriſez voſtre Amant,
Ou qu'à voſtre Epoux il vous meine.
Mais pourquoy vous mener ? vous pouvez rendre heureux
Celuy dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux ?
N'eſt-il point aſſez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait aſſez de reſiſtance ?

Hiſpal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel à l'ayde d'un poinçon
Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres.
Mais l'amour la faiſoit reſver,
A d'autres choſes qu'à graver
Des caracteres ſur l'écorce.
Son Amant & le lieu l'aſſeuroient du ſecret :
C'eſtoit une puiſſante amorce.
Elle reſiſtoit à regret :
Le Printemps par mal-heur eſtoit lors en ſa force.
Jeunes cœurs ſont bien empêchez,
A tenir leurs deſirs cachez,
Eſtant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.

Mainte fille a perdu ſes gans,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſçait la plus part du temps
Comme la choſe eſt arrivée.

Prés de l'antre venus, noſtre Amant propoſa
D'entrer dedans; la Belle s'excuſa;
Mais malgré ſoy, déja preſque vaincuë.
Les ſervices d'Hiſpal en ce meſme moment
Luy reviennent devant la veuë.
Ses jours ſauvez des flots, ſon honneur d'un geant:
Que luy demandoit ſon Amant?
Un bien dont elle eſtoit à ſa valeur tenuë.
Il vaut mieux, diſoit-il, vous en faire un amy,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever; Madame, ſongez-y;
L'on ne ſçait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raiſons ſe rendant à demi,
Une pluye acheva l'affaire:
Il falut ſe mettre à l'abri:
Je laiſſe à penſer où. Le reſte du myſtere
Au fond de l'antre eſt demeuré.
Que l'on la blaſme ou non, je ſçais plus d'une Belle
A qui ce fait eſt arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuſes qu'elle.

L'antre ne les vit ſeul de ces douceurs joüir:
Rien ne couſte en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel oüir

Ceux de ce bois; car la foreſt n'eſt pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hiſpal nous a laiſſez glorieux de ſa proye:
On y verroit écrit. *Icy paſma de joye*
*Des mortels le plus heureux:*
*Là mourut un Amant ſur le ſein de ſa Dame,*
*En cet endroit, mille baiſers de flâme*
*Furent donnez, & mille autres rendus.*
Le parc diroit beaucoup, le chaſteau beaucoup plus,
Si Chaſteaux avoient une langue.
La choſe en vint au poinct, que las de tant d'amour
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
La Belle s'en ouvrit, & voicy ſa harangue.

Vous m'eſtes cher, Hiſpal; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toûjours je vous ayme.
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?
Je vous le demande à vous-meſme.
Ce ſont des feux bien-toſt paſſez,
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſez;
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce ſejour ſi charmant
Ne nous ſoit un deſert, & puis un monument;
Hiſpal, oſtez-moy cette crainte.
Allez vous-en voir promptement,
Ce qu'on croira de moy dedans Alexandrie,
Quand on ſçaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien noſtre ſejour:
Dites que vous venez preparer mon retour,

Et faire qu'on m'envoye une efcorte fi feure,
Qu'il n'arrive plus d'avanture.
Croyez-moy, vous n'y perdrez rien :
Trouvez feulement le moyen,
De me fuivre en ma deftinée,
Ou de fillage, ou d'Hymenée,
Et tenez pour chofe affeurée,
Que fi je ne vous fais du bien,
Je feray de prés éclairée.

Que ce fuft ou non fon deffein,
Pour fe fervir d'Hifpal, il faloit tout promettre.
Dés qu'il trouve à propos de fe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la Cour, où chacun luy demande,
S'il eft mort, s'il eft vivant,
Tant la furprife fut grande;
En quels lieux eft l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dés qu'il eut à tout fatisfait,
On fit partir une efcorte puiffante.
Hifpal fut retenu; non qu'on euft en effet
Le moindre foupçon de l'Infante.
Le chef de cette efcorte eftoit jeune & bien fait.
Abordé prés du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiffe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au chafteau.
La beauté de l'Infante eftoit beaucoup accreuë :
Il en devint épris à la premiere veuë;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fiſt beau,
Pour ne point perdre temps, il luy dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée ;
Et l'avertit de ſon devoir.
Témoigner en tels cas un peu de deſeſpoir,
Eſt quelquesfois une bonne recepte.
C'eſt ce que fait noſtre homme ; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim ;
Car de ſe poignarder ; la choſe eſt trop toſt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, luy ſans ceſſe jeuſnant,
Elle toûjours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher.
Elle reſve à cette avanture.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher !
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontez du Capitaine ;
Et cet office luy rendit
Gayment, de bonne grace, & ſans monſtrer de peine ;
Autrement le remede euſt eſté ſans effet.
Tandis que le Galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires ;
Diſant tantoſt que les vents ſont contraires ;
Tantoſt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour eſtre en eſtat de partir ;

Tantoſt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires.
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurez à la rade,
Les tuë, & va donner au Chaſteau l'eſcalade :
Du fier Grifonio c'eſtoit le Lieutenant.

Il prend le Chaſteau d'emblée.
Voilà la feſte troublée.
Le jeuſneur maudit ſon ſort.
Le Corſaire apprend d'abord
L'avanture de la Belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'eſtant novice en tels cas.
Le mieux que vous puiſſiez faire,
Luy dit tout franc ce Corſaire,
C'eſt de m'avoir pour ami;
Je ſuis Corſaire & demy.
Vous avez fait jeuſner un pauvre miſerable
Qui ſe mouroit pour vous d'amour;
Vous jeuſnerez à voſtre tour,
Ou vous me ſerez favorable.
La juſtice le veut : nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun ſelon ce qu'il merite;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce coſté vous aurez eſté quitte.

Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moy.
Qu'euſt fait Alaciel? force n'a point de loy.
S'accommoder à tout eſt choſe neceſſaire.
Ce qu'on ne voudroit pas ſouvent il le faut faire.
Quand il plaiſt au deſtin que l'on en vienne là,
Augmenter ſa ſouffrance eſt une erreur extrême;
Si par pitié d'autruy la Belle ſe força,
Que ne point eſſayer par pitié de ſoy-même?
Elle ſe force donc, & prend en gré le tout.
Il n'eſt affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corſaire euſt eſté ſage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour? Helas, il n'en eſt point.
Tandis que celuy-cy croit avoir tout à poinct,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lors que nous veillons,
Et veille quand nous ſommeillons,
Luy trame en ſecret cet eſclandre.

Le Seigneur d'un chaſteau voiſin de celuy-cy,
Homme fort amy de la joye,
Sans nulle attache, & ſans ſoucy
Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,
Ayant eu le vent des beautez,
Perfections, commoditez,
Qu'en ſa voiſine on diſoit eſtre,
Ne ſongeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maiſtre.
Il avoit des amis, de l'argent, du credit;
Pouvoit aſſembler deux mille hommes:

Il les aſſemble donc un beau jour, & leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous ſommes,
Qu'un pirate à nos yeux ſe gorge de butin?
Qu'il traite comme eſclave une beauté divine?
Allons tirer noſtre voiſine
D'entre les griſes du maſtin.
Que ce ſoir chacun ſoit en armes;
Mais doucement, & ſans donner d'alarmes :
Sous les auſpices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre ſans bruit
Au pied de ce chaſteau, dés la petite pointe
Du jour.
La ſurpriſe à l'ombre eſtant jointe
Nous rendra ſans hazard maiſtres de ce ſejour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame :
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur;
Je me ſens un deſir en l'ame,
De luy reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont emply la maiſon.
Je vous demande encore un don ;
C'eſt qu'on pende aux creneaux haut & court le Corſaire.

Cette harangue militaire
Leur ſceut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en falut une autre afin de moderer
Le trop grand deſir de bien faire.
Chacun repaiſt le ſoir eſtant venu

L'on mange peu; l'on boit en recompenſe :
Quelques tonneaux ſont mis ſur cu.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours, force bon coutelas.
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir.
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraiſcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple Corſaire
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire
Fut aſſommé ſans le ſentir.

Le Chef pendu, l'on ameine l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilitez de ſon Liberateur
Ne luy permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourans,
Puis quitta ſans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit meſme qu'en peu de temps
Elle perdit la memoire
De ſes deux derniers Galants;
Je n'ay pas peine à le croire.

Son voiſin la receut en un appartement,
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel Hoſte, & nouvel Amant,
Ce n'eſtoit pas pour rien obmettre.
Grande chere ſur tout, & des vins fort exquis.
Les Dieux ne ſont pas mieux ſervis.
Alaciel qui de ſa vie
Selon ſa Loy n'avoit bû vin,
Gouſta ce ſoir par compagnie
De ce breuvage ſi divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur ſi douce,
Inſenſiblement fit carrouſſe :
Et comme amour jadis luy troubla la raiſon,
Ce fut lors un autre poiſon.
Tous deux ſont à craindre des Dames.
Alaciel miſe au lit par ſes femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoy trouver? dira-t-on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant je ſçaurois bien qu'en faire,
Diſoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une meſme affaire,
On verra ſi j'auray recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hoſte de la Belle,
Cette nuit diſpoſerent d'elle.
Les charmes des premiers diſſipez à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur luy glaça la voix :

Elle ne pût crier, & de crainte ſaiſie
Permit tout à ſon Hoſte, & pour une autrefois
Luy laiſſa lier la partie.
Une nuit, luy dit-il, eſt de meſme que cent;
Ce n'eſt que la premiere à quoy l'on trouve à dire.
Alaciel le crût. L'Hoſte enfin ſe laſſant
Pour d'auſtres conqueſtes ſoûpire.

Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprés d'elle,
Ne point parler; qu'il eſtoit fort aiſé;
Et qu'en s'acquitant bien de l'employ propoſé
L'Infante aſſeurément agréroit ſon ſervice.
L'autre bien volontiers luy rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puiſſe eſtre refuſé?
A ce nouveau venu la voilà donc en proye.
Il ne pût ſans parler contenir cette joye.
La Belle ſe plaignit d'eſtre ainſi leur joüet.
Comment l'entend Monſieur mon Hoſte?
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Eſtoit au maiſtre du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,
Pourſuivit-il, comblez-moy de careſſes.
Encheriſſez ſur les tendreſſes
Que vous euſtes pour luy tant qu'il fut voſtre Amant:

Aimez-moy par dépit, & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivy, l'on pouſſa les affaires,
L'on ſe vengea, l'on n'obmit rien.
Que ſi l'amy s'en trouva bien,
L'Hoſte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq ſi j'ay bien compté.
Le ſixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniere differente.
Force gens concluront de là,
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.
C'eſt médiſance que cela :
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſeurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc noſtre nouvelle.
L'Hoſte revint quand l'ami fut content.
Alaciel luy pardonnant,
Fit entr'eux les choſes égales :
La clemence ſied bien aux perſonnes Royales.

Ainſi de main en main Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe divertiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.
Elle en aymoit fort une à qui l'on en contoit;
Et le conteur eſtoit un certain Gentil-homme

De ce logis, bien fait & galant homme;
Mais violent dans ſes deſirs,
Et grand ménager de ſoûpirs,
Juſques à commencer prés de la plus ſevere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'Infante eſtoit fort prés de là :
Mais il ne la vit point, & crût en aſſeurance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour, & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce Galant ſouvent greſlé l'eſpoir.
La crainte luy nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit ſelon toute apparence
Favoriſé,
Si la Belle euſt oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion;
Puis le Galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle :
L'Infante vient, & vient comme il faloit,
Quand ſur ſes fins la Demoiſelle eſtoit.

Le Galant indigné de la manquer ſi belle
Perd tout reſpect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre payra ſa peine ;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la reſiſtance eſt vaine.
Tirez au ſort ſans marchander ;
Je ne ſçaurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre paſſe
Pour aujourd'huy.
Qu'a fait Madame? dit la Belle,
Pâtira-t-elle pour autruy?
Oüy ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le Galant, prenez vous-en à luy.
Non, non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moy preſente,
Violenté cette innocente.
Je me reſous pluſtoſt à toute extremité.
Ce combat plein de charité
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il luy donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire :
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant ſe feroit laiſſé pendre,
Plûtoſt que de cacher un ſecret ſi plaiſant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre

Que le temps qu'il faloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le vouluſt entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine;
Elle eut regret d'eſtre l'Helene
D'un ſi grand nombre de Paris.
Auſſi l'Amour ſe joüoit d'elle.
Un jour entre-autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,
De ces ſortes de gens que ſur des palefrois
Les Belles ſuivoient autresfois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celuy-cy qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Rogel & Galaor,
N'euſt veu la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein :
Tout preſt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il eſtoit ſur le poinct d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutesfois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pûſt courir en ce ſejour
Quelque avanture avec la Dame.
L'Infante s'éveilla ſurpriſe au dernier poinct.

Non non, dit-il, ne craignez point;
Je ne ſuis geant ny ſauvage;
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux,
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.
Aprés ce compliment, ſans plus longue demeure
Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit;
C'eſtoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de couſtume de dire
A celles pour qui l'on ſoûpire.
Son offre fut receuë, & la Belle luy fit
Un long Roman de ſon Hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galants. L'avanturier en prit
Ce qu'il crût à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fuſt un mois.
Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cauſe :
Si les Dieux avoient mis la choſe
Juſques à preſent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourveu qu'Amour me preſte vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eſt ſeulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et conſentir que mon ardeur s'appaiſe :

Si j'en mourois (à vos bontez ne plaiſe)
Vous demeureriez ſeule, & pour vous parler franc
Je tiens ce ſervice aſſez grand,
Pour me flater d'une eſperance
De recompenſe.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la choſe fuſt ſeure,
Cette Princeſſe luy payroit,
Non tout d'un coup, mais à meſure
Que le voyage ſe feroit;
Tant chaque jour, ſans nulle faute.
Le marché s'eſtant ainſi fait,
La Princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon Hoſte.
L'inconnu qui pour quelque-temps
S'eſtoit défait de tous ſes gens,
Les rencontra bien-toſt. Il avoit dans ſa troupe
Un ſien neveu fort jeune, avec ſon Gouverneur.
Nôtre Heroïne prend en deſcendant de croupe
Un palefroy. Cependant le Seigneur
Marche toûjours à coſté d'elle,
Tantoſt luy conte une nouvelle,
Et tantoſt luy parle d'Amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foy le traité s'execute :
Pas la moindre ombre de diſpute :
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.

De faveur en faveur (ainſi contoient ces gens)
Juſqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet element ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit eſté; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le ſalaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là ſe refraiſchirent;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre eſcorte que leur train:
Ce fut aux Brigands une amorce:
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force,
Quand noſtre avanturier fit un dernier effort,
Repouſſa les Brigands, receut une bleſſeure
Qui le mit dans la ſepulture;
Non ſur le champ; devant ſa mort
Il pourveut à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea ſon neveu jeune homme de courage,
Luy leguant par meſme moyen
Le ſurplus des faveurs, avec ſon équipage,
Et tout le reſte de ſon bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut verſé certain nombre de larmes,
On ſatisfit au Teſtament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Eſcheut juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le neveu la quitta,

Pour ne donner aucun ombrage;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage.
Au Soudan il la preſenta.
D'exprimer icy la tendreſſe,
Ou pour mieux dire les tranſports,
Que témoigna Zaïr en voyant la Princeſſe,
Il faudroit de nouveaux efforts;
Et je n'en puis plus faire : il eſt bon que j'imite
Phœbus, qui ſur la fin du jour
Tombe d'ordinaire ſi court
Qu'on diroit qu'il ſe precipite.
Le Gouverneur aymoit à ſe faire écouter;
Ce fut un paſſe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame
Qui rioit ſans doute en ſon ame.
Seigneur, dit le bon homme en parlant au Soudan,
Hiſpal eſtant party, Madame incontinent,
Pour fuïr oiſiveté principe de tout vice,
Reſolut de vacquer nuit & jour au ſervice
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de credit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ſes Temples & ſes Chapelles,
Nommez pour la pluſpart alcoves & ruelles.
Là les gens pour Idole ont un certain oiſeau,
Qui dans ſes portraits eſt fort beau,
Quoy qu'il n'ait des plumes qu'aux aiſles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,

La jeuneſſe luy ſacrifie.
Si vous ſçaviez l'honneſte vie
Qu'en le ſervant menoit Madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reſte en ces pays on vit d'autre façon
Que parmy vous; les Belles vont & viennent :
Point d'Eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dés l'abord s'eſt faite à leur methode,
Tant elle eſt de facile humeur;
Et je puis dire à ſon honneur
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr eſtoit ravy. Quelques jours écoulez,
La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte.
Les gens qui la ſuivoient furent tous régalez
De beaux preſens : & d'une amour ſi forte
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les menſonges qu'il luy plut.
Mamolin & ſa Cour écoutoient en ſilence.
La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.
A ſon honneur elle en ſortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui ſe vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien ſouvent qu'aprés les favoris,
Et tout ſçavans qu'ils ſont ne s'y connoiſſent gueres.
Le plus ſeur toutesfois eſt de ſe bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles maintenez-vous; l'affaire eſt d'importance.
Rois de Garbe ne ſont oyſeaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y ſuit l'accord de prés :
C'eſt là l'un des plus grands ſecrets
Pour empêcher les avantures.
Je tiens vos amitiez fort chaſtes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'eſtranges leçons :
Rompez-luy toutes ſes meſures :
Pourvoyez à la choſe auſſi bien qu'aux ſoupçons :
Ne m'allez point conter, c'eſt le droit des garçons,
Les garçons ſans ce droit ont aſſez où ſe prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit deffendre,
Le remede ſera de rire en ſon mal-heur.
Il eſt bon de garder ſa fleur;
Mais pour l'avoir perduë, il ne ſe faut pas pendre.





## *L'Hermite.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Dame Venus & Dame Hypocrifie,
Font quelquefois enfemble de bons coups;
Tout homme eft homme, les Hermites fur tous;
Ce que j'en dis ce n'eft point par envie.
Avez-vous Sœur, Fille, ou Femme jolie,
Gardez le froc; c'eft un maiftre Gonin;
Vous en tenez s'il tombe fous fa main
Belle qui foit quelque peu fimple & neuve:
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lifez cecy, je ne veux autre preuve.
Un jeune Hermite eftoit tenu pour Saint :
On luy gardoit place dans la Legende.
L'homme de Dieu d'une corde eftoit ceint
Pleine de neuds; mais fous fa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un Chapelet pendoit à fa ceinture
Long d'une braffe, & gros outre mefure;
Une clochette eftoit de l'autre part.
Au demeurant, il faifoit le caphard,
Se renfermoit voyant une femelle



Vleughels del. H. Rousselle sc.

L'HERMÎTE.



Dedans ſa coque, & baiſſoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il euſt mangé le lard.
Un bourg eſtoit dedans ſon voiſinage,
Et dans ce Bourg une Veuve fort ſage,
Qui demeuroit tout à l'extremité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingenuë, agreable & gentille;
Pucelle encor; mais à la verité
Moins par vertu que par ſimplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honneſteté,
D'autre dot point, d'Amans pas davantage.
Du temps d'Adam qu'on naiſſoit tout veſtu,
Je penſe bien que la Belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un meſnage.
Il ne faloit matelas ny linçeul :
Meſme le lit n'eſtoit pas neceſſaire.
Ce temps n'eſt plus. Himen qui marchoit ſeul,
Meine à preſent à ſa ſuite un Notaire.
L'Anachorete, en queſtant par le Bourg,
Vid cette fille, & dit ſous ſon capuce,
Voicy dequoy, ſi tu ſçais quelque tour,
Il te le faut employer, Frere Luce.
Pas n'y manqua, voicy comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ay déja dit,
Tout prés des champs, dans une maiſonnette,
Dont la cloiſon par noſtre Anachorete
Eſtant percée aiſément & ſans bruit,
Le Compagnon par une belle nuit,
Belle, non pas, le vent & la tempeſte

Favorifoient le deffein du Galant.
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tefte
Il leur cria, Femmes efcoutez-moy.
A cette voix, toutes pleines d'effroy,
Se blotiffant, l'une & l'autre eft en trance.
Il continuë, & corne à toute outrance,
Réveillez-vous Creatures de Dieu,
Toy femme Veuve, & toy fille pucelle :
Allez trouver mon ferviteur fidelle
L'Hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin fans le dire à perfonne;
Car c'eft ainfi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduiray vos pas,
Luce eft benin. Toy Veuve tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naiftre un Pape, dont la vie
Reformera tout le peuple Chreftien.
La chofe fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laiffa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en filence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant fa Mere par le bras,
Luy dit d'un ton tout remply d'innocence,
Mon Dieu, Maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ? helas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne fçay pas comment il faut parler;
Ma Coufine Anne eft bien mieux fon affaire,

Et retiendroit bien mieux tous ſes Sermons.
Sotte, tay toy, luy repartit la Mere,
C'eſt bien cela; va, va, pour ces leçons
Il n'eſt beſoin de tout l'eſprit du monde :
Dés la premiere, ou bien dés la ſeconde,
Ta Couſine Anne en ſçaura moins que toy.
Oüy? dit la fille, hé mon Dieu menez moy.
Partons bien-toſt, nous reviendrons au giſte.
Tout doux, reprit la Mere en ſoûriant,
Il ne faut pas que nous allions ſi viſte :
Car que ſçait-on? le diable eſt bien meſchant,
Et bien trompeur; ſi c'eſtoit luy ma fille
Qui fuſt venu pour nous tendre des lacs?
As tu pris garde? il parloit d'un ton cas,
Comme je croy que parle la famille
De Lucifer. Le fait merite bien,
Que ſans courir ny precipiter rien,
Nous-nous gardions de nous laiſſer ſurprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :
Pour moy j'avois l'eſprit tout éperdû.
Non, non, Maman, j'ay fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien reprit la Mere,
Puis qu'ainſi va, mettons-nous en priere.
 Le lendemain tout le jour ſe paſſa
A raiſonner, & par cy, & par là,
Sur cette voix & ſur cette rencontre.
La nuit venuë arrive le corneur :
Il leur cria d'un ton à faire peur,
Femme incredule & qui vas alencontre

Des volontez de Dieu ton Createur,
Ne tarde plus, va t'en trouver l'Hermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien, Maman, l'avois-je pas bien dit?
Mon Dieu partons; allons rendre viſite
A l'Homme ſaint; je crains tant voſtre mort
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le faloit. Allons donc, dit la Mere.
La Belle mit ſon corſet des bons jours,
Son demy-ceint, ſes pendans de velours,
Sans ſe douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toûjours ſoin de plaire.
Noſtre Cagot s'eſtoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprés
A ſa Cellule, il vouloit que ces femmes
Le pûſſent voir comme un brave Soldat
Le foüet en main, toûjours en un eſtat
De penitence, & de tirer des flâmes
Quelque defunct puny pour ſes mesfaits,
Faiſant ſi bien en frappant tout auprés,
Qu'on cruſt oüir cinquante diſciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines
Du premier coup, & pendant un moment
Chacune peut l'entrevoir s'eſcrimant
Du ſaint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *Miſerere*.
Le Papelard contre-fait l'eſtonné.
Tout en tremblant la Veuve luy découvre,
Non ſans rougir, le cas comme il eſtoit.

A ſix pas d'eux la fillette attendoit
Le reſultat, qui fut que noſtre Hermite
Les renvoya, fit le bon hipocrite.
Je crains, dit-il, les ruſes du malin :
Diſpenſez-moy, le ſexe feminin
Ne doit avoir en ma Cellule entrée.
Jamais de moy S. Pere ne naiſtra.
La Veuve dit toute déconfortée,
Jamais de vous? & pourquoy ne fera?
Elle ne pût en tirer autre choſe.
En s'en allant la fillette diſoit,
Helas! Maman, nos pechez en ſont cauſe.
La nuit revient, & l'une & l'autre eſtoit
Au premier ſomme, alors que l'hipocrite
Et ſon cornet font bruire la maiſon.
Il leur cria toûjours du meſme ton,
Retournez voir Luce le ſaint Hermite.
Je l'ay changé, retournez dés demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette Hiſtoire,
Il les receut. La Mere s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura,
Tout doucement il vous l'apprivoiſa,
Luy prit d'abord ſon joly bras d'yvoire,
Puis s'approcha, puis en vint au baiſer,
Puis aux beautez que l'on cache à la veüe,
Puis le Galant vous la mit toute nuë,
Comme s'il euſt voulu la baptiſer.
Ô Papelars! qu'on ſe trompe à vos mines!

Tant luy donna du retour de Matines,
Que maux de cœur vinrent premierement,
Et maux de cœur chaſſez, Dieu ſçait comment.
En fin finalle, une certaine enflure,
La contraignit d'alonger ſa ceinture :
Mais en cachette, & ſans en avertir
Le forge-Pape, encore moins la Mere.
Elle craignoit qu'on ne la fiſt partir :
Le jeu d'Amour commençoit à luy plaire.
Vous me direz, D'où luy vint tant d'eſprit?
D'où? de ce jeu, c'eſt l'arbre de ſcience.
Sept mois entiers la Galande attendit;
Elle allegua ſon peu d'experience.
  Dés que la Mere eut indice certain
De ſa groſſeſſe, elle luy fit ſoudain
Trouſſer bagage, & remercia l'Hoſte.
Luy de ſa part rendit grace au Seigneur
Qui ſoulageoit ſon pauvre ſerviteur.
Puis au départ il leur dit que ſans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, Dame de faire rien
Qui puiſſe nuire à voſtre geniture.
Ayez grand ſoin de cette Creature,
Car tout bon-heur vous en arrivera.
Vous regnerez, ſerez la Signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les voſtres,
Princes les uns, & grands Seigneurs les autres.
Vos Couſins Ducs, Cardinaux vos Neveux :
Places, Chaſteaux, tant pour vous que pour eux

Ne manqueront en aucune maniere,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prediction,
Il leur donna sa benediction.
  La Signora, de retour chez sa Mere,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere,
Preparoit tout, luy faisoit des beguins :
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs, attendoit en liesse
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint destruisit les Chasteaux,
Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La Signora mit au monde une fille.





## *Mazet de Lamporechio.*

**Nouvelle tirée de Bocace.**

Le voile n'eſt le rempart le plus ſûr
Contre l'Amour, ny le moins acceſſible :
Un bon mary, mieux que grille ny mur,
Y pourvoira, ſi pourvoir eſt poſſible.
C'eſt à mon ſens une erreur trop viſible
A des Parens, pour ne dire autrement,
De preſumer, aprés qu'une perſonne,
Bon gré, mal gré, s'eſt miſe en un Couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainſi l'on luy donne.
Abus, abus; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain.
(Sauf toutesfois l'aſſiſtance Divine.)
Encore un coup ne faut qu'on s'imagine,
Que d'eſtre pure & nette de peché,
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenny da, non; je pretens qu'au contraire,
Filles du monde ont toûjours plus de peur,
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raiſon eſt, qu'elles en ont affaire.

Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un ſeul adverſaire.
Tentation, fille d'oiſiveté,
Ne manque pas d'agir de ſon coſté :
Puis le deſir, enfant de la contrainte.
Ma fille eſt Nonne, *Ergò,* c'eſt une Sainte,
Mal raiſonner. Des quatre parts les trois,
En ont regret & ſe mordent les doigts;
Font ſouvent pis; au moins l'ay-je oüy dire;
Car pour ce poinct je parle ſans ſçavoir.
Bocace en fait certain Conte pour rire,
Que j'ay rimé comme vous allez voir.
Un bon Vieillard en un Couvent de filles,
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles eſtoient toutes aſſez gentilles,
Et volontiers jaſoient dés le matin.
Tant ne ſongeoient au ſervice divin,
Qu'à ſoy montrer és Parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Preſte chacune à tenir coup aux gens;
Et n'eſtoit bruit qu'il ſe trouvaſt leans,
Fille qui n'eût dequoy rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit Sœurs eſtoient, & l'Abbeſſe ſont neuf;
Si mal d'accord que c'eſtoit choſe étrange.
De la beauté la pluſpart en avoient;
De la jeuneſſe elles en avoient toutes.
En cettuy lieu beaux Peres frequentoient,
Comme on peut croire ; & tant bien ſupputoient

Qu'il ne manquoit à tomber ſur leurs routes.
Le bon Vieillard Jardinier deſſus-dit,
Prés de ces Sœurs perdoit preſque l'eſprit;
A leur caprice il ne pouvoit ſuffire.
Toutes vouloient au Vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,
Il ſouffroit plus que l'on ne ſçauroit dire.
Force luy fut de qultter la maiſon.
Il en ſortit de la meſme façon
Qu'eſtoit entré là dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en ſomme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, ſi j'ay bonne memoire,
Dit au Vieillard un beau jour aprés boire,
Et raiſonnant ſur le fait des Nonains :
Qu'il paſſeroit bien volontiers ſa vie
Prés de ces Sœurs; & qu'il avoit envie
De leur offrir ſon travail & ſes mains:
Sans demander recompenſe ny gages.
Le Compagnon ne viſoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces Sœurs eſtant peu ſages,
Qu'il en pourroit croquer une en paſſant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto luy dit (c'eſt le nom du Vieillard)
Croy-moy, Mazet, mets toy quelque autre part.
J'aimerois mieux être ſans pain ny ſoupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les Nones ſont un étrange beſtail.
Qui n'a taſté de cette marchandiſe,

Ne ſçait encor ce que c'eſt que tourment.
Je te le dis, laiſſe-là ce Couvent;
Car d'eſperer les ſervir à leur guiſe,
C'eſt un abus; l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoy je te tien fou,
D'autant plus fou que ces filles ſont ſottes;
Tu n'auras pas œuvre faite entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce ſoit des carottes.
Mazet reprit, ce n'eſt pas là le poinct.
Voy-tu Nuto, je ne ſuis qu'une beſte;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, ſans qu'on m'y faſſe feſte.
La raiſon eſt, que je n'ay que vingt ans;.
Et comme toy je n'ay pas fait mon temps.
Je leur ſuis propre, & ne demande en ſomme
Que d'eſtre admis. Dit alors le bon homme,
Au Fac-totum tu n'as qu'à t'adreſſer;
Allons nous-en de ce pas luy parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une choſe
Dedans l'eſprit : je feray le müet
Et l'idiot. Je penſe qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut eſtre cauſe
Que le Pater avec le Fac-totum,
N'auront de toy ny crainte ny ſoupçon.
La choſe alla comme ils l'avoient preveuë.
Voilà Mazet, à qui pour bien venuë
L'on fait beſcher la moitié du jardin.
Il contre-fait le ſot & le badin,

Et cependant laboure comme un ſire.
Autour de luy les Nones alloient rire.
Un certain jour le Compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe :
Bocace dit qu'il en faiſoit ſemblant.
Deux des Nonains le voyant de la ſorte
Seul au jardin ; car ſur le haut du jour,
Nulle des Sœurs ne faiſoit long ſejour
Hors le logis, le tout crainte du haſle,
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à ſa Sœur ; Dedans ce cabinet
Menons ce ſot : Mazet eſtoit beau maſle,
Et la Galande à le conſiderer
Avoit pris gouſt ; pourquoy ſans differer
Amour luy fit propoſer cette affaire.
L'autre reprit, Là dedans ? & quoy faire ?
Quoy ? dit la Sœur, je ne ſçay, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en eſt là :
Ne dit-on pas qu'il ſe fait quelque choſe ?
JESUS, reprit l'autre Sœur ſe ſignant,
Que dis-tu là ? noſtre Regle défend
De tels penſers. S'il nous fait un enfant ?
Si l'on nous voit ? Tu t'en vas eſtre cauſe
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la premiere ; & quant à l'autre poinct
C'eſt s'allarmer avant que le coup vienne.
Uſons du temps ſans nous tant mettre en peine,
Et ſans prevoir les choſes de ſi loin.
Nul n'eſt icy, nous avons tout à poinct,

L'heure, & le lieu ſi touffu, que la veüe
N'y peut paſſer : Et puis ſur l'avenuë
Je ſuis d'avis qu'une faſſe le guet :
Tandis que l'autre eſtant avec Mazet,
A ſon bel aiſe aura lieu de s'inſtruire :
Il eſt müet & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton deſir
Acquieſcer, & te faire plaiſir.
Je paſſeray ſi tu veux la premiere
Pour t'obliger : au moins à ton loiſir
Tu t'ébatras puis aprés de maniere
Qu'il ne ſera beſoin d'y retourner :
Ce que j'en dis, n'eſt que pour t'obliger.
Je le voy bien, dit l'autre plus ſincere :
Tu ne voudrois ſans cela commencer
Aſſurement; & tu ſerois honteuſe.
Tant y reſta cette Sœur ſcrupuleuſe,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager
De faction la fut faire changer.
Noſtre muët fait nouvelle partie :
Il s'en tira non ſi gaillardement :
Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie;
Le pauvre Gars acheva ſimplement
Trois fois le jeu, puis aprés il fit chaſſe.
Les deux Nonains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin;
Il ne faloit leur montrer le chemin.
Mazet, pourtant, ſe ménagea de ſorte,
Qu'à Sœur Agnes quelques jours enſuivant

Il fit apprendre une femblable note
En un preffoir tout au bout du Couvent,
Sœur Angelique & Sœur Claude fuivirent,
L'une au Dortoir, l'autre dans un Cellier :
Tant qu'à la fin la Cave & le Grenier
Du fait des Sœurs maintes chofes apprirent.
Point n'en refta que le fire Mazet
Ne régalaft au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbeffe auffi voulut entrer en danfe.
Elle eut fon droit, double & triple pitance,
Dequoy les Sœurs jeûnerent tres-longtemps.
Mazet n'avoit faute de reftaurans;
Mais reftaurans ne font pas grande affaire
A tant d'employ. Tant prefferent le here,
Qu'avec l'Abbeffe un jour venant au choc,
J'ay toûjours oüy, ce dit-il, qu'un bon Coq
N'en a que fept, au moins qu'on ne me laiffe
Toutes les neuf. Miracle, dit l'Abbeffe,
Venez mes Sœurs, nos jeufnes ont tant fait
Que Mazet parle. Alentour du muët,
Non plus muët, toutes huit accoururent;
Tinrent Chapitre, & fur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet feroit choyé
Pour le plus feur; car qu'il fuft renvoyé,
Cela rendroit la chofe manifefte.
Le Compagnon bien nourry, bien payé
Fit ce qu'il pût, d'autres firent le refte.
Il les engea de petits Mazillons,
Defquels on fit de petits Moinillons;

Ces Moinillons devinrent bien-toſt Peres;
Comme les Sœurs devinrent bien-toſt Meres;
A leur regret, pleines d'humilité;
Mais jamais nom ne fut mieux merité,





# CONTES

ET

# NOVVELLES

*EN VERS.*

*De M.* DE LA FONTAINE.

TROISIESME PARTIE.



A PARIS,

Chez Claude Barbin, au Palais, ſur le Perron de la ſainte Chapelle.

---

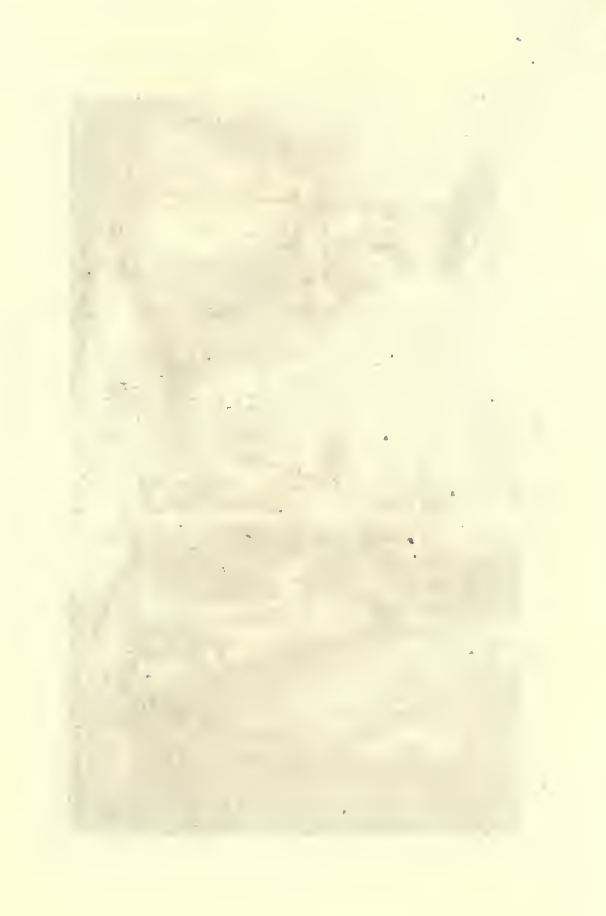
M. DC. LXXI.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY*



L. Monziès sc.

LES OYES DE FRÈRE PHILIPPE.





## *Les Oyes de Frere Philippe.*

Nouvelle tirée de Bocace



E dois trop au beau ſexe; il me fait trop d'honneur
De lire ces recits; ſi tant eſt qu'il les liſe.
Pourquoy non? c'eſt aſſez qu'il condamne en ſon cœur
Celles qui ſont quelque ſottiſe.
Ne peut-il pas ſans qu'il le diſe,
Rire ſous-cape de ces tours,
Quelque avanture qu'il y trouve?
S'ils ſont faux, ce ſont vains diſcours;
S'ils ſont vrays, il les deſaprouve.
Iroit-il apres tout s'alarmer ſans raiſon
Pour un peu de plaiſanterie?
Je craindrois bien plûtoſt que la cajolerie
Ne miſt le feu dans la maiſon.
Chaſſez les ſoûpirans, Belles, ſouffrez mon Livre;

Je réponds de vous corps pour corps :
Mais pourquoy les chaſſer? ne ſçauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoiſt gueres,
S'il croit que les faveurs ſont chez vous familieres :
Non pas que les heureux amans
Soient ny Phenîx ny corbeaux blancs;
Auſſi ne ſont-ce fourmilleres.
Ce que mon Livre en dit, doit paſſer pour chanſons.
J'ay ſervy des beautez de toutes les façons :
Qu'ay-je gagné? tres-peu de choſe;
Rien. Je m'aviſerois ſur le tard d'eſtre cauſe
Que la moindre de vous commiſt le moindre mal.
Contons; mais contons bien; c'eſt le point principal;
C'eſt tout : à cela prés, Cenſeurs, je vous conſeille
De dormir comme moy ſur l'une & l'autre oreille.
Cenſurez tant qu'il vous plaira
Méchans vers, & phraſes méchantes;
Mais pour bons tours, laiſſez-les là;
Ce ſont choſes indifferentes;
Je n'y vois rien de perilleux.
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ay pas fait mon Livre iroit le faire!
Beau ſexe, vous pouvez le lire en ſeureté;
Mais je voudrois m'eſtre acquité
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompenſe?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez ſurpaſſé le Printemps & l'Aurore
Dans l'eſprit d'un garçon ; ſi dés ſes jeunes ans,
Outre l'éclat des Cieux, & les beautez des champs,
Il euſt veu les voſtres encore.
Auſſi dés qu'il les vid il en ſentit les coups;
Vous ſurpaſſâtes tout; il n'eut d'yeux que pour vous;
Il laiſſa les palais : enfin voſtre perſonne
Luy parut avoir plus d'attraits,
Que n'en auroient à beaucoup prés
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avoit dés l'enfance élevé dans un bois.
Là ſon unique compagnie
Conſiſtoit aux oyſeaux : leur aimable harmonie
Le deſennuyoit quelquesfois.
Tout ſon plaiſir eſtoit cet innocent ramage :
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école ſi ſauvage
Son pere l'amena dés ſes plus tendres ans.
Il venoit de perdre ſa mere;
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,
Qu'afin qu'il ignoraſt les gens :
Il ne s'en figura pendant un fort long-temps
Point d'autres que les habitans
De cette foreſt; c'eſt à dire
Que des loups, des oyſeaux, enfin ce qui reſpire
Pour reſpirer ſans plus, & ne ſonger à rien.
Ce qui porta ſon pere à fuir tout entretien,

Ce furent deux raiſons ou mauvaiſes ou bonnes;
L'une la haine des perſonnes,
L'autre la crainte; & depuis qu'à ſes yeux
Sa femme diſparut s'envolant dans les Cieux,
Le monde luy fut odieux :
Las d'y gémir, & de s'y plaindre,
Et par tout des plaintes oüir,
Sa moitié le luy fit par ſon trépas haïr,
Et le reſte des femmes craindre.
Il voulut eſtre hermite ; & deſtina ſon fils
A ce meſme genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va ſeul, ſans compagnie,
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ſes bras :
Au fond d'une foreſt il arreſte ſes pas.
(Cét homme s'appelloit Philippe, dit l'hiſtoire)
Là par un ſaint motif, & non par humeur noire,
Noſtre Hermite nouveau cache avec tres-grand ſoin
Cent choſes à l'enfant; ne luy dit prés ny loin
Qu'il fuſt au monde aucune femme,
Aucuns deſirs, aucun amour;
Au progrés de ſes ans reglant en ce ſejour
La nourriture de ſon ame.
A cinq il luy nomma des fleurs, des animaux;
L'entretint de petits oyſeaux ;
Et parmy ce diſcours aux enfans agreable,
Meſla des menaces du diable;
Luy dit qu'il eſtoit fait d'une étrange façon :
La crainte eſt aux enfans la premiere leçon.

Les dix ans expirez, matiere plus profonde
Se mit ſur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut revelé ;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans luy fut enſeigné,
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature ;
Et rien touchant la creature.
Ce propos n'eſt alors déja plus de ſaiſon
Pour ceux qu'au monde on veut ſouſtraire;
Telle idée en ce cas eſt fort peu neceſſaire.
Quand ce fils eut vingt ans, ſon pere trouva bon
De le mener à la Ville prochaine.
Le Vieillard tout caſſé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir ſon vivre : & luy mort apres tout
Que feroit ce cher fils? comment venir à bout
De ſubſiſter ſans connoiſtre perſonne?
Les loups n'eſtoient pas gens qui donnaſſent l'aumône.
Il ſçavoit bien que le garçon
N'auroit de luy, pour heritage,
Qu'une beſace & qu'un bâton :
C'eſtoit un étrange partage.
Le pere à tout cela ſongeoit ſur ſes vieux ans.
Au reſte il eſtoit peu de gens
Qui ne luy donnaſſent la miche.
Frere Philippe euſt eſté riche
S'il euſt voulu. Tous les petits enfans
Le connoiſſoient ; & du haut de leur teſte
Ils crioient; Apreſtez la queſte;
Voila Frere Philippe. Enfin dans la cité

Frere Philippe ſouhaité
Avoit force devots; de devotes pas une;
Car il n'en vouloit point avoir.
Si-toſt qu'il crut ſon fils ferme dans ſon devoir,
Le pauvre homme le meine voir
Les gens de bien, & tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il expoſa ce fils.
Voila nos Hermites partis.
Ils vont à la Cité ſuperbe, bien baſtie,
Et de tous objets aſſortie :
Le Prince y faiſoit ſon ſejour.
Le jeune homme tombé des nuës
Demandoit, Qu'eſt-ce là? ce ſont des gens de Cour.
Et là? ce ſont palais. Icy? ce ſont ſtatuës.
Il conſideroit tout : quand de jeunes beautez
Aux yeux vifs, aux traits enchantez,
Paſſerent devant luy; dés-lors nulle autre choſe
Ne pût ſes regards attirer.
Adieu Palais; adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voicy bien pis, & bien une autre cauſe
D'étonnement.
Ravy comme en extaſe à cet objet charmant,
Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,
Qui porte un ſi gentil habit?
Comment l'appelle-t'-on? Ce diſcours ne plut guere
Au bon Vieillard, qui répondit :
C'eſt un oyſeau qui s'appelle Oye.
O l'agreable oyſeau! dit le fils plein de joye.
Oye, helas chante un peu, que j'entende ta voix.

Peut-on point un peu te connoiſtre?
Mon pere je vous prie & mille & mille fois,
Menons en une en noſtre bois;
J'auray ſoin de la faire paiſtre.





## *La Mandragore.*

Nouvelle tirée de Machiavel.

Au preſent Conte on verra la ſottiſe
D'un Florentin. Il avoit femme priſe
Honneſte & ſage autant qu'il eſt beſoin;
Jeune pourtant; du reſte toute belle:
Et n'euſt-on crû de joüiſſance telle
Dans le païs, ny meſme encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux: car quant à celuy-cy,
Qu'on appelloit Niçia Calfucçi,
Ce fut un ſot en ſon temps tres-inſigne.
Bien le monſtra, lors que bongré malgré
Il reſolut d'eſtre pere appellé;
Crût qu'il feroit beaucoup pour ſa patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfucçis.
Sainte ny Saint n'eſtoit en Paradis
Qui de ſes vœux n'euſt la teſte étourdie.
Tous ne ſçavoient où mettre ſes preſens.
Il conſultoit Matrones, Charlatans,
Diſeurs de mots, experts ſur cette affaire:
Le tout en vain: car il ne pût tant faire

Que d'eſtre pere. Il eſtoit buté là,
Quand un jeune homme, apres avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Auſſi leurré qu'aucun de par delà;
Propre, galant, cherchant par tout fortune,
Bienfait de corps, bien-voulu de chacune:
Il ſceut dans peu la Carte du païs;
Connut les bons & les méchans maris;
Et de quel bois ſe chauffoient leurs femelles;
Quels ſurveillans ils avoient mis prés d'elles;
Les ſi, les car, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidens d'Amours,
Et la Nourrice, & le Confeſſeur meſme,
Iuſques au chien; tout y fait quand on aime.
Tout tend aux fins, dont un ſeul ïota
N'eſtant omis, d'abord le perſonnage
Iette ſon plomb ſur Meſſer Nicia,
Pour luy donner l'ordre de Cocüage.
Hardy deſſein! L'épouſe de leans
A dire vray recevoit bien les gens;
Mais c'eſtoit tout: aucun de ſes Amans
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celuy-cy ſeul, Callimaque nommé,
Dés qu'il parut fut tres-fort à ſon gré.
Le Galant donc prés de la forteresſe
Aſſiet ſon camp, vous inveſtit Lucrece,
Qui ne manqua de faire la tygreſſe
A l'ordinaire, & l'envoya joüer:
Il ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer,

Quand le mary, par sa sottise extrême,
Luy fit juger qu'il n'estoit stratagême,
Panneau n'estoit, tant estrange semblast,
Où le pauvre homme à la fin ne donnast
De tout son cœur, & ne s'en affublast.
L'Amant & luy, comme estans gens d'étude,
Avoient entre-eux lié quelque habitude:
Car Nice estoit Docteur en Droit-Canon :
Mieux eust valu l'estre en autre science,
Et qu'il n'eust pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute ? il estoit vert-galant,
Lucrece jeune, & drüe, & bien taillée :
Lorsque j'estois à Paris, dit l'Amant,
Un curieux y passa d'avanture.
Je l'allay voir, il m'apprit cent secrets :
Entr'autres un pour avoir geniture :
Et n'estoit chose à son compte plus seure.
Le Grand Mogol l'avoit avec succés
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme.
Mainte Princesse, & mainte & mainte Dame
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vray, j'en ay vû des effets.
Cette recepte est une medecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus
Pris par la femme opere beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre Monachale

D'aucun Couvent de jeunes Freres plein.
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin;
Sans demander un plus long intervalle.
Et touchez-là : dans dix mois & devant
Nous porterons au baptefme l'enfant.
Dites-vous vray ? repartit Meffer Nice.
Vous me rendez un merveilleux office.
Vray ? je l'ay vû : faut-il repeter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter feulement ?
Par voftre foy, le Mogor eft-il homme
Que l'on ofaft de la forte affronter ?
Ce Curieux en toucha telle fomme
Qu'il n'eut fujet de s'en mécontenter.
Nice reprit, Voila chofe admirable !
Et qui doit eftre à Lucrece agreable !
Quand luy verray-je un poupon fur le fein ?
Noftre feal, vous ferez le Parrein;
C'eft la raifon : dés hui je vous en prie.
Tout doux, reprit alors noftre galant,
Ne foyez pas fi prompt, je vous fupplie :
Vous allez vifte : il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal eft dans l'affaire :
Mais icy bas pût-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur & fans mal ?
Ce jus doüé de vertu tant infigne
Porte d'ailleurs qualité tres-maligne.
Prefque toûjours il fe trouve fatal
A celuy-là qui le premier careffe
La patiente; & fouvent on en meurt.

Nice reprit auſſi-toſt, Serviteur;
Plus de voſtre herbe : & laiſſons-là Lucrece
Telle qu'elle eſt : bien grammercy du ſoin.
Que ſervira moy mort ſi je ſuis pere?
Pourvoyez vous de quelque-autre compere :
C'eſt trop de peine; il n'en eſt pas beſoin.
L'Amant luy dit : Quel eſprit eſt le voſtre !
Toûjours il va d'vn excés dans un autre.
Le grand deſir de vous voir un enfant
Vous tranſportoit n'aguere d'allegreſſe :
Et vous voilà, tant vous avez de preſſe,
Découragé ſans attendre un moment.
Oyez le reſte; & ſçachez que Nature
A mis remede à tout, fors à la mort.
Qu'eſt-il de faire afin que l'avanture
Nous réüſſiſſe, & qu'elle aille à bon port?
Il nous faudra choiſir quelque jeune homme
D'entre le peuple; un pauvre mal-heureux
Qui vous precede au combat amoureux;
Tente la voye; attire & prenne en ſomme
Tout le venin : puis le danger oſté
Il conviendra que de voſtre coſté
Vous agiſſiez ſans tarder davantage;
Car ſoyez ſeur d'eſtre alors garenty.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas; & prendre un perſonnage
Lourd & de peu; mais qui ne ſoit pourtant
Mal fait de corps, ny par trop dégouſtant;
Ny d'un toucher ſi rude & ſi ſauvage

Qu'à voſtre femme un ſupplice ce ſoit.
Nous ſçavons bien que Madame Lucrece
Accouſtumée à la delicateſſe
De Nicia, trop de peine en auroit.
Meſme il ſe peut qu'en venant à la choſe
Jamais ſon cœur n'y voudroit conſentir.
Or ay-je dit un jeune homme, & pour cauſe:
Car plus ſera d'âge pour bien agir,
Moins laiſſera de venin ſans nul doute:
Je vous promets qu'il n'en laiſſera goute.
Nice d'abord eut peine à digerer
L'expedient; allegua le danger,
Et l'infamie : il en feroit en peine:
Le Magiſtrat pourroit le rechercher
Sur le ſoupçon d'une mort ſi ſoudaine.
Empoiſonner un de ſes citadins!
Lucrece eſtoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un ruſtre!
Je ſuis d'avis qu'on prenne un homme illuſtre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bien-toſt
En mille endroits cornera le myſtere.
Sottiſe & peur contiendront ce pitaut.
Au pis aller l'argent le fera taire.
Voſtre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin meſme n'y ſongeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocüage. Il n'eſt pas dit encore
Qu'un tel paillard ne reſiſte au poiſon.
Et ce nous eſt une double raiſon

De le choiſir tel que la Mandragore
Conſume en vain ſur luy tout ſon venin.
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Aſſurément. Il vous faudra demain
Faire choiſir ſur la brune le ſire :
Et dés ce ſoir donner la potion.
J'en ay chez moy de la confection.
Gardez-vous bien au reſte, Meſſer Nice,
D'aller paroiſtre en aucune façon.
Ligurio choiſira le garçon :
C'eſt là ſon fait : laiſſez-luy cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-meſme : il eſt ſage & diſcret.
J'oublie encor que pour plus d'aſſurance
On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne ſçaura qui, quoy, n'en quelle part,
N'en quel logis, ny ſi dedans Florence,
Ou bien dehors on vous l'aura mené.
Par Nicia le tout fut approuvé.
Reſtoit ſans plus d'y diſpoſer ſa femme.
De prime face elle crut qu'on rioit ;
Puis ſe faſcha ; puis jura ſur ſon ame
Que mille fois pluſtoſt on la tueroit.
Que diroit-on ſi le bruit en couroit ?
Outre l'offenſe & peché trop enorme,
Calfuce & Dieu ſçavoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaiſans,
Qu'elle enduroit ſeulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque maſtin difforme

L'incommoder, la mettre ſur les dents ?
Suis-je de taille à ſouffrir toutes gens ?
Quoy recevoir vn pitaut dans ma couche ?
Puis-je y ſonger qu'avecque du dédain ?
Et par ſaint Jean ny pitaut, ny blondin,
Ny Roy, ny Roc, ne feront qu'autre touche
Que Nicia jamais onc à ma peau.
Lucrece eſtant de la ſorte arreſtée,
On eut recours à frere Timothée.
Il la preſcha ; mais ſi bien & ſi beau,
Qu'elle donna les mains par penitence.
On l'aſſura de plus qu'on choiſiroit
Quelque garçon d'honneſte corpulence ;
Non trop ruſtaut ; & qui ne luy feroit
Mal ny dégouſt. La potion fut priſe.
Le lendemain noſtre amant ſe déguiſe,
Et s'enfarine en vray garçon Meuſnier ;
Un faux menton, barbe d'eſtrange guiſe ;
Mieux ne pouvoit ſe metamorphoſer.
Ligurio qui de la faciende
Et du complot avoit toûjours eſté,
Trouve l'Amant tout tel qu'il le demande,
Et ne doutant qu'on n'y fuſt attrapé,
Sur le minuit le meine à Meſſer Nice ;
Les yeux bandez ; le poil teint ; & ſi bien
Que noſtre Epoux ne reconnut en rien
Le Compagnon. Dans le lit il ſe gliſſe
En grand ſilence : en grand ſilence auſſi
La patiente attend ſa deſtinée ;

Bien blanchement, & ce ſoir atournée.
Voire ce ſoir? atournée; & pour qui?
Pour qui? j'entends: n'eſt-ce pas que la Dame
Pour un Meuſnier prenoit trop de ſoucy?
Vous vous trompez; le ſexe en uſe ainſi.
Meuſniers ou Roys, il veut plaire à toute ame.
C'eſt double honneur, ce ſemble en une femme,
Quand ſon merite échauffe un eſprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nez ſans amour.
Le traveſty changea de perſonnage,
Si-toſt qu'il eut Dame de tel corſage
A ſes coſtez, & qu'il fut dans le lit.
Plus de Meuſnier; la Galande ſentit
Auprés de ſoy la peau d'un honneſte homme.
Et ne croyez qu'on employaſt au ſomme
De tels momens. Elle diſoit tout bas:
Qu'eſt-cecy donc? ce compagnon n'eſt pas
Tel que j'ay crû: le drole a la peau fine.
C'eſt grand dommage: il ne merite helas
Un tel deſtin: j'ay regret qu'au treſpas
Chaque moment de plaiſir l'achemine.
Tandis l'Epoux enrollé tout de bon,
De ſa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reyne
Qu'elle donna la premiere façon
De cocüage; & pour le décoron
Point ne voulut y joindre ſes careſſes.
A ce garçon la perle des Lucreces
Prendroit du gouſt? quand le premier venin

Fut emporté, noſtre Amant prit la main
De ſa Maiſtreſſe; & de baiſers de flâme
La parcourant, Pardon (dit-il) Madame.
Ne vous faſchez du tour qu'on vous a fait;
C'eſt Callimaque; approuvez ſon martyre.
Vous ne ſçauriez ce coup vous en dédire.
Voſtre rigueur n'eſt plus d'aucun effet.
S'il eſt fatal toutesfois que j'expire,
J'en ſuis content: vous auez dans vos mains
Un moyen ſeur de me priver de vie;
Et le plaiſir bien mieux qu'aucuns venins
M'achevera, tout le reſte eſt folie.
Lucrece avoit juſques-là reſiſté;
Non par defaut de bonne volonté;
Ny que l'Amant ne plûſt fort à la Belle :
Mais la pudeur & la ſimplicité
L'avoient renduë ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, ſans oſer reſpirer,
Pleine de honte & d'amour tout enſemble,
Elle ſe met auſſi-toſt à pleurer.
A ſon Amant peut-elle ſe montrer
Aprés cela? qu'en pourra-t'il penſer?
Dit-elle en ſoy, & qu'eſt-ce qu'il luy ſemble?
J'ay bien manqué de courage & d'eſprit.
Incontinent un excés de dépit
Saiſit ſon cœur; & fait que la pauvrette
Tourne la teſte, & vers le coin du lit
Se va cacher pour derniere retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.

Ne luy reſtant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent renduë.
Le vainqueur l'eut à ſa diſcretion ;
Il en uſa ſelon ſa paſſion :
Et plus ne fut de larme répanduë.
Honte ceſſa ; ſcrupule autant en fit.
Heureux ſont ceux qu'on trompe à leur profit.
L'Aurore vint trop toſt pour Callimaque;
Trop toſt encor pour l'objet de ſes vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu ſi dangereux.
Les jours ſuivans noſtre couple amoureux
Y ſceut pourvoir : l'Epoux ne tarda gueres
Qu'il n'euſt attaint tous ſes autres Confreres.
Pour ce coup-là falut ſe ſeparer;
L'Amant courut chez ſoy ſe recoucher.
A peine au lit il s'eſtoit mis encore;
Que noſtre Epoux joyeux & triomphant
Le va trouver, & luy conte comment
S'eſtoit paſſé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allay tout doucement
Auprés du lit écouter ſi le Sire
S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.
Puis je priay noſtre Epouſe tout bas
Qu'elle luy fiſt quelque peu de careſſe,
Et ne craigniſt de gaſter ſes appas.
C'eſtoit au plus une nuit d'embarras.
Et ne penſez, ce luy dis-je, Lucrece,
Ny l'un ny l'autre en cecy me tromper;

Je sçauray tout; Nice se peut vanter
D'estre homme à qui l'on n'en donne à garder.
Vous sçavez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la rencherie.
Monstrez par là que vous sçavez aimer
Vostre mary plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pecore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir; car je me vais coucher.
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Sçavez-vous bien que ce rustre y prist goust ?
Le drosle avoit tantost peine à démordre.
J'en ay pitié : je le plains apres tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure, & qu'on l'enterre.
Et quant à vous venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre :
Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.





## *Les Remois.*

IL n'eſt cité que je prefere à Rheims:
C'eſt l'ornement, & l'honneur de la France:
Car ſans conter l'Ampoule & les bons vins,
Charmans objets y ſont en abondance.
Par ce point-là je n'entends quant à moy
Tours ny portaux; mais gentilles Galoiſes;
Ayant trouvé telle de nos Remoiſes
Friande aſſez pour la bouche d'un Roy.
Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme eſtimé dans ſa profeſſion:
Il en vivoit: que faut-il davantage?
C'eſtoit aſſez pour ſa condition.
Chacun trouvoit ſa femme fort heureuſe.
Le droſle eſtoit, grace à certain talent,
Tres-bon Epoux, encor meilleur Galant.
De ſon travail mainte Dame amoureuſe
L'alloit trouver; & le tout à deux fins:
C'eſtoit le bruit à ce que dit l'Hiſtoire:
Moy qui ne ſuis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dés que le Sire avoit Donzelle en main,
Il en rioit avecque ſon Epouſe.



Lancret pinx. Ch. Courtry sc.

LES RÉMOIS.

Les droits d'hymen allant toûjours leur train,
Besoin n'estoit qu'elle fist la jalouse.
Mesme elle eust pû le payer de ses tours;
Et comme luy voyager en Amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne luy faisant la mesme confidence.
Entre les gens qu'elle sceut attirer,
Deux siens voisins se laisserent leurrer
A l'entretien libre & gay de la Dame;
Car c'estoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eust sceu rencontrer;
Sage sur tout; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mary l'amour des deux Bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes.
Luy raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs & soûpirs, gemissemens Gaulois.
Ils avoient leu, ou plustot oüy dire,
Que d'ordinaire en amour on soûpire.
Ils taschoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, & selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bon-heur part à l'autre feroit.
Femmes voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
Amour est mort : le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon.

Nous n'en avons icy ny vent ny voye.
Vous y ſervez de joüet & de proye
A jeunes gens indiſcrets, ſcelerats :
C'eſt bien raiſon qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui ſera dans vos lacs,
Plumez le moy, je vous le recommande.
La Dame donc pour tromper ſes voiſins
Leur dit un jour : vous boirez de nos vins
Ce ſoir chez nous. Mon mary s'en va faire
Un tour aux champs; & le bon de l'affaire
C'eſt qu'il ne doit au giſte revenir.
Nous nous pourrons à l'aiſe entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons ſur la brune.
Or les voila compagnons de fortune.
La nuit venuë ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyans Ville gagnée,
Un bruit ſurvint; la feſte fuſt troublée.
On frappe à l'huis; le logis aux verroux
Eſtoit fermé : la femme à la feneſtre
Court en diſant, celuy-là frape en Maiſtre :
Seroit-ce point par mal-heur mon Epoux?
Oüy, cachez vous, dit-elle, c'eſt luy meſme.
Quelque accident, ou bien quelque ſoupçon
Le font venir coucher à la maiſon.
Nos deux Galands dans ce peril extreme
Se jettent viſte en certain Cabinet.
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'Epoux entre, & void au feu le membre

Accompagné de maint & maint pigeon,
L'un au haſtier, les autres au chaudron.
Oh oh, dit-il, voila bonne cuiſine!
Qui traitez-vous? Alis noſtre voiſine,
Reprit l'Epouſe, & Simonette auſſi.
Loüé ſoit Dieu qui vous rameine icy,
La compagnie en ſera plus complete.
Madame Alis, Madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout eſt preſt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moy-meſme. Alors la creature
Les va prier. Or c'eſtoient les moitiez
De nos Galands & chercheurs d'aventure,
Qui fort chagrins de ſe voir enfermez
Ne laiſſoient pas de loüer leur Hoſteſſe
De s'eſtre ainſi tirée avec adreſſe
De cet appreſt. Avec elle à l'inſtant
Leurs deux moitiez entrent tout en chantant.
On les ſaluë, on les baiſe, on les louë
De leur beauté, de leur ajuſtement;
On les contemple, on patine, on ſe jouë.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du Cabinet la porte à demy cloſe,
Leur laiſſant voir le tout diſtinctement,
Ils ne prenoient aucun gouſt à la choſe:
Mais paſſe encor pour ce commencement.
Le ſouper mis preſque au meſme moment,
Le Peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit aſſeoir, entre-elles ſe plaça.

Je bois, dit-il, à la ſanté des Dames :
Et de trinquer; paſſe encor pour cela.
On fit raiſon; le vin ne dura guere.
L'Hoſteſſe eſtant alors ſans Chambriere
Court à la cave : & de peur des eſprits
Meine avec ſoy Madame Simonette.
Le Peintre reſte avec Madame Alis,
Provinciale aſſez belle, & bien faite,
Et s'en piquant, & qui pour le Païs
Se pouvoit dire honneſtement coquete.
Le Compagnon vous la tenant ſeulette,
La conduiſit de fleurette en fleurette
Juſqu'au toucher, & puis un peu plus loin;
Puis tout à coup levant la colerette
Prit un baiſer dont l'Epoux fut témoin.
Juſques-là paſſe : Epoux, quand ils ſont ſages,
Ne prennent garde à ces menus ſuffrages;
Et d'en tenir regiſtre c'eſt abus :
Bien eſt-il vray qu'en rencontre pareille
Simples baiſers font craindre le ſurplus;
Car Satan lors vient fraper ſur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'Epoux vid donc, que tandis qu'une main
Se promenoit ſur la gorge à ſon aiſe,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame ne vous déplaiſe,
Que le courroux luy montant au cerveau,
Il s'en alloit enfonçant ſon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage,

Batre ſa femme, & dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une ſottiſe,
Luy dit tout bas ſon Compagnon d'amours,
Tenez-vous coy. Le bruit en nulle guiſe
N'eſt bon icy; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous eſtes pris : ne vous montrez donc pas,
C'eſt le moyen d'étouffer cette affaire.
Il eſt écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à ſoy-meſme eſtre fait.
Nous ne devons quitter ce Cabinet
Que bien à poinct, & tantoſt quand cet homme
Eſtant au lit prendra ſon premier ſomme.
Selon mon ſens c'eſt le meilleur party.
A tard viendroit auſſi bien la querelle.
N'eſtes-vous pas cocu plus d'ademy?
Madame Alis au fait a conſenty:
Cela ſuffit, le reſte eſt bagatelle.
L'Epoux gouſta quelque peu ces raiſons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? & puis; comme perſonne ſage
Elle remit ſa coëffure en eſtat.
On n'euſt jamais ſoupçonné ce ménage,
Sans qu'il reſtoit un certain incarnat
Deſſus ſon teint; mais c'eſtoit peu de choſe;
Dame Fleurette en pouvoit eſtre cauſe.
L'une pourtant des tireuſes de vin
De luy ſourire au retour ne fit faute :

Ce fut la Peintre. On se remit en train :
On releva grillades & festin :
On but encore à la santé de l'Hoste,
Et de l'Hostesse, & de celle des trois
Qui la premiere auroit quelque avanture.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'Hostesse adroite & fine creature,
Soustient toûjours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi Madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la Dame
Pour l'autre employ inclinoit en son ame;
Mais on l'emmeine; & par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-cy fait d'abord plus la severe,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais se sentant par le Peintre tirer,
Elle demeure; estant trop mesnagere
Pour se laisser son habit déchirer.
L'Epoux voyant quel train prenoit l'affaire
Voulut sortir. L'autre luy dit; tout doux.
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que Messer cocüage
Sur son estat vous couche ainsi que nous.
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le Peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut bon gré mal-gré
Qu'elle entre en danse; & s'il est necessaire
Je m'offriray de luy tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura son affaire.

Elle l'eut donc ; noſtre Peintre y pourveut
Tout de ſon mieux : auſſi le valoit-elle.
Cette derniere eut ce qu'il luy falut ;
On en donna le loiſir à la Belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne faloit s'atabler davantage.
Il eſtoit tard ; & le Peintre avoit fait
Pour ce jour-là ſuffiſamment d'ouvrage.
On dit bon ſoir. Le droſle ſatisfait
Se met au lit : nos gens ſortent de cage.
L'Hoſteſſe alla tirer du Cabinet
Les regardans honteux, mal-contens d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De ſon deſſein, n'y rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes preſté ;
Par conſequent c'eſt fait ; j'ay tout conté.





## *La Coupe enchantée.*

Nouvelle tirée de l'Ariofte.

Les maux les plus cruels ne font que des chanfons,
Prés de ceux qu'aux Maris caufe la jaloufie.
Figurez-vous un Fou chez qui tous les foupçons
Sont bien venus quoy qu'on luy die.
Il n'a pas un moment de repos en fa vie.
Si l'oreille luy tinte, ô Dieux! tout eft perdu.
Ses fonges font toûjours que l'on le fait cocu.
Pourvû qu'il fonge, c'eft l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car pour fonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mary foupçonneux :
Qu'alentour de fa femme une mouche bourdonne,
C'eft cocuage qu'en perfonne
Il a vû de fes propres yeux.
Si bien vû que l'erreur n'en peut eftre effacée.
Il veut à toute force eftre au nombre des fots.
Il fe maintient Cocu, du moins de la penfée,
S'il ne l'eft en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moy, qu'eft-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?



Fragonard del Ch C... sc

LA COUPE ENCHANTÉE.



Qu'eſt-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celuy-là qui bût dans la Coupe enchantée.
Profitez du mal-heur d'autruy.
Si cette hiſtoire peut ſoulager voſtre ennuy,
Je vous l'auray bien-toſt contée.

Mais je vous veux premierement,
Prouver par bon raiſonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en voſtre idée, & non point dans l'effet :
En mettez-vous voſtre bonnet
Moins aiſément que de couſtume?
Cela s'en va-t'il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les meſmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune difference?
Je tire donc ma conſequence,
Et dis malgré le peuple, ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oüy, mais l'honneur eſt une eſtrange affaire!
Qui vous ſouſtient que non? ay-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entends que ce mot.
Aprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le Cocu qui rit, pour un fort honneſte homme :
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Prouvons que c'eſt un bien : la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit; voſtre femme eſt ſouple comme un gan;
Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable :
On vous met le premier à table :
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur :
Heureux qui vous le ſert! la Blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :
Vous eſtes le Patron, dont je conclus en forme,
Cocuage eſt un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Meſme voſtre homme eſcarte & ſes As & ſes Rois.
Avez-vous ſur les bras quelque Monſieur Dimanche,
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.

Ajoutez que l'on tient voſtre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'eſtre à Paris la Belle n'avoit pas.
Ainſi de voſtre Epouſe : on veut qu'elle vous plaiſe :
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raiſons je perſiſte en ma theſe,
Cocuage eſt un bien.

Si ce Prologue eſt long, la matiere en eſt cauſe :
Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à noſtre hiſtoire. Il eſtoit un Quidam,
Dont je tairay le nom, l'eſtat, & la patrie :
Celuy-cy, de peur d'accident,
Avoit juré que de ſa vie
Femme ne luy ſeroit autre que bonne amie,
Nimphe ſi vous voulez, Bergere, & cetera ;
Pour épouſe, jamais il n'en vint juſques-là.
S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un poinct que je paſſe.
Quoy qu'il en ſoit, Hymen n'ayant pû trouver grace
Devant cet homme, il falut que l'amour
Se meſlât ſeul de ſes affaires,
Euſt ſoin de le fournir des choſes neceſſaires,
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il luy procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle

Le fit Pere, & mourut : le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gemit, foûpira,
Non comme qui perdroit fa femme :
Tel deüil n'eft bien fouvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous fes meilleurs amis,
Son plaifir, fon cœur, & fon ame.
La fille cruft, fe fit; on pouvoit déja voir
Hauffer & baiffer fon mouchoir.
Le temps coule, on n'eft pas fi-toft à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raifonne, on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, & puis le ferviteur.
Le Pere avec raifon eut peur
Que fa fille chaffant de race
Ne le previnft, & ne previnft encor
Preftre, Notaire, Himen, accord;
Chofes qui d'ordinaire oftent toute la grace
Au prefent que l'on fait de foy.
La laiffer fur fa bonne foy
Ce n'eftoit pas chofe trop fûre.
Il vous mit donc la Creature
Dans un Couvent : là cette Belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger & qui gaftent l'efprit :
Le langage d'amour eftoit jargon pour elle.
On n'euft fû tirer de la Belle
Un feul mot que de fainteté.
En fpiritualité
Elle auroit confondu le plus grand perfonnage.

Si l'une des Nonains la loüoit de beauté,
Mon Dieu fi, difoit-elle, ah ma fœur, foyez fage :
Ne confiderez point des traits qui periront :
C'eft terre que cela, les vers le mangeront.
Au refte elle n'avoit au monde fa pareille
A manier un cannevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapiffoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa fageffe, fon bien, le bruit de fes beautez,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la preffe;
Car la Belle eftoit-là comme en lieux empruntez,
Attendant mieux, ainfi que l'on y laiffe
Les bons partis, qui vont fouvent
Au Mouftier fortant du Couvent.
Vous fçaurez que le Pere avoit long-temps devant
Cette fille legitimée;
Califte (c'eft le nom de noftre Renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'Adieu les livres faints.
Il fe prefenta des Blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
Des gens de tous Eftats, de tout poil, de tout âge;
La Belle en choifit un, bien fait, beau perfonnage,
D'humeur commode, à ce qu'il luy fembla,
Et pour gendre auffi-toft le Pere l'agrea.
La dot fut ample; ample fut le doüaire :
La fille eftoit unique, & le garçon auffi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariez n'avoient fouci
Que de s'aimer & de fe plaire.

Deux ans de Paradis s'eſtant paſſez ainſi,
L'enfer des enfers vint en ſuite.
Une jalouſe humeur ſaiſit ſoudainement
Noſtre Epoux qui fort ſottement
S'alla mettre en l'eſprit de craindre la pourſuite
D'un Amant, qui ſans luy ſe feroit morfondu.
Sans luy le pauvre homme euſt perdu
Son temps à l'entour de la Dame.
Quoy que pour la gagner il tentaſt tout moyen.
Que doit faire un mary quand on aime ſa femme?
Rien.
Voicy pourquoy je luy conſeille
De dormir s'il ſe peut d'un & d'autre coſté.
Si le Galant eſt eſcouté,
Vos ſoins ne feront pas qu'on luy ferme l'oreille.
Quant à l'occaſion, cent pour une. Mais ſi
Des diſcours du Blondin la Belle n'a ſouci;
Vous le luy faites naître, & la chance ſe tourne.
Volontiers où ſoupçon ſejourne,
Cocuage ſejourne auſſi.

Damon, c'eſt noſtre Epoux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuſe & le plains; d'autant plus que l'ombrage
Luy vint par conſeil ſeulement.
Il euſt fait un trait d'homme ſage,
S'il n'euſt crû que ſon mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchantereſſe Nerie
Fleuriſſoit lors; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'euſt eſté qu'à l'A. B. C.
Car Nerie eut à ſes gages
Les Intendans des Orages,
Et tint le deſtin lié.
Les Zephirs eſtoient ſes pages;
Quant à ſes Valets de pied,
C'eſtoient Meſſieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats ſouventes-fois,
Gens diſpos, mais peu courtois.

Avec toute ſa ſcience
Elle ne put trouver de remede à l'Amour.
Damon la captiva : celle dont la puiſſance
Euſt arreſté l'Aſtre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle ſouhaite
Poſſeder une nuit à ſon contentement.
Si Nerie euſt voulu des baiſers ſeulement,
C'eſtoit une affaire faite.
Mais elle alloit au poinct, & ne marchandoit pas.
Damon, quoy qu'elle euſt des appas,
Ne pouvoit ſe reſoudre à fauſſer la promeſſe
D'eſtre fidelle à ſa moitié;

Et vouloit que l'Enchantereſſe
Se tinſt aux marques d'amitié.

Où ſont-ils ces maris? la race en eſt ceſſée :
Et meſme je ne ſçay ſi jamais on en vid.
L'Hiſtoire en cet endroit eſt ſelon ma penſée
Un peu ſujette à contredit :
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'eſprit,
Non plus que la lance enchantée :
Mais ceci, c'eſt un poinct qui d'abord me ſurprit :
Il paſſera pourtant, j'en ay fait paſſer d'autres.
Les gens d'alors eſtoient d'autres gens que les noſtres;
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ſes fins, l'amoureuſe Nerie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'affeterie,
Enfin n'omit aucuns ſecrets.
Damon à ces reſſorts oppoſoit l'Himenée :
Nerie en fut fort eſtonnée.
Elle luy dit un jour, Voſtre fidelité
Vous paroiſt heroïque & digne de loüange,
Mais je voudrois ſçavoir comment de ſon coſté
Caliſte en uſe, & luy rendre le change.
Quoy donc, ſi voſtre femme avoit un favory,
Vous feriez l'homme chaſte auprés d'une Maiſtreſſe?

Et pendant que Califte attrapant fon mary
Poufferoit jufqu'au bout ce qu'on nomme tendreffe,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laiffez les bons Bourgeois fe plaire en leur ménage;
C'eft pour eux feuls qu'Himen fit les plaifirs permis.
Mais vous! ne pas cherchér ce qu'amour a d'exquis!
Les plaifirs deffendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de voftre republique!
Non non, je veux qu'ils foient deformais vos amis.
Faites-en feulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Califte toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout aumoins fi voftre femme eft chafte.
Je trouve qu'un certain Erafte
Va chez vous fort affidument.
Seroit-ce en qualité d'Amant,
Reprit Damon, qu'Erafte nous vifite?
Il eft trop mon amy pour toucher ce point-là.
Voftre amy tant qu'il vous plaira,
Dit Nerie honteufe & depite,
Califte a des appas, Erafte a du merite;
Du cofté de l'adreffe il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

Ce difcours porta coup, & fit fonger noftre homme.
Une Epoufe fringante, & jeune, & dans fon feu,
Et prenant plaifir à ce jeu,
Qu'il n'eft pas befoin que je nomme :
Un perfonnage expert aux chofes de l'amour,
Hardy comme un homme de Cour,
Bien-fait, & promettant beaucoup de fa perfonne,
Où Damon jufqu'alors avoit-il mis fes yeux!
Car d'amis! moquez-vous; c'eft une bagatelle.
En eft-il de Religieux,
Jufqu'à defemparer alors que la Donzelle
Montre à demy fon fein, fort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, & regarde un Galant
En cent façons, de qui la moins friponne,
Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger fonne;
Eftes-vous fourd? Damon a dans l'efprit
Que tout cela s'eft fait, du moins qu'il s'eft pû faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nerie en a bien-toft le vent,
Et pour tourner en certitude
Le foupçon & l'inquietude
Dont Damon s'eft coiffé fi mal-heureufement,
L'Enchantereffe luy propofe
Une chofe.
C'eft de fe frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le fecret,
Et qu'ils appellent l'eau de la metamorphofe,
Ou des miracles autrement.

Cette drogue en moins d'un moment
Luy donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage,
Et le maintien, & le corſage,
Et la voix ; Et Damon ſous ce feint perſonnage
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage.
Il ſe frote, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet eſtat il va trouver ſa femme ;
Met la fleurette au vent ; & cachant ſon ennuy,
Que vous eſtes belle aujourd'huy !
Luy dit-il : Qu'avez-vous Madame
Qui vous donne cet air d'un vray jour de Printemps ?
Caliſte qui ſçavoit les propos des Amans
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de baterie.
Pleurs & ſoûpirs furent tentez,
Et pleurs & ſoûpirs rebutez.
Caliſte eſtoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.
Pour derniere machine, à la fin noſtre Epoux
Propoſa de l'argent ; & la ſomme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excuſable.
Caliſte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raiſon.
Sa chaſteté plia ; car comment tenir bon

Contre ce dernier adverſaire?
Si tout ne s'enſuivit, il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bien-heureux métail l'argent maiſtre du monde?
Soyez beau, bien-diſant, ayez perruque blonde,
N'omettez un ſeul petit poinct;
Un Financier viendra qui ſur voſtre mouſtache
Enlevera la Belle; & dés le premier jour
Il fera preſent du panache;
Vous languirez encore apres un an d'amour.
L'argent ſceut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher diſparut : un mouton ſucceda;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui ſur le poinct de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.
L'Epoux ne voulut pas pouſſer plus loin la choſe;
Ny de ſa propre honte eſtre luy-meſme cauſe.
Il reprint donc ſa forme; & dit à ſa moitié;
Ah Caliſte autrefois de Damon ſi cherie,
Caliſte que j'aimay cent fois plus que ma vie,
Caliſte qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle?
Je devrois dans ton ſang éteindre ce forfait :
Je ne puis; & je t'aime encor tout infidelle :
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.

Noſtre Epouſe voyant cette metamorphoſe
Demeura bien ſurpriſe : elle dit peu de choſe :
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le mary paſſa quelques jours
A raiſonner ſur cette affaire :
Un Cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule & ſans venir au poinct ?
L'eſtoit-il, ne l'eſtoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nerie.
Si vous eſtes, dit-elle, en doute de cela,
Beuvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art que dés qu'un perſonnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lévre, auſſi-toſt tout s'en va :
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon veſtement.
Que s'il n'eſt point cenſé Cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goute.
Damon pour éclaircir ſon doute
Porte la lévre au vaſe ; il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, réconfort ; & pourtant je ſçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moy. Qu'ay-je affaire de coupe ?
Faites-moy place en voſtre troupe
Meſſieurs de la grand'bande : Ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſerables humains, ſi pour des cocüages
Il faut en ces païs faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit Coquette.
Quand les Galands ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
Le mal-heureux époux s'informe, s'inquiete,
Et de tout ſon pouvoir court au devant d'un mal
Que la peur bien ſouvent rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure il conſulte la taſſe.
Il y boit huit jours ſans diſgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage ſe répand.
Ce fut bien là le comble. O ſcience fatale,
Science que Damon euſt bien fait d'éviter ;
Il jette de fureur cette coupe infernale.
Luy-meſme eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une Tour quarrée;
Luy va ſoir & matin reprocher ſon forfait :
Cette honte qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le païs, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliſte cependant meine une triſte vie.
Comme on ne luy laiſſoit argent ny pierrerie,
Le Geolier fut fidelle; elle eut beau le tenter
Enfin la pauvre mal-heureuſe
Prend ſon temps que Damon plein d'ardeur amoureuſe
Eſtoit d'humeur à l'écouter.
J'ay, dit-elle, commis un crime inexcuſable :

Mais quoy, ſuis-je la ſeule? helas non, peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident ſemblable :
Que le moins entaché ſe moque un peu de vous :
Pourquoy donc eſtre inconſolable?
Hé bien, reprit Damon, je me conſoleray,
Et meſme vous pardonneray,
Tout incontinent que j'auray
Trouvé de mes pareils une telle legende,
Qu'il s'en puiſſe former une armée aſſez grande
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
Le vaſe qui me ſçeut vos ſecrets reveler.

Le mary ſans tarder executant la choſe
Attire les paſſans ; tient table en ſon Chaſteau.
Sur la fin des repas à chacun il propoſe
L'eſſay de cette coupe, eſſay rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous ſçavoir ſi la voſtre
Vous eſt fidelle? il eſt quelquefois bon
D'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
En voicy le moyen; buvez dans cette taſſe.
Si voſtre femme de ſa grace
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement.
Mais ſi du Dieu nommé Vulcan
Vous ſuivez la baniere, éſtant de nos confreres
En ces redoutables myſteres,

De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur voſtre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en font l'eſſay : preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure; & ſelon les eſprits
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmy ſes gens.
Déja l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voila tantoſt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car pour eſtre royale il ne luy manque plus
Que peu de gens : c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croiſt de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les differens degrez où monte cocuage
Reglent le pas & les employs :
Ceux qu'il n'a viſité ſeulement qu'une fois
Sont Fantaſſins pour tout potage.
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire

Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on luy donne un Regiment,
Selon qu'entre les mains du ſire
Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment;
Il fut fait General : & croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant ſe trouva;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des ſoldats eſtant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne;
Renaud neveu de Charlemagne
Paſſe par ce Chaſteau : l'on l'y traite à ſouhait :
Puis le Seigneur du lieu luy fait
Meſme harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon; granmercy de la coupe.
Je crois ma femme chaſte; & cette foy ſuffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t'il, cela ſera-t'il cauſe
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant graces aux Dieux :
Puis-je demander autre choſe?
Que ſçay-je? par hazard ſi le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas voſtre vaſe aſſez droit?
Je ſuis quelquefois mal adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Meffire Damon, je fuis voftre :
Commandez-moy tout, hors ce poinct.
Ainfi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit : Celuy-cy, Meffieurs, eft bien plus fage
Que nous n'avons efté : confolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'eft un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que l'armée à la fin Royale devenuë,
Califte eut liberté felon le convenant ;
Par fon mary chere tenuë
Tout de mefme qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le fuivre.
Peut-eftre le premier euft eu charge de l'oft,
Que fçait-on ? nul mortel, foit Roland, foit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne fe peut croire.
Charlemagne luy-mefme auroit eu tort de boire.







Fragonard del. A.Mongin sc.

LE FAUCON.



## *Le Faucon.*

Nouvelle tirée de Bocace.

Ie me ſouviens d'avoir damné jadis
L'amant avare ; & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne ;
Le liberal doit eſtre en Paradis :
Je m'en rapporte à Meſſieurs de Sorbonne.
Il eſtoit donc autrefois un Amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment? aimer? c'eſtoit ſi follement,
Que pour luy plaire il euſt vendu ſon ame.
S'agiſſoit-il de divertir la Dame ;
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sçachant tres-bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métail qui fait tout ;
Renverſe murs ; jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; & quand il veut ſervantes ;
Et quand il veut les rend plus eloquentes
Que Ciceron, & mieux perſuadantes :
Bref ne voudroit avoir laiſſé debout
Aucune place, & tant forte fuſt-elle.

Si laiſſa-t'il ſur ſes pieds noſtre Belle.
Elle tint bon ; Federic échoüa
Prés de ce roc, & le nez s'y caſſa ;
Sans fruit aucun vendit & fricaſſa
Tout ſon avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles Comtez, beaux Marquiſats de Dieu ;
Qu'il poſſedoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Meſſire
A longue queuë ; enfin grace à l'Amour
Il ne fut plus que Meſſire tout court.
Rien ne reſta qu'une ferme au pauvre homme ;
Et peu d'amis ; meſme amis, Dieu ſçait comme.
Le plus zelé de tous ſe contenta,
Comme chacun, de dire c'eſt dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint-là :
Car de preſter, à moins que ſur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le merite, & les belles raiſons
De Federic, & ſa premiere vie.
Le Proteſtant de Madame Clitie
N'eut du credit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le ſujet ;
Faiſant gagner marchands de toutes guiſes,
Faiſeurs d'habits, & faiſeurs de deviſes,
Muſiciens, gens du ſacré valon :
Federic eut à ſa table Apollon.
Femme n'eſtoit ny fille dans Florence,

Qui n'employaſt, pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot ſuborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance :
Mais tout cela ne faiſoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.
Concluſion, qu'il ne la put fléchir.
Or en ce train de dépenſe effroyable,
Il envoya les Marquiſats au diable
Premierement; puis en vint aux Comtez,
Titres par luy plus qu'aucuns regretez,
Et dont alors on faiſoit plus de conte.
De-là les monts chacun veut eſtre Comte,
Icy Marquis, Baron peut eſtre ailleurs.
Je ne ſçay pas leſquels ſont les meilleurs :
Mais je ſçay bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on eſtoit allé :
Prenez le titre, & laiſſez-moy la rente.
Clitie avoit auſſi beaucoup de bien.
Son mary meſme eſtoit grand terrien.
Ainſi jamais la belle ne prit rien,
Argent ny dons; mais ſouffrit la dépenſe,
Et les cadeaux; ſans croire pour cela
Eſtre obligée à nulle recompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ay dit qu'il ne reſta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chetive encor, & pauvrement baſtie.
Là Federic alla ſe confiner ;

Honteux qu'on viſt ſa miſere en Florence;
Honteux encor de n'avoir ſceu gagner
Ny par amour, ny par magnificence,
Ny par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de merite,
Non à Clitie; elle n'oüit jamais,
Ny pour froideurs, ny pour autres ſujets,
Plainte de luy ny grande ny petite.
Noſtre amoureux ſubſiſta comme il put
Dans ſa retraite; où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide & fort peu frequentée;
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin : ſur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit ſans valets
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautez de Madame Clitie.
Ainſi vivoit le mal-heureux Amant;
Sage s'il euſt, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant;
Mais de ſes feux la memoire importune
Le talonnoit; toûjours un double ennuy
Alloit en croupe à la chaſſe avec luy.
Mort vint ſaiſir le mary de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,

Et que l'Epoux dont les biens eſtoient grands,
Avoit toûjours conſideré ſa femme ;
Par teſtament il declare la Dame
Son heritiere, arrivant le deceds
De l'enfançon ; qui peu de temps apres
Devint malade. On ſçait que d'ordinaire
A ſes enfans mere ne ſçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zele ſouvent aux enfans dangereux.
Celle-cy tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée
Luy demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce joüet, enfin ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoy que l'on luy propoſe
Il le refuſe ; & pour toute raiſon
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Federic ; pleure & meine une vie
A faire gens de bon cœur deteſter :
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'executer,
Si l'on ne veut l'oüir toûjours crier.
Or il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſedoit un Chaſteau :
Ainſi l'enfant avoit pu de l'oyſeau
Oüir parler : on en diſoit merveilles ;
On en contoit des choſes nompareilles :
Que devant luy jamais une perdrix

Ne ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette apreſdinée :
Son maiſtre n'euſt donné pour un treſor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empeſchée,
Ce fut Clitie. Aller oſter encor
A Federic l'unique & ſeule choſe
Qui luy reſtoit! Et ſuppoſé qu'elle oſe
Luy demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprés de luy meritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude :
Point de faveurs; toûjours hautaine & rude
En ſon endroit. De quel front s'en aller
Apres cela le voir & luy parler,
Ayant eſté cauſe de ſa ruine?
D'autre coſté l'enfant s'en va mourir;
Refuſe tout; tient tout pour medecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon : il ſe tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiſeau c'eſt fait que de ſa vie.
Ces raiſons-cy l'emporterent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S'en va ſans ſuite, & ſans nul équipage.
Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoiſtre à ſes yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez ſoy pour luy donner
Tant ſeulement un mal-heureux diſner.
Le pauvre eſtat où ſa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :

Quoy venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautez ont rendus amoureux!
Un Villageois, un haire, un miferable!
C'eft trop d'honneur; voftre bonté m'accable.
Affurément vous alliez autre part.
A ce propos noftre veuve repart:
Non, non, Seigneur, c'eft pour vous la vifite.
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ay, dit-il, cuifinier ny marmite :
Que vous donner ? n'avez-vous pas du pain,
Reprit la Dame. Incontinent luy-mefme
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en fon grenier.
Le pauvre Amant en ce befoin extreme
Void fon Faucon, fans raifonner le prend,
Luy tord le cou, le plume, le fricaffe,
Et l'affaifonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a foin du demeurant;
Foüille au bahu; choifit pour cette fefte
Ce qu'ils avoient de linge plus honefte;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du ferpolet, un peu de romarin,
Cinq ou fix fleurs, dont la table eft jonchée.
Pour abreger, on fert la fricaffée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre gouft.
Le repas fait, cette femme refoud
De hazarder l'incivile Requefte,
Et parle ainfi : Je fuis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur

Encor un coup : il ne m'eſt guere honneſte
De demander à mon défunt Amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement :
Doit-il pour moy s'en priver un moment ?
Mais excuſez une mere affligée,
Mon fils ſe meurt : il veut voſtre Faucon :
Mon procedé ne merite un tel don :
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ay jamais accordé rien.
Voſtre repos, voſtre honneur, voſtre bien,
S'en ſont allez aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que voſtre propre vie :
A cet amour j'ay tres-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injuſtice
Vous demander... & quoy ? c'eſt temps perdu ;
Voſtre Faucon. Mais non, pluſtoſt periſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir
Un fils unique, une unique eſperance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allegeance
En voſtre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſçavez bien par voſtre experience
Que c'eſt d'aimer, vous le ſçavez Seigneur.
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.
Helas! reprit l'Amant infortuné,

L'oiſeau n'eſt plus; vous en avez diſné.
L'oiſeau n'eſt plus! dit la veuve confuſe.
Non, reprit-il, pluſt au Ciel vous avoir
Servy mon cœur, & qu'il euſt pris la place
De ce Faucon : mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De meriter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'eſtoit reſté :
Depuis deux jours la beſte a tout mangé,
J'ay veu l'oiſeau; je l'ay tué ſans peine :
Rien couſte-t-il quand on reçoit ſa Reine ?
Ce que je puis pour vous eſt de chercher
Un bon Faucon; ce n'eſt choſe ſi rare
Que dés demain nous n'en puiſſions trouver.
Non Federic, dit-elle, je declare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De voſtre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la parque,
Ou que le Ciel le rende à mes ſouhaits,
J'auray pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir, donnez-m'en l'eſperance.
Encore un coup venez nous viſiter.
Elle partit, non ſans luy preſenter
Une main blanche; unique témoignage
Qu'Amour avoit amolly ce courage.
Le pauvre Amant prit la main, la baiſa,
Et de ſes pleurs quelque temps l'arroſa.
Deux jours apres l'enfant ſuivit le pere.
Le deüil fut grand : la trop dolente mere

Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler ;
Deux Medecins la traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court :
L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.
On épouſa Federic en grand' pompe;
Non ſeulement par obligation;
Mais qui plus eſt par inclination,
Par amour meſme. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple, & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer noſtre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela prés ce ſont choſes charmantes.
Sous le Ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprens le ſexe en general.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-cy, quand elles ſont charmantes,
J'ay les deſſeins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.





F. Boucher pinx. L. Monziès sc.

LA COURTISANE AMOUREUSE.



*La Courtisanne amoureuse.*

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons.
Par luy les sots deviennent des Oracles.
Par luy les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le mesme :
Témoin Hercule, & témoin Polyphême
Mangeurs de gens. L'un sur un roc assis
Chantoit aux vents ses amoureux soucis ;
Et pour charmer sa Nymphe joliette
Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.
L'autre changea sa massuë en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent : Bocace en rapporte un
Dont j'ay trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon jeune homme tout sauvage,
Bienfait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le léche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galand personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir apperceus un moment,

Encore à peine, & voilez par le ſomme,
Chimon aima, puis devint honneſte homme.
Ce n'eſt le poinct dont il s'agit icy :
Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaiſir aux enfans ſans ſoucy
Pût en ſon cœur loger d'honneſtes flâmes.
Elle eſtoit fiere, & bizarre ſur tout.
On ne ſçavoit comme en venir à bout.
Rome c'eſtoit le lieu de ſon negoce.
Mettre à ſes pieds la Mître avec la Croſſe
C'eſtoit trop peu : les ſimples Monſeigneurs
N'eſtoient d'un rang digne de ſes faveurs.
Il luy faloit un homme du Conclave ;
Et des premiers, & qui fuſt ſon eſclave ;
Et meſme encor il y profitoit peu,
A moins que d'eſtre un Cardinal nepveu.
Le Pape enfin, s'il ſe fut piqué d'elle,
N'auroit eſté trop bon pour la Donzelle.
De ſon orgueil ſes habits ſe ſentoient.
Force brillans ſur ſa robe éclatoient,
La chamarure avec la broderie.
Luy voyant faire ainſi la rencherie,
Amour ſe mit en teſte d'abaiſſer
Ce cœur ſi haut ; & pour un Gentilhomme
Jeune, bienfait, & des mieux mis de Rome,
Juſques au vif il voulut la bleſſer.
L'adoleſcent avoit pour nom Camille,
Elle Conſtanſe. Et bien qu'il fuſt d'humeur
Douce, traitable, à ſe prendre facile,

Conſtanſe n'eut ſi-toſt l'amour au cœur
Que la voila craintive devenuë.
Elle n'oſa declarer ſes deſirs
D'autre façon qu'avecque des ſoûpirs.
Auparavant pudeur ny retenuë
Ne l'arreſtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'euſt cru qu'Amour ſe fuſt logé
En cœur ſi fier, Camille n'y prit garde.
Inceſſamment Conſtanſe le regarde;
Et puis ſoûpirs, & puis regards nouveaux;
Toûjours reſveuſe au milieu des cadeaux:
Sa beauté meſme y perdit quelque choſe:
Bien-toſt le lys l'emporta ſur la roſe.
Avint qu'un ſoir Camille regala
De jeunes gens: il eut auſſi des femmes.
Conſtanſe en fut. La choſe ſe paſſa
Joyeuſement; car peu d'entre ces Dames
Eſtoient d'humeur à tenir des propos
De ſainteté ny de philoſophie.
Conſtanſe ſeule eſtant ſourde aux bons mots
Laiſſoit railler toute la compagnie.
Le ſoupé fait, chacun ſe retira.
Tout dés l'abord Conſtanſe s'éclipſa,
S'allant cacher en certaine rüelle.
Nul n'y prit garde: & l'on crut que chez elle,
Indiſpoſée, ou de mauvaiſe humeur,
Ou pour affaire elle eſtoit retournée.
La Compagnie eſtant donc retirée;
Camille dit à ſes gens, par bon-heur,

Qu'on le laiſſaſt ; & qu'il vouloit écrire.
Le voila ſeul, & comme le deſire
Celle qui l'aime, & qui ne ſçait comment
Ny l'aborder, ny par quel compliment
Elle pourra luy declarer ſa flame.
Tremblante enfin, & par neceſſité
Elle s'en vient. Qui fut bien eſtonné,
Ce fut Camille : Hé quoy, dit-il, Madame,
Vous ſurprenez ainſi vos bons amis ?
Il la fit ſeoir ; & puis s'eſtant remis :
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
L'amour, dit-elle. A ce ſeul mot ſans plus
Elle rougit ; choſe que ne font guere
Celles qui ſont Preſtreſſes de Venus :
Le vermillon leur vient d'autre maniere.
Camille avoit déja quelque ſoupçon
Que l'on l'aimoit : il n'eſtoit ſi novice
Qu'il ne connuſt ſes gens à la façon,
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir ſi ce cœur fier
Juſques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Noſtre Amante en ſoûpire.
La violence enfin de ſon martyre
La fait parler : elle commence ainſi.
Je ne ſçay pas ce que vous allez dire,
De voir Conſtanſe oſer venir icy
Vous declarer ſa paſſion extreme.
Je ne ſçaurois y penſer ſans rougir :

Car du meſtier de Nymphe me couvrir ;
On n'en eſt plus dés le moment qu'on aime.
Puis quelle excuſe! helas ſi le paſſé
Dans voſtre eſprit pouvoit eſtre effacé!
Du moins, Camille, excuſez ma franchiſe.
Je vois fort bien que quoy que je vous diſe
Je vous déplais. Mon zele me nuira.
Mais nuiſe ou non, Conſtanſe vous adore :
Mépriſez-la, chaſſez-la, batez-la;
Si vous pouvez faites-luy pis encore;
Elle eſt à vous. Alors le Jouvenceau ;
Critiquer gens m'eſt dit-il fort nouveau;
Ce n'eſt mon fait : & toutefois Madame
Je vous diray tout net que ce diſcours
Me ſurprend fort; & que vous n'eſtes femme
Qui deuſt ainſi prévenir nos amours.
Outre le ſexe, & quelque bienſeance
Qu'il faut garder, vous vous eſtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence?
Voſtre beauté m'euſt gagné ſans effort,
Et de ſon chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me faſſe d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Conſtanſe
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant ;
J'ay merité ce mauvais traitement :
Mais oſe-t'on vous dire ſa penſée ?
Mon procedé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'eſtoit point effacée.
C'eſt compliment ce que vous m'avez dit :

J'en ſuis certaine, & lis dans voſtre eſprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.
N'eſt-il pas vray que n'aguere, entre-nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils ſont eſteints ces dons ſi précieux.
L'amour que j'ay m'a cauſé ce dommage.
Je ne ſuis plus aſſez belle à vos yeux.
Si je l'eſtois je ſerois aſſez ſage.
Nous parlerons tantoſt de ce poinct-là,
Dit le Galand ; il eſt tard, & voila
Minuit qui ſonne ; il faut que je me couche.
Conſtanſe crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'oſa de crainte de refus.
Le Compagnon feignant d'eſtre confus
Se teut long-temps ; puis dit, comment feray-je ?
Je ne me puis tout ſeul deſ-habiller.
Et bien, Monſieur, dit-elle, appelleray-je ?
Non reprit-il ; gardez-vous d'appeller.
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ;
Ny qu'en ma chambre une fille de joye
Paſſe la nuit au ſceu de tous mes gens.
Cela ſuffit, Monſieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconveniens,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faiſons mieux, & ne laiſſons venir
Perſonne icy : l'amoureuſe Conſtanſe

Veut aujourd'huy de Laquais vous ſervir.
Accordez-luy pour toute recompenſe
Cet honneur-là. Le jeune homme y conſent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;
Touchant ſans plus à l'habit, & n'oſant
Du bout du doigt toucher à la perſonne.
Ce ne fut tout; elle le déchauſſa.
Quoy de ſa main! quoy Conſtanſe elle-meſme!
Qui fuſt-ce donc ? eſt-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchauſſer ce que j'aime.
Le Compagnon dans le lit ſe plaça;
Sans la prier d'eſtre de la partie.
Conſtanſe crut dans le commencement,
Qu'il la vouloit éprouver ſeulement :
Mais tout cela paſſoit la raillerie.
Pour en venir au poinct plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

*Camille.*

Par tout où vous voudrez.

*Conſtanſe.*

Quoy ſur ce ſiege ?

*Camille.*

Et bien non; vous viendrez
Dedans mon lit.

*Conſtanſe.*

Delacez moy de grace.

*Camille.*

Je ne ſçaurois, il fait froid, je ſuis nu;
Delacez vous.
Noſtre Amante ayant veu
Prés du chevet un poignard dans ſa gaiſne,
Le prend, le tire, & coupe ſes habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajuſtemens de Princeſſe & de Reine.
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, perit en un moment:
Sans regreter ny plaindre aucunement
Ce que le ſexe aime plus que ſa vie.
Femmes de France en feriez-vous autant?
Je crois que non, j'en ſuis ſeur, & partant
Cela fut beau ſans doute en Italie.
La pauvre Amante approche en tapinois,
Croyant tout fait; & que pour cette fois
Aucun bizarre & nouveau ſtratagême
Ne viendroit plus ſon aiſe reculer:
Camille dit; c'eſt trop diſſimuler:
Femme qui vient ſe produire elle-meſme
N'aura jamais de place à mes coſtez.
Si bon vous ſemble allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien-là qu'une douleur extreme
Saiſit la belle; & ſi lors par hazard
Elle avoit eu dans ſes mains le poignard,
C'en eſtoit fait: elle euſt de part en part
Percé ſon cœur. Toutefois l'eſperance

Ne mourut pas encor dans ſon eſprit.
Camille eſtoit trop connu de Conſtanſe.
Et que ce fuſt tout de bon qu'il euſt dit
Choſe ſi dure, & pleine d'inſolence,
Luy qui s'eſtoit juſque-là comporté
En homme doux, civil, & ſans fierté,
Cela ſembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers ſe placer
Aux pieds du Sire; & d'abord les luy baiſe;
Mais point trop fort de peur de le bleſſer.
On peut juger ſi Camille eſtoit aiſe.
Quelle victoire! avoir mis à ce poinct
Une beauté ſi ſuperbe & ſi fiere!
Une beauté! je ne la décris point;
Il me faudroit une ſemaine entiere.
On ne pouvoit reprocher ſeulement
Que la paſleur à cet objet charmant;
Paſleur encor dont la cauſe eſtoit telle
Qu'elle donnoit du luſtre à noſtre Belle.
Camille donc s'eſtend : & ſur un ſein
Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie
Poſe ſes pieds, & ſans ceremonie
Il s'accommode, & ſe fait un couſſin :
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.
Par les ſanglots noſtre Amante eſtouffée
Laſche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appella,
D'un ton de voix qui plut fort à la Belle.
Je ſuis content, dit-il, de voſtre amour.

Venez, venez, Conſtanſe, c'eſt mon tour.
Elle ſe gliſſe; & luy s'approchant d'elle,
M'avez-vous cru ſi dur & ſi brutal
Que d'avoir fait tout de bon le ſevere?
Dit-il d'abord, vous me connoiſſez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien je ſçais le fonds de voſtre cœur.
Je ſuis contant, ſatisfait, plein de joye,
Comblé d'amour : & que voſtre rigueur
Si bon luy ſemble à ſon tour ſe déploye :
Elle le peut : uſez-en librement.
Je me declare aujourd'huy voſtre Amant,
Et voſtre Epoux ; & ne ſçais nulle Dame,
De quelque rang & beauté que ce ſoit,
Qui vous valuſt pour maiſtreſſe & pour femme ;
Car le paſſé rappeller ne ſe doit
Entre nous deux. Une choſe ay-je à dire :
C'eſt qu'en ſecret il nous faut marier.
Il n'eſt beſoin de vous ſpecifier
Pour quel ſujet : cela vous doit ſuffire.
Meſme il eſt mieux de cette façon là.
Un tel Himen à des Amours reſſemble ;
On eſt Epoux & Galand tout enſemble.
L'hiſtoire dit que le droſle ajoûta;
Voulez-vous pas, en attendant le Preſtre,
A voſtre Amant vous fier aujourd'huy?
Vous le pouvez, je vous réponds de luy ;
Son cœur n'eſt pas d'un perſide & d'un traître.
A tout cela Conſtanſe ne dit rien.

C'eſtoit tout dire : il le reconnut bien,
N'eſtant Novice en ſemblables affaires.
Quant au ſurplus, ce ſont de tels myſteres,
Qu'il n'eſt beſoin d'en faire le recit.
Voila comment Conſtanſe réüſſit.
Or faites-en, Nymphes, voſtre profit.
Amour en a dans ſon Academie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil Himen
Mieux que mainte autre à qui l'on ſe marie.
Femme qui n'a filé toute ſa vie
Taſche à paſſer bien des choſes ſans bruit.
Témoin Conſtanſe & tout ce qui s'enſuit,
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en receut abondamment le fruit :
Nonnes je ſçais qui voudroient chaque nuit
En faire un tel à toutes avantures.
Ce que poſſible on ne croira pas vray,
C'eſt que Camille en careſſant la Belle,
Des dons d'Amour luy fit gouſter l'eſſay.
L'eſſay? je faux : Conſtanſe en eſtoit-elle
Aux Elemens? ouy Conſtanſe en eſtoit
Aux Elemens : Ce que la Belle avoit
Pris & donné de plaiſirs en ſa vie,
Conter pour rien juſqu'alors ſe devoit :
Pourquoy cela? quiconque aime le die.

---



## *Nicaise.*

VN apprenty Marchand eſtoit,
Qu'avec droit Nicaiſe on nommoit;
Garçon tres-neuf, hors ſa boutique,
Et quelque peu d'Arithmetique;
Garçon Novice dans les tours
Qui ſe pratiquent en Amours.
Bons Bourgeois du temps de nos peres
S'aviſoient tard d'eſtre bons freres.
Ils n'aprenoient cette leçon
Qu'ayans de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'huy, ſans qu'on les flate,
Ont ſoin de s'y rendre ſçavans
Auſſi-toſt que les autres gens.
Le Jouvenceau de vieille-date,
Poſſible vn peu moins avancé,
Par les degrez n'avoit paſſé.
Quoy qu'il en ſoit le pauvre ſire
En tres-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celuy-là,
C'eſt par l'eſprit que je veux dire.
Une Belle pourtant l'aima :
C'eſtoit la fille de ſon Maiſtre;



Lancret pinx. L. Monziès sc.

NICAISE.



Fille aimable autant qu'on peut l'eſtre,
Et ne tournant autour du pot;
Soit par humeur franche & ſincere ;
Soit qu'il fuſt force d'ainſi faire,
Eſtant tombée aux mains d'un ſot.
Quelqu'un de trop de hardieſſe
Ira la taxer, & moy non :
Tels procedez ont leur raiſon.
Lors que l'on aime une Deeſſe,
Elle fait ces avances-là :
Noſtre Belle ſçavoit cela.
Son eſprit, ſes traits, ſa richeſſe,
Engageoient beaucoup de jeuneſſe
A ſa recherche : heureux ſeroit
Celuy d'entre-eux qui cueilleroit
En nom d'Himen certaine choſe
Qu'à meilleur titre elle promit
Au Jouvenceau cy-deſſus dit.
Certain Dieu par fois en diſpoſe
Amour nommé communément.
Il plut à la Belle d'élire
Pour ce point l'apprenty Marchand.
Bien eſt vray (car il faut tout dire)
Qu'il eſtoit tres-bien fait de corps,
Beau, jeune, & frais : Ce ſont treſors
Que ne mépriſe aucune Dame,
Tant ſoit ſon eſprit precieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.

Celle-cy donc des plus galantes,
Par mille chofes engageantes
Tafchoit d'encourager le gars,
N'eftoit chiche de fes regards,
Le pinçoit, luy venoit foufrire,
Sur les yeux luy mettoit la main,
Sur le pied luy marchoit enfin.
A ce langage il ne fceut dire
Autre chofe que des foûpirs,
Interpretes de fes defirs.
Tant fut, à ce que dit l'hiftoire,
De part & d'autre foûpiré,
Que leur feu dûment declaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ny fermens,
Ny d'autres poincts bien plus charmans;
Comme baifers à groffe ufure;
Le tout fans compte & fans mefure.
Calculateur que fuft l'Amant,
Broüiller faloit inceffamment :
La chofe eftoit tant infinie
Qu'il y faifoit toûjours abus :
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une feule ceremonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas fans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, difoit la belle amie,
Je me la veux faire enfeigner,

Ou ne la ſçavoir de ma vie.
Je la ſçauray, je vous promets;
Tenez-vous certain deſormais
De m'avoir pour voſtre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce poinct.
Je ſuis franche; n'attendez point
Que par un langage ordinaire
Je vous promette de me faire
Religieuſe, à moins qu'un jour
L'Himen ne ſuive noſtre amour.
Cet Himen feroit bien mon conte;
N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me puſt cauſer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander.
Mon pere eſt preſt de m'accorder.
Moy je vous permets d'eſperer
Qu'à qui que ce ſoit qu'on m'engage;
Soit Conſeiller, ſoit Preſident;
Soit veille ou jour de Mariage,
Je feray voſtre auparavant,
Et vous aurez mon Pucelage.
Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là
Il s'offre un party d'importance.
La Belle dit à ſon amy;
Tenons-nous-en à celuy-cy;
Car il eſt homme, que je penſe,
A paſſer la choſe au gros ſas.

La Belle en eſtant ſur ce cas,
On la promet; on la commence :
Le jour des Noces ſe tient preſt.
Entendez cecy, s'il vous plaiſt.
Je penſe voir voſtre penſée
Sur ce mot-là de commencée.
C'eſtoit alors ſans point d'abus
Fille promiſe & rien de plus.
Huit jours donnez à la Fiancée ;
Comme elle apprehendoit encor
Quelque rupture en cet accord ;
Elle differe le negoce
Juſqu'au propre jour de la noce;
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On meine au mouſtier cependant
Noſtre Galande encor pucelle.
Le ouy fut dit à la chandelle.
L'Epoux voulut avec la Belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il falut pourtant y paſſer.
Comme l'Aurore eſtoit prochaine,
L'Epouſe au lieu de ſe coucher
S'habille. On euſt dit une Reine.
Rien ne manquoit aux veſtemens,
Perles, joyaux, & diamans;
Son Epouſé la faiſoit Dame.

Son amy pour la faire femme
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos Amans,
Compagne inſtruite du myſtere.
La Belle s'y rend la premiere,
Sous le pretexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ſes gens.
Nicaiſe apres quelques momens
La va trouver : & le bon Sire
Voyant le lieu ſe met à dire :
Qu'il fait icy d'humidité !
Foin, voſtre habit ſera gaſté.
Il eſt beau : ce ſeroit dommage.
Souffrez ſans tarder davantage
Que j'aille querir un tapis.
Eh mon Dieu laiſſons les habits ;
Dit la Belle toute piquée.
Je diray que je ſuis tombée.
Pour la perte, n'y ſongez point :
Quand on a temps ſi fort à poinct,
Il en faut uſer ; & periſſent
Tous les veſtemens du païs ;
Que pluſtoſt tous les beaux habits
Soient gaſtez, & qu'ils ſe saliſſent,
Que d'aller ainſi conſumer
Un quart-d'heure : un quart-d'heure eſt cher :

Tandis que tous les gens agiſſent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des momens ſi doux.
Ce que je dis ne me ſied guere :
Mais je vous cheris; & vous veux
Rendre honneſte homme ſi je peux.
En verité, dit l'Amoureux,
Conſerver eſtoffe ſi chere
Ne ſera point mal fait à nous.
Je cours; c'eſt fait; je ſuis à vous;
Deux minutes feront l'affaire.
Là-deſſus il part ſans laiſſer
Le temps de luy rien repliquer.
Sa ſottiſe guerit la Dame :
Un tel dédain luy vint en l'ame,
Qu'elle reprit dés ce moment
Son cœur que trop indignement
Elle avoit placé : quelle honte !
Prince des ſots, dit-elle en ſoy,
Va, je n'ay nul regret de toy :
Tout autre euſt eſté mieux mon compte.
Mon bon Ange a conſideré
Que tu n'avois pas merité
Une faveur ſi precieuſe.
Je ne veux plus eſtre amoureuſe
Que de mon mary; j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reſte de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais ſans tarder davantage

Luy porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaiſe en ſon lieu feroit.
A ces mots la pauvre Epouſée
Sort du bois fort ſcandaliſée.
L'autre revient, & ſon tapis :
Mais ce n'eſt plus comme jadis.
Amans, la bonne heure ne ſonne
A toutes les heures du jour.
J'ay leu dans l'Alphabet d'Amour,
Qu'un Galand prés d'une perſonne
N'a toûjours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous delays y ſont du dommage :
Nicaiſe en eſt un témoignage.
Fort eſſouflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle proüeſſe,
Il s'en revient bien reſolu
D'employer tapis & Maiſtreſſe.
Mais quoy, la Dame au bel habit
Mordant ſes lévres de dépit
Retournoit voir la compagnie;
Et de ſa flame bien guerie,
Poſſible alloit dans ce moment,
Pour ſe venger de ſon Amant,
Porter à ſon mary la choſe
Qui luy cauſoit ce dépit-là.
Quelle choſe? c'eſt celle-là
Que fille dit toûjours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre ja

Mon doit au feu, ma foy je n'ofe :
Ce que je fçay, c'eft qu'en tel cas
Fille qui ment ne peche pas.
Grace à Nicaife noftre Belle
Ayant fa fleur en dépit d'elle
S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaife la rencontrant,
A quoy tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous feriez en peu d'heure femme.
Retournons donc fans confulter :
Venez ceffer d'eftre pucelle;
Puis que je puis fans rien gafter
Vous témoigner quel eft mon zele.
Non pas cela, reprit la Belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantoft.
J'aime voftre fanté, Nicaife;
Et vous confeille auparavant
De reprendre un peu voftre vent.
Or refpirez tout à voftre aife.
Vous eftes apprenty Marchand;
Faites-vous apprenty Galand :
Vous n'y ferez pas fi-toft Maiftre.
A mon égard je ne puis eftre
Voftre Maiftreffe en ce meftier.
Sire Nicaife, il vous faut prendre
Quelque fervante du quartier.

Vous ſçavez des eſtoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occaſion
Vous l'ignorez, allez l'apprendre





*Le Baſt.*

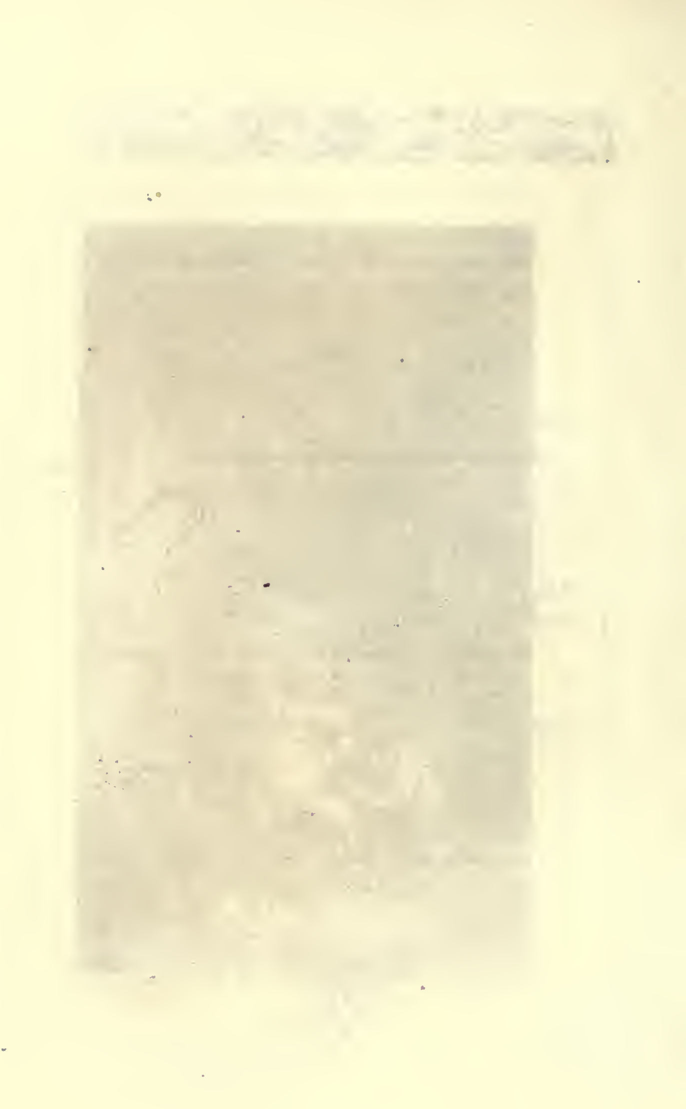
VN Peintre eſtoit, qui jaloux de ſa femme,
Allant aux champs luy peignit un baudet
Sur le nombril, en guiſe de cachet.
Un ſien confrere amoureux de la Dame,
La va trouver, & l'aſne efface net;
Dieu ſçait comment; puis un autre en remet;
Au meſme endroit, ainſi que l'on peut croire.
A celuy-cy par faute de memoire
Il mit un Baſt; l'autre n'en avoit point.
L'Epoux revient, veut s'éclaircir du poinct.
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,
L'aſne eſt témoin de ma fidelité.
Diantre ſoit fait, dit l'Epoux en colere,
Et du témoin, & de qui l'a baſté.





Vleughels del. L. Monziès sc

LE BAST.





Pater pinx — L. Monziès sc.

LE BAISER RENDU.



*Le Baiser rendu.*

Guillot paſſoit avec ſa mariée.
Un Gentilhomme à ſon gré la trouvant,
Qui t'a dit-il, donné telle Epouſée ?
Que je la baiſe à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant.
Elle eſt, Monſieur, fort à voſtre ſervice.
Le Monſieur donc fait alors ſon office;
En appuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours apres ce Gentilhomme prit
Femme à ſon tour : à Guillot il permit
Meſme faveur. Guillot tout plein de zele,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidele,
J'ay grand regret & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.





*Epigramme.*

Alis malade, & se sentant presser;
Quelqu'un luy dit, il faut se confesser :
Voulez-vous pas mettre en repos vostre ame?
Oüy je le veux, luy répondit la Dame :
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence;
Sonne au Convent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander? luy dit-on.
C'est Pere André, celuy qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession :
Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André le Confesseur d'Alis?
Il est bien loin : Helas le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.





*Imitation d'Anacreon.*

O Toy qui peins d'une façon galante,
Maiſtre paſſé dans Cytere & Paphos,
Fais un effort; peins nous Iris abſente.
Tu n'as point veu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots.
Premierement mets des lys & des roſes;
Apres cela des Amours & des Ris.
Mais à quoy bon le détail de ces choſes?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſçauroit découvrir le myſtere :
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont veus :
Et tu pourras à Paphos & Cytere
De cette Iris refaire une Venus.



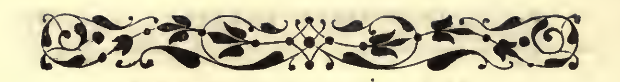


## *Autre Imitation d'Anacreon.*

I'estois couché mollement;
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvrez, dit-il, je ſuis nu.
Moy charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le diray tantoſt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuye.
J'allume auſſi-toſt du feu.
Il regarde ſi la pluye
N'a point gaſté quelque peu
Un arc dont je me méſie.
Je m'aproche toutefois;
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe : & dans moy-meſme

Je dis ; Pourquoy craindre tant?
Que peut-il ? c'eſt un enfant :
Ma coüardiſe eſt extreme
D'avoir eu le moindre effroy,
Que feroit-ce ſi chez moy
J'avois receu Polyphême?
L'enfant, d'un air enjoüé,
Ayant un peu ſecoüé
Les pieces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voila, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toy bien de Climene,
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah je vous connois, luy dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon?
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcelerat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon eſtat ;
Mais ton cœur eſt bien malade.





*Le petit Chien qui ſecouë de l'argent & des pierreries.*

La clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la meſme
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand'part de ſes exploits :
A-t'il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car qui hait les preſens ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Roys, Magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,
Je ne m'écrieray pas contre-elle.
On a bien plus d'une querelle
A luy faire ſans celle-là.
Un Juge Mantoüan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme ; on la nommoit Argie ;
Luy déja vieux barbon, elle jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'Epoux non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,



LE PETIT CHIEN QUI SECOUË DE L'ARGENT & DES PIERRERIES.



Qu'il rehauſſa de prix celle-là qui d'ailleurs
Meritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque Amant,
Il ſeroit long; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoûpirer, & ne s'en émût guere.
Amour établiſſoit chez le Juge ſes loix;
Quand l'Eſtat Mantoüan pour choſe de grand poids
Reſolut d'envoyer ambaſſade au Saint Pere.
Comme Anſelme eſtoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans reſiſter
Qu'au choix qu'on fit de luy conſentit le bon homme :
L'affaire eſtoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor; que ſçavoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocüage.
Dans cette crainte noſtre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous ſépare Argie; adieu, ſoyez fidele
A celuy qui n'aime que vous.
Jurez le moy ; car entre-nous
J'ay ſujet d'eſtre un peu jaloux.
Que fait autour de noſtre porte

Cette foûpirante cohorte ?
Vous me direz que jufqu'icy
La cohorte a mal reüffi :
Je le crois; cependant pour plus grande affurance
Je vous confeille en mon abfence
De prendre pour féjour nôtre maifon des champs :
Fuyez la Ville & les Amans,
Et leurs prefens;
L'invention en eft damnable;
Des machines d'Amour c'eft la plus redoutable :
De tout temps le monde a veu Don
Eftre le pere d'abandon.
Declarez-luy la guerre; & foyez fourde, Argie,
A fa fœur la cajolerie.
Dés que vous fentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maiftreffe
De tout ce que le Ciel m'a donné de richeffe :
Tenez, voila les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun conte :
Suffit que je puiffe fans honte
Aprendre vos plaifirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour qu'à voftre Epoux
Vous garderez entiers pour fon retour de Rome.
C'en eftoit trop pour le bon homme :
Helas il permettoit tous plaifirs hors un point
Sans lequel feul il n'en eft point.
Son Epoufe luy fit promeffe folemnelle

D'eſtre ſourde, aveugle, & cruelle;
Et de ne prendre aucun preſent :
Il la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de Galant.
Anſelme eſtant party, tout auſſi-toſt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout auſſi-toſt les Amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embaraſſoient,
L'atiediſſoient, l'affadiſſoient,
L'endormoient en contant leur flame :
Ils déplaiſoient tous à la Dame,
Horſmis certain jeune blondin,
Bienfait, & beau par excellence;
Mais qui ne put par ſa ſouffrance
Amener à ſon but cet objet inhumain.
Son nom c'eſtoit Atis, ſon meſtier paladin :
Il ne plaignit en ſon deſſein
Ny les ſoûpirs, ny la dépenſe.
Tout moyen par luy fut tenté :
Encor ſi des ſoûpirs il ſe fut contenté?
La ſource en eſt inépuiſable;
Mais de la dépenſe c'eſt trop.
Le bien de noſtre Amant s'en va le grand galop;
Voila mon homme miſerable.
Que fait-il? il s'éclipſe, il part, il va chercher
Quelque deſert pour ſe cacher.
En chemin il rencontre un homme,

Un Manant, qui foüillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon;
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles feſtes.
Amy, reprit Atis, laiſſe-le; n'eſt-il pas
Creature de Dieu comme les autres beſtes?
Il eſt à remarquer que noſtre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece;
Dans ſes armes il en portoit;
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celuy-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au Manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva; noſtre Amant à la fin
S'eſtablit dans un bois écarté, ſolitaire :
Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire;
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bon-heur & la miſere
Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu frequenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit; & cette ſolitude
Bien loin d'eſtre un remede à ſon inquietude
En devint meſme l'aliment
Par le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.
Il s'ennuya bien-toſt de ne plus voir ſa Belle.

Retournons, ce dit-il, puis que c'eſt noſtre ſort :
Atis il t'eſt plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'eſtre privé de ſes traits,
Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoy mes ſens :
Eſloigné de ſes yeux je ne vois ny n'entends.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers quoy que durs, mais helas trop cheris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a baſtis,
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du ſéjour de Thetis,
Une Nimphe en habit de Reine,
Belle, majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant
Qui reſvoit alors à ſa peine.
Je veux, dit-elle, Atis que vous ſoyez heureux :
Je le veux, je le puis, eſtant Manto la Fée
Voſtre amie & voſtre obligée;
Vous connoiſſez ce nom fameux.
Mantouë en tient le ſien : jadis en cette terre,
J'ay poſé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux baſtimens
Dont Menphis void le Nil laver les fondemens.
La Parque eſt inconnuë à toutes mes pareilles :
Nous operons mille merveilles;
Mal-heureuſes pourtant de ne pouvoir mourir;
Car nous ſommes d'ailleurs capables de ſouffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons ſerpens un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-cy
Vous en tiraſtes un de peine ?
C'eſtoit moy qu'un Manant s'en alloit aſſommer ;
Vous me donnaſtes aſſiſtance :
Atis je veux pour recompenſe
Vous procurer la joüiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne aſſurance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos preſens
Argie & tous ſes ſurveillans.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point, c'eſt pour vous le treſor
Que Lucifer me garde en ſa grote profonde.
Voſtre Belle ſçaura quel eſt noſtre pouvoir.
Meſme pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faiſant mille tours ſur l'herbette ;
Et vous en pelerin joüant de la muſette
Me pourrez à ce ſon mener chez la beauté
Qui tient voſtre cœur enchanté.
Auſſi-toſt fait que dit ; noſtre Amant & la Fée
Changent de forme en un inſtant :
Le voila pelerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faiſant tours & ſautant.

Ils vont au Chaſteau de la Belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage ; auſſi fait l'amoureux ;
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & ſa Nourrice y court.
On luy dit qu'elle vienne admirer à ſon tour
Le Roy des épagneux, charmante creature,
Et vray miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours :
Madame en fera ſes amours ;
Car veüille ou non ſon Maiſtre, il faut qu'il le luy vende,
S'il n'aime mieux le luy donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pelerin ſans tant tourner
Luy dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe ;
Et voicy ce qu'il luy propoſe.
Mon chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins,
Il fournit à tous mes beſoins :
Je n'ay qu'à dire trois paroles,
Sa pate entre mes mains fait tomber à l'inſtant
Au lieu de puces des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'eſt un prodige enfin : Madame cependant
En a comme on dit la monnoye.
Pourveu que j'aye cette joye
De coucher avec elle une nuit ſeulement,
Favory ſera ſien dés le meſme moment.
La propoſition ſurprit fort la Nourrice.
Quoy Madame l'Ambaſſadrice !

Un ſimple Pelerin! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon! & ſi l'on le ſçavoit!
Si cette meſme nuit quelque Hoſpital avoit
Hebergé le Chien & ſon Maiſtre!
Mais ce Maiſtre eſt bienfait, & beau comme le jour;
Cela fait paſſer en Amour
Quelque bourdon que ce puiſſe eſtre.
Atis avoit changé de viſage & de traits.
On ne le connut pas, c'eſtoient d'autres attraits.
La Nourrice ajouſtoit : à gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien?
Puis celuy-cy poſſede un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne payeroit pas de tout ſon or :
Une nuit de Madame auſſi c'eſt un treſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drole à ſon Chien feignit de parler bas :
Il tombe auſſi-toſt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour Madame; obligez-moy de grace
De le luy preſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence
Que je luy ſuis acquis. La Nourrice à ces mots
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience
Le Pelerin & ſon propos.
Il ne s'en falut rien qu'Argie

Ne batiſt ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De luy mettre en l'eſprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'eſtoit encor le pauvre Atis!
Helas, mes cruautez ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roy cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on puſt m'offrir,
Et d'vn porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moy qui ſuis une Ambaſſadrice!
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous feriez Imperatrice,
Je vous dis que ce Pelerin
A dequoy marchander, non pas une mortelle,
Mais la Deeſſe la plus belle.
Atis voſtre beau Paladin
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mary m'a fait jurer!
Eh quoy? de luy garder la foy de mariage.
Bon jurer? ce ſerment vous lie-t'il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira declarer?
Qui le ſçaura? j'en vois marcher teſte levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée:
Cela nous fait-il empirer
D'une ongle ou d'un cheveu? non Madame il faut eſtre
Bien habile pour reconnoiſtre
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas
D'avec bouche qui s'eſt tenuë à ne rien faire;

Donnez-vous ne vous donnez pas,
Ce ſera toûjours meſme affaire.
Pour qui meſnagez-vous les treſors de l'Amour ?
Pour celuy qui je crois ne s'en ſervira guere ;
Vous n'aurez pas grand'peine à feſter ſon retour.
La fauſſe vieille ſceut tant dire,
Que tout ſe reduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du ſire :
Pour cela l'on les fit monter :
La Belle eſtoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Noſtre feint Pelerin traverſa la ruelle,
Comme un homme ayant veu d'autres gens que des Saints.
Son compliment parut galand & des plus fins :
Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas, ce luy dit-elle,
La mine de vous en aller
A S. Jacques de Compoſtelle.
Cependant pour la regaler,
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On euſt veu ſauter Favory
Pour la Dame & pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le Mary.
Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecouë :
Auſſi-toſt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pelerin de les attacher

A de certains bras, dont il louë
La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec luy de son Chien.
On luy donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
Aussi-tost que le drosle tint
Entre ses bras Madame Argie,
Il redevint Atis; la Dame en fut ravie;
C'estoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, & mesme en tres-bon nombre.
Chacun s'en apperceut; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voye ?
A quelques mois de là le S. Pere renvoye
Anselme avec force Pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vicegerent il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins :
Pour les Valets, nul ne luy donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes
Sages personnes & discretes.
Il n'en put tirer ce secret :
Mais comme parmy les femelles

Volontiers le Diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La Dame & la Nourrice eurent de tels debats,
Que celle-cy ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & declarer l'affaire.
Deuſt-elle auſſi ſe perdre, il falut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou plûtoſt la fureur de l'Epoux put monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible ;
Ainſi je m'en tairay : on peut par les effets
Juger combien Anſelme eſtoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes Valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon Mary malade en la Cité :
La Belle n'avoit point ſon Village quitté :
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ces ordres preſſans :
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-la ; mais prend ton temps :
Taſche de te ſauver : voila pour ta retraite ;
Prend cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
Et punis cette offenſe-là,
Quelque part que tu ſois rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit ;
Je crois que par la jupe il tire ;

Il ſe plaint, il jappe, il ſoûpire,
Il en veut à chacun, pour peu qu'on ait d'eſprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favory fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel peril à ſa Maiſtreſſe.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Repoſez-vous ſur moy ; j'en empeſcheray bien
Ce valet à l'ame traiſtreſſe.
Ils eſtoient en chemin, prés d'un bois qui ſervoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le Miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoye un peu devant le train qui les ſuivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoiſt aux yeux du perſonnage :
Manto la cache en un nüage.
Le valet eſtonné retourne vers l'Epoux,
Luy conte le miracle ; & ſon Maiſtre en courroux
Va luy-meſme à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un Palais de beauté ſans pareille :
Une heure auparavant c'eſtoit un champ tout nu.
Anſelme à ſon tour éperdu,
Admire ce Palais baſty, non pour des hommes,
Mais apparamment pour des Dieux :
Appartemens dorez, meubles tres-precieux,
Jardins & bois delicieux ;
On auroit peine à voir dans ce ſiecle où nous ſommes
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes ;
Les chambres ſans hoſte, & deſertes ;

Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin
Un More tres-lippu, tres-hideux, tres-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & ſemble la copie
D'un Eſope d'Ethiopie.
Noſtre Magiſtrat l'ayant pris
Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honorer luy donnant cet office,
Cher amy, luy dit-il, apprend-nous à quel Dieu
Appartient un tel edifice;
Car de dire un Roy, c'eſt trop peu.
Il eſt à moy, reprit le More.
Noſtre Juge à ces mots ſe proſterne, l'adore,
Luy demande pardon de ſa temerité.
Seigneur, ajouſta-t'il, que voſtre Deïté
Excuſe un peu mon ignorance.
Certe tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre icy. Le More luy répond :
Veux-tu que je t'en faſſe un don?
De ces lieux enchantez je te rendray le Maiſtre,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras eſtre
De ces lieux abſolu Seigneur,
Si tu me veux ſervir deux jours d'enfant d'honneur.
....Entends-tu ce langage,
Et ſçais-tu quel eſt cet uſage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanſon du Monarque des Dieux?
*Anſelme.*
Ganimede?

*Le More.*

Celui-là mesme.
Prend que je sois Jupin le Monarque suprême;
Et que tu sois le Jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ny si beau.

*Anselme.*

Ah Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sure :
Regardez la vieillesse, & la magistrature.

*Le More.*

Moy railler ? point du tout.

*Anselme.*

Seigneur.

*Le More.*

Ne veux-tu point ?

*Anselme.*

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point
Consent à la fin au mystere.
Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire !
En Page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé :
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme auec cet équipage
Suit le More par tout. Argie avoit oüy
Le Dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'estoit Manto la Fée,

Par ſon art métamorphoſée,
Et par ſon art ayant baſty
Ce Louvre en un moment, par ſon art fait un Page
Sexagenaire & grave. A la fin au paſſage
D'une chambre en une autre, Argie à ſon mary
Se montre tout d'un coup : eſt-ce Anſelme, dit-elle,
Que je vois ainſi déguiſé?
Anſelme? il ne ſe peut; mon œil s'eſt abuſé.
Le vertueux Anſelme à la ſage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'eſt luy pourtant. Oh oh, Monſieur noſtre barbon,
Noſtre Legiſlateur, noſtre homme d'ambaſſade,
Vous eſtes à cet âge homme de maſcarade?
Homme de? la pudeur me défend d'achever.
Quoy vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a penſé trouver
En un fort plaiſant adultere!
Du moins n'ay-je pas pris un More pour Galant :
Tout me rend excuſable, Atis, & ſon merite,
Et la qualité du preſent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour ſolicite
Peut reſiſter un ſeul moment.
More devenez Chien. Tout auſſi-toſt le More
Redevient petit Chien encore.
Favory que l'on danſe ; à ces mots Favory
Danſe, & tend la pate au mary.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles;
Piſtoles tombent à foiſon :

Eh bien qu'en dites-vous? ſont-ce choſes frivoles?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a baſty cette maiſon.
Puis faites-moy trouver au monde une Excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa joüiſſance
A dons de cette qualité;
Sur tout quand le donneur eſt bienfait, & qu'il aime,
Et qu'il merite d'eſtre aimé.
En eſchange du Chien l'on me vouloit moy-meſme;
Ce que vous poſſedez de trop je l'ay donné;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere?
Vrayment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laiſſois aller tel Chien à ce prix-là.
Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voila?
Le Louvre pour lequel... mais oublions cela;
Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,
Moy qu'Atis ſeulement en ſes laqs a fait cheoir;
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des meſmes armes combatuë.
Touchez-là mon mary; la paix; car auſſi bien
Je vous défie ayant ce Chien:
Le fer ny le poiſon pour moy ne ſont à craindre:
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux;
Ne le ſoyez donc point; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.
Anſelme accorda tout: qu'euſt fait le pauvre Sire?
On luy promit de ne pas dire
Qu'il avoit eſté Page. Un tel cas eſtant teu,

Cocüage, s'il euſt voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace : & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le Palais ? dira quelque critique.
Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
A moy ces queſtions ! ſuis-je homme qui ſe pique
D'eſtre ſi regulier ? le Palais diſparut.
Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.
Mais que voulut l'Amant ? cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conqueſte eſt-on jamais content ?
Favory ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiere Maiſtreſſe
Il revenoit toûjours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied noſtre Amant
L'alloit voir fort aſſidument :
Et meſme en l'accommodement
Argie à ſon Epoux fit un ſerment ſincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'Epoux jura de ſon coſté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit eſtre foüetté
Si jamais on le voyoit Page.



NOUVEAUX

# CONTES

DE MONSIEUR

# DE LA FONTAINE.



A MONS,

Chez Gaſpar Migeon Imprimeur.

M. DC. LXXIV.



# NOUVEAUX CONTES

## (QUATRIESME PARTIE.)

### *Comment l'eſprit vient aux Filles.*

L eſt un jeu divertiſſant ſur tous,
Ieu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle :
Ce qui m'en plaiſt, c'eſt que tant de cervelle
N'y fait beſoin, & ne ſert de deux cloux.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez; comme auſſi faiſons nous :

Il divertit & la laide & la belle :
Soit jour, ſoit nuit, à toute heure il eſt doux ;
Car on y voit aſſez clair ſans chandelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'eſt connu de l'époux ;
C'eſt chez l'Amant que ce plaiſir excelle :
De regardans pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t'il ? ſans s'arreſter au nom,
Ny badiner là deſſus d'avantage,
Ie vais encor vous en dire un uſage,
Il fait venir l'eſprit & la raiſon.
Nous le voyons en mainte beſtiole.
Avant que Liſe allaſt en cette école,
Liſe n'eſtoit qu'un miſerable oyſon.
Coudre & filer c'eſtoit ſon exercice ;
Non pas le ſien, mais celuy de ſes doigts ;
Car que l'eſprit euſt part à cét office,
Ne le croyez ; il n'eſtoit nuls emplois
Où Liſe peuſt avoir l'ame occupee :
Liſe ſongeoit autant que ſa poupée.
Cent fois le jour ſa Mere luy diſoit,
Va-t'en chercher de l'eſprit mal-heureuſe.
La pauvre fille auſſi-toſt s'en alloit
Chez les voiſins, affligée & honteuſe,
Leur demandant où ſe vendoit l'eſprit.

On en rioit; à la fin l'on luy dit,
Allez trouver Pere Bonaventure,
Car il en a bonne provifion.
Incontinent la jeune creature
S'en va le voir, non fans confufion :
Elle craignoit que ce ne fuft dommage
De détourner ainfi tel perfonnage.
Me voudroit-il faire de tels prefens
A moy qui n'ay que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? difoit en foy la belle.
Son innocence augmentoit fes appas:
Amour n'avoit à fon croc de pucelle
Dont il creuft faire un auffi bon repas.
Mon Reverend, dit-elle au beat homme,
Ie viens vous voir; des perfonnes m'ont dit,
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'efprit:
Vôtre plaifir feroit-il qu'à credit
I'en puffe avoir? non pas pour groffe fomme;
A gros achapt mon trefor ne fuffit:
Ie reviendray s'il m'en faut d'avantage:
Et cependant prenez cecy pour gage.
A ce difcours, je ne fcais quel anneau,
Qu'elle tiroit de fon doigt avec peine,
Ne venant point, le Pere dit tout beau;
Nous pourvoirons à ce qui vous ameine
Sans exiger nul falaire de vous:
Il eft marchande, & marchande entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez icy; fuivez moy hardiment;

Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous ſont au chœur; le portier eſt perſonne
Entierement à ma devotion;
Et ces murs ont de la diſcretion.
Elle le ſuit; ils vont à ſa Cellule.
Mon Reverend la jette ſur un lit,
Veut la baiſer; la pauvrette recule
Vn peu la teſte; & l'innocente dit :
Quoy c'eſt ainſi qu'on donne de l'eſprit?
Et vrayment oüy, repart ſa Reverence;
Puis il luy met la main ſur le teton :
Encore ainſi? vrayment oüy; comment donc?
La belle prend le tout en patience :
Il ſuit ſa pointe; & d'encor en encor
Touſiours l'eſprit s'inſinuë & s'avance,
Tant & ſi bien qu'il arrive à bon port.
Liſe rioit du ſuccés de la choſe.
Bonaventure à ſix moments de là
Donne d'eſprit une ſeconde doſe.
Ce ne fut tout, une autre ſucceda;
La charité du beau Pere eſtoit grande.
Et bien, dit-il, que vous ſemble du jeu?
A nous venir l'eſprit tarde bien peu,
Reprit la belle; & puis elle demande,
Mais s'il s'en va? s'il s'en va? nous verrons;
D'autres ſecrets ſe mettent en uſage.
N'en cherchez point, dit Liſe, davantage;
De celuy-cy nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons

Au pis aller, tant & tant qu'il ſuffiſe.
Le pis aller ſembla le mieux à Liſe.
Le ſecret meſme encor ſe repeta
Par le Pater; il aimoit cette dance.
Liſe luy fait une humble reverence;
Et s'en retourne en ſongeant à cela.
Liſe ſonger! quoy dé-ja Liſe ſonge!
Elle fait plus, elle cherche un menſonge,
Se doutant bien qu'on luy demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours aprés ſa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Liſe révoit : Nanette comprit bien,
Comme elle eſtoit clair-voyante & finette,
Que Liſe alors ne révoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant ſon amie,
Que celle-cy luy declare le tout.
L'autre n'eſtoit à l'oüir endormie.
Sans rien cacher, Liſe de bout en bout
De point en point luy conte le myſtere,
Dimenſions de l'eſprit du beau Pere,
Et les encor, enfin tout le Phœbé:
Mais vous, dit-elle, apprenez nous de grace
Quand & par qui l'eſprit vous fut donné.
Anne reprit : puis qu'il faut que je faſſe
Vn libre aveu, c'eſt voſtre frere Alain
Qui m'a donné de l'eſprit un matin.
Mon frere Alain! Alain! s'écria Liſe,
Alain mon frere! ah je ſuis bien ſurpriſe;

Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
Sotte, dit l'autre, helas tu n'en ſçais guere :
Apprens de moy que pour pareille affaire
Il n'eſt beſoin que l'on ſoit ſi ſubtil.
Ne me crois-tu? ſçache-le de ta mere ;
Elle eſt experte au fait dont il s'agit ;
Si tu ne veux, demande au voiſinage ;
Sur ce point là l'on t'aura bien-toſt dit,
Vivent les ſots pour donner de l'eſprit.
Liſe s'en tint à ce ſeul témoignage,
Et ne crût pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je diſois fort bien
Quand je diſois que ce jeu là rend ſage.





## *L'Abbeſſe.*

L'EXEMPLE ſert, l'exemple nuit auſſi :
Lequel des deux doit l'emporter icy,
Ce n'eſt mon fait; l'un dira que l'Abbeſſe
En uſa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens : bien ou mal je ne laiſſe
D'avoir mon compte, & montre en general,
Par ce que fit tout un troupeau de Nones,
Qu'oüailles ſont la pluſpart des perſonnes;
Qu'il en paſſe une, il en paſſera cent;
Tant ſur les gens eſt l'exemple puiſſant.
Ie le repete, & dis, vaille que vaille,
Le monde n'eſt que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ſes perils le paſſage ſonder;
On eſt long-temps à s'entreregarder;
Les plus hardis ont ils tenté l'affaire,
Le reſte ſuit, & fait ce qu'il void faire.
Qu'un ſeul mouton ſe jette en la riviere,
Vous ne verrez nulle ame moutonniere
Reſter au bord, tous ſe noyront à tas.
Maître François en conte un plaiſant cas.

Amy Lecteur ne te déplaira pas,
Si surfoyant ma principale hiftoire
Ie te remets cette chofe en memoire.
Panurge alloit l'oracle confulter.
Il navigeoit, ayant dans la cervelle
Ie ne fcais quoy qui vint l'inquieter.
Dindenaut paffe; & medaille l'appelle
De vray cocu. Dindenaut dans fa nef
Menoit moutons. Vendez m'en un, dit l'autre.
Voire, reprit Dindenaut, l'amy noftre,
Penferiez-vous qu'on puft venir à chef
D'affez prifer ny vendre telle aumaille?
Panurge dit : nôtre amy, coûte & vaille,
Vendez m'en un pour or ou pour argent.
Vn fut vendu. Panurge incontinant
Le jette en mer; & les autres de fuivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un belier, & le belier l'entraifne.
Adieu mon homme : il va boire au godet.
Or revenons : ce prologue me meine
Vn peu bien loin. I'ay pofé des l'abord
Que tout exemple eft de force tres-grande :
Et ne me fuis écarté par trop fort
En rapportant la Moutonniere bande :
Car nôtre hiftoire eft d'oüailles encor.
Vne paffa, puis une autre, & puis une :
Tant qu'à paffer s'entre-preffant chacune
On vid enfin celle qui les gardoit

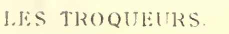
Paſſer auſſi : c'eſt en gros tout le conte :
Voicy comment en détail on le conte.

Certaine Abbeſſe un certain mal avoit,
Paſles couleurs nommé parmy les filles :
Mal dangereux, & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Nôtre malade avoit la face bleſme
Tout juſtement comme un Saint de Careſme,
Bonne d'ailleurs, & gente à cela prés.
La faculté ſur ce poinct conſultée,
Aprés avoir la choſe examinée,
Dit que bien-toſt Madame tomberoit
En fievre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force ſera que cette humeur la mange ;
A moins que de... l'amoins eſt bien étrange ;
A moins enfin qu'elle n'ayt à ſouhait
Compagnie d'homme. Hipocrate ne fait
Choix de ſes mots, & tant tourner ne ſçait.
Ieſus, reprit toute ſcandaliſée
Madame Abbeſſe : hé que dites-vous là ?
Fi. Nous diſons, repartit à cela
La faculté, que pour choſe aſſurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'eſt un poinct important :
Autre que bon n'eſt icy ſuffiſant :
Et ſi bon n'eſt deux en prendrez Madame.
Ce fut bien pis ; non pas que dans ſon Ame

Ce bon ne fuſt par elle ſouhaité :
Mais le moyen que ſa Communauté
Luy viſt ſans peine approuver telle choſe?
Honte ſouvent eſt de dommage cauſe.
Sœur Agnés dit. Madame croyez les.
Vn tel remede eſt choſe bien mauvaiſe,
S'il a le gouſt meſchant à beaucoup prés
Comme la mort. Vous faites cent ſecrets,
Faut-il qu'un ſeul vous choque & vous déplaiſe?
Vous en parlez, Agnés, bien à voſtre aiſe,
Reprit l'Abbeſſe : or ça, par voſtre Dieu,
Le feriez-vous? mettez-vous en mon lieu.
Oüy-dea Madame; & dis bien davantage :
Voſtre ſanté m'eſt chere juſque là
Que s'il faloit pour vous ſouffrir cela,
Ie ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de çeans
Me devançaſt. Mille remercimens
A ſœur Agnés donnés par ſon Abbeſſe,
La faculté dit adieu la deſſus;
Et proteſta de ne revenir plus.
Tout le Couvent ſe trouvoit en triſteſſe.
Quand ſœur Agnés qui n'eſtoit de ce lieu
La moins ſenſée, au reſte bonne lame,
Dit à ſes ſœurs : tout ce qui tient Madame
Eſt ſeulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en eſt-il point quelqu'une
Pour luy monſtrer l'exemple & le chemin?
Cét avis fut approuvé de chacune :

On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'eſt qui monſtre en ce deſſein
De la froideur, ſoit None, ſoit Nonette,
Mere Prieure, ancienne, ou diſcrete.
Le billet trotte : on fait venir des gens
De toute guiſe, & des noirs, & des blancs,
Et des tannez. L'eſcadron, dit l'hiſtoire,
Ne fut petit, ny comme l'on peut croire
Lent à monſtrer de ſa part le chemin.
Ils ne cedoient à pas une Nonain
Dans le deſir de faire que Madame
Ne fuſt honteuſe, ou bien n'euſt dans ſon ame
Tel recipé poſſible à contre-cœur.
De ſes brebis à peine la premiere
A fait le ſaut, qu'il ſuit une autre ſœur :
Vne troiſieſme entre dans la carriere.
Nulle ne veut demeurer en arriere.
Preſſe ſe met pour n'eſtre la derniere
Qui feroit voir ſon zele & ſa ferveur
A mere Abbeſſe. Il n'eſt aucune oüaille
Qui ne s'y jette; ainſi que les moutons
De Dindenaut dont tantoſt nous parlions
S'alloient jetter chez la gent portécaille.
Que diray plus? enfin l'impreſſion
Qu'avoit l'Abbeſſe encontre ce remede,
Sage renduë à tant d'exemples cede.
Vn jouvenceau fait l'operation
Sur la malade. Elle redevient roſe,
Oeillet, aurore, & ſi quelque autre choſe

De plus riant ſe peut imaginer.
O doux remede, ô remede à donner,
Remede ami de mainte Creature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, poinct d'honneur excepté.
Poinct d'honneur eſt une autre maladie :
Dans ſes écrits Madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!



Lancret pinx G Greux sc

LES TROQUEURS.



*Les Troqueurs.*

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendés qu'en cecy
La femme doit eſtre compriſe auſſi :
Et ne ſcais pas comme il ne vient de Rome
Permiſſion de troquer en Himen ;
Non ſi ſouvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en ſa vie :
Peut-eſtre un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainſi ſoit-il ; ſemblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en répond, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous crea changeans.
Prés de Roüen, pays de ſapience,
Deux Vilageois avoient chacun chez ſoy
Forte femelle, & d'aſſez bon aloy.
Pour telles gens qui n'y raffinent guere ;
Chacun ſçait bien qu'il n'eſt pas neceſſaire
Qu'amour les traite ainſi que des Prelats.
Avint pourtant que tous deux eſtant las
De leurs moitiés, leur Voiſin le Notaire
Vn jour de Feſte avec eux chopinoit.
Vn des Manans luy dit, Sire Oudinet,
I'ay dans l'eſprit une plaiſante affaire.

Vous avez fait ſans doute en voſtre temps
Pluſieurs Contrats de diverſe nature,
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainſi que de monture?
Noſtre Paſteur a bien changé de Cure :
La femme eſt-elle un cas ſi different?
Et pargué non; car meſſire Gregoire
Diſoit toûjours, ſi j'ay bonne memoire,
Mes Brebis ſont ma femme : cependant
Il a changé : changeons auſſi compere.
Tres volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu ſçais bien que noſtre menagere
Eſt la plus belle : or ça, Sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne ſon Mulet
Pour le retour? Mon Mulet? & parguenne
Dit le premier des Vilageois ſuſdits,
Chacune vaut en ce monde ſon prix;
La mienne ira but à but pour la tienne;
On ne regarde aux femmes de ſi prés :
Point de retour, vois-tu, compere Eſtienne,
Mon Mulet c'eſt... C'eſt le Roy des Mulets.
Tu ne devrois me demander mon Aſne
Tant ſeulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet raiſonnant ſur cela
Dit, il eſt vray que Tiennette a ſur Ieanne
De l'avantage, à ce qu'il ſemble aux gens;
Mais le meilleur de la beſte à mon ſens
N'eſt ce qu'on void; femmes ont maintes choſes
Que je prefere, & qui ſont lettres cloſes;

Femmes auſſi trompent aſſez ſouvent;
Ia ne les faut éplucher trop avant.
Or ſus Voiſins, faiſons les choſes nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ny l'autre, allons donc confronter
Vos deux moitiez comme Dieu les a faites.
L'expedient ne fut gouſté de tous:
Trop bien voila meſſieurs les deux Eſpoux
Qui ſur ce poinct triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ny ſurot ny malandre,
Dit le ſecond. Ieanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier;
Ma foy c'eſt baſme. Et Tiennette eſt ambroiſe,
Dit ſon Eſpoux; telle je la maintien.
L'autre reprit, Compere tien toy bien;
Tu ne connois Ieanne ma vilageoiſe;
Ie t'advertis qu'à ce jeu... m'entends tu?
L'autre Manant jura, par la vertu,
Tiennette & moy nous n'avons qu'une noiſe,
C'eſt qui des deux y ſçait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux iours:
A toy Compere: & de prendre la taſſe,
Et de trinquer; allons, Sire Oudinet,
A Ieanne; top; puis à Tiennette; maſſe.
Somme qu'enfin la ſoute du Mulet
Fut accordée, & voila marché fait.
Noſtre Notaire aſſura l'un & l'autre
Que tels traitez alloient leur grand chemin:
Sire Oudinet eſtoit un bon apoſtre

Qui ſe fit bien payer ſon parchemin.
Par qui, payer? par Ieanne & par Tiennette.
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les Vilageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la choſe fût ſecrette;
Mais il en vint au Curé quelque vent.
Il prit auſſi ſon droit; ie n'en aſſure,
Et n'y eſtois; mais la verité pure
Eſt que Curez y manquent peu ſouvent.
Le Clerc non plus ne fit du ſien remiſe;
Rien ne ſe perd entre les gens d'Egliſe.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Executer un pareil changement
Dans ce Village, à moins que de ſcandale:
Ainſi bien-toſt l'un & l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord moyenant Dieu.
C'eſtoit plaiſir que de les voir enſemble.
Les femmes meſme, à l'envy des maris
S'entrediſoient en leurs menus devis,
Bon fait troquer, Commere, à ton avis?
Si nous troquions de Valet? que t'en ſemble?
Ce dernier troc, s'il ſe fit, fut ſecret.
L'autre d'abord eût un tres-bon effet.
Le premier mois tres-bien ils s'en trouverent;
Mais à la fin nos gens ſe dégoûterent.
Compere Eſtienne, ainſi qu'on peut penſer,
Fut le premier des deux à ſe laſſer,
Pleurant Tiennette, il y perdoit ſans doute.

Compere Gille eut regret à ſa ſoute.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en advint-il? Vn iour parmy les bois
Eſtienne vid toute ſine ſeulette
Prés d'un ruiſſeau ſa défunte Tiennette,
Qui par hazard dormoit ſous la coudrette.
Il s'approcha l'éveillant en ſur-ſaut.
Elle du troc ne ſe ſouvint pour l'heure;
Dont le galand ſans plus longue demeure
En vint au poinct. Bref ils firent le ſaut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier iour : pourquoy cela? pourquoy?
Belle demande; en l'amoureuſe loy
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achepte,
Ie m'en rapporte aux plus ſçavans que moy.
Il faut pourtant que la choſe ſoit vraye,
Et qu'aprés tout Himenée & l'Amour
Ne ſoient pas gens à cuire en meſme four;
Teſmoin l'ébat qu'on prit ſous la coudraye.
On y fit chere; il ne s'y ſervit plat
Où maiſtre Amour Cuiſinier delicat
Et plus friand que n'eſt maiſtre Himenée
N'euſt mis la main. Tiennette retournée,
Compere Eſtienne homme neuf en ce fait
Dit à part-ſoy; Gille a quelque ſecret,
I'ay retrouvé Tiennette plus iolie
Qu'elle ne fut onc en iour de ſa vie.
Reprenons la, faiſons tour de norman;

Dédiſons nous, uſons du privilege.
Voila l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc & changement
Declaré nul, & caſſé nettement.
Gille aſſigné de ſon mieux ſe deffend.
Vn promoteur intervient pour le ſiege
Epiſcopal, & vendique le cas.
Grand bruit par tout ainſi que d'ordinaire :
Le Parlement évoque à ſoy l'affaire.
Sire Oudinet le faiſeur de Contracts
Eſt amené; l'on l'entend ſur la choſe.
Voila l'eſtat où l'on dit qu'eſt la cauſe;
Car c'eſt un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Eſtienne!
Contre ſes fins cét homme en premier lieu
Va de droit fil; car s'il prit à ce ieu
Quelque plaiſir, c'eſt qu'alors la chrêtienne
N'eſtoit à luy : le bon ſens vouloit donc
Que pour touſiours il la laiſſaſt à Gille;
Sauf la coudraye, où Tiennette, dit-on,
Alloit ſouvent en chantant ſa chanſon;
L'y rencontrer eſtoit choſe facile.
Et ſuppoſé que facile ne fuſt,
Faloit qu'alors ſon plaiſir d'autant creuſt.
Mais allez moy preſcher cette doctrine
A des manans : ceux-cy pourtant avoient
Fait un bon tour, & tres-bien s'en trouvoient
Sans le dédit; c'eſtoit piece aſſez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens

I'ay grand regret de n'en avoir les gans.
Et dis par-fois, alors que i'y rumine,
Auroit-on pris des croquans pour troquans
En fait de femme? il faut eftre honnefte homme
Pour s'avifer d'un pareil changement.
Or n'eft l'affaire allée en cour de Rome,
Trop bien eft-elle au Senat de Roüen.
Là le Notaire aura du moins fa game
En plein bareau. Dieu gard fire Oudinet
D'un Rapporteur barbon & bien en femme,
Qui faffe aller cette affaire au bonnet.





*Le cas de Conſcience.*

Les gens du païs des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agreables
Aſſez liberalement.
Cela ne leur coute guere.
Tout leur eſt Nymphe ou Bergere,
Et Déeſſe bien ſouvent.
Horace n'y faiſoit faute.
Si la ſervante de l'hoſte
Au lit de noſtre homme alloit,
C'eſtoit auſſi-toſt Ilie,
C'eſtoit la Nymphe Egerie,
C'eſtoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par ſa bonté profonde,
Vn beau jour mit dans le monde
Apollon ſon ſerviteur;
Et l'y mit juſtement comme
Adam le nomenclateur,
Luy diſant, te voila, nomme.
Suivant cette antique loy
Nous ſommes parreins du Roy.
De ce privilege inſigne

Moy faiseur de vers indigne
Ie pourrois user aussi
Dans les contes que voicy;
Et s'il me plaisoit de dire
Au lieu d'Anne Sylvanire,
Et pour messire Thomas
Le grand Druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amande?
Non: mais tout consideré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne & le Curé.
Anne, puis qu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle & le parangon.
Estant un jour prés d'un rivage,
Elle vid un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette estoit drüe,
Honneste toutefois. L'objet plût à sa veüe.
Nuls defaux ne pouvoient estre au gars reprochez:
Puis dés auparavant aymé de la bergere,
Quand il en auroit eu l'amour les eust cachez;
Iamais tailleur n'en sçeut mieux que luy la maniere.
Anne ne craignoit rien: des saules la couvroient
Comme eust fait une jalousie:
Cà & là ses regards en liberté couroyent
Où les portoit leur fantaisie;
Cà & là, c'est à dire aux differents attraits
Du garçon au corps jeune & frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute & drete,
Digne enfin des regards d'Annete.

D'abord une honte ſecrete
La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer :
Le ſcrupule ſurvint, & penſa tout gâter.
Anne avoit bonne conſcience :
Mais comment s'abſtenir ? eſt-il quelque défenſe
Qui l'emporte ſur le deſir
Quand le hazard fait naiſtre un ſujet de plaiſir ?
La belle à celuy cy fit quelque réſiſtance.
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'aſſit ſur l'herbe; & tres-fort attentive
Annette la contemplative
Regarda de ſon mieux. Quelqu'un n'a-t-il point veu
Comme on deſſigne ſur nature ?
On vous campe une creature,
Vne Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu;
Puis force gens aſſis comme noſtre bergere
Font un crayon conforme à cét original.
Au fond de ſa memoire Anne en ſçeut fort bien faire
Vn qui ne reſſembloit pas mal.
Elle y feroit encor, ſi Guillot (c'eſt le ſire)
Ne fuſt ſorti de l'eau. La belle ſe retire;
A propos; l'ennemi n'eſtoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire, & ç'euſt eſté grand cas
Qu'aprés de ſemblables idées
Amour en fuſt demeuré là :
Il contoit pour ſiennes déja
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fuſt trompé? plus je ſonge à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la ſcrupuleuſe
N'oſa quoy qu'il en ſoit le garçon régaler;
Ne laiſſant pas pourtant de récapituler
Les poincts qui la rendoient encor toute honteuſe.
Paſques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne faiſant paſſer ſes pechez en reveüe,
Comme un paſſevolant mit en un coin ce cas;
Mais la choſe fut apperceüe.
Le Curé Meſſire Thomas
Sceut relever le fait; & comme l'on peut croire
En Confeſſeur exact il fit conter l'hiſtoire,
Et circonſtancier le tout fort amplement,
Pour en connoiſtre l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la penitence,
Choſe où ne doit errer un Confeſſeur prudent.
Celuy-cy malmena la belle.
Eſtre dans ſes regards à tel poinct ſenſuelle!
C'eſt, dit-il, un tres-grand peçhé.
Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir touché.
Cependant la peine impoſée
Fut à ſouffrir aſſez ayſée.
Ie n'en parleray point; ſeulement on ſçaura
Que meſſieurs les Curez, en tous ces cantons là,
Ainſi qu'au noſtre avoient des devots & devotes,
Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payoient un tribut; qui plus qui moins ſelon
Que le compte à rendre eſtoit long.
Du tribut de cet an Anne eſtant ſoucieuſe,

Arrive que Guillot pesche un brochet fort grand :
Tout auſſi-toſt le jeune amant
Le donne à ſa maiſtreſſe; elle toute joyeuſe
Le va porter du meſme pas
Au Curé meſſire Thomas.
Il reçoit le preſent, il l'admire, & le droſle
D'un petit coup ſur l'épaule
La fillette regala,
Luy ſourit, luy dit voila
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires :
C'eſtoit jour de Calande *, & nombre de confreres
Devoient diſner chez luy. Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle;
Accommodez chez vous ce poiſſon promptement,
Puis l'apportez incontinent,
Ma ſervante eſt un peu nouvelle.
Anne court; & voila les Preſtres arrivez.
Grand bruit, grande cohüe, en cave on ſe tranſporte.
Aucuns des vins ſont approuvez :
Chacun en raiſonne à ſa ſorte.
On met ſur table; & le Doyen
Prend place en ſalüant toute la compagnie.
Raconter leurs propos ſeroit choſe infinie;
Puis le lecteur s'en doute bien.

* C'eſt un iour où tous les Curez du Dioceſe s'aſſemblent, pour parler des affaires communes chez quelqu'un d'eux qui leur donne à diſner ordinairement, & cela ſe fait tous les mois.



Eisen del. L. Monziés sc

LE CAS DE CONSCIENCE.

On permuta cent fois ſans permuter pas une.
Santez, Dieu ſçait combien : chacun à ſa chacune
But en faiſant de l'œil ; nul ſcandale : on ſervit
Potage, menus mets, & meſme juſqu'au fruit
Sans que le brochet vinſt : tout le diſner s'acheve
Sans brochet pas un brin. Guillot ſçachant ce don
L'avoit fait retracter pour plus d'une raiſon.
Legere de brochet la troupe enfin ſe leve.
Qui fut bien eſtonné, qu'on le juge ; il alla
        Dire cecy, dire cela
        A madame Anne le jour meſme ;
L'appella cent fois ſotte, & dans ſa rage extreme
Luy penſa reprocher l'avanture du bain.
Traiter voſtre Curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Paſteurs ſont-ce canailles ?
        Alors par droit de répréſailles
        Anne dit au Preſtre outragé,
Autant vaut l'avoir veu que de l'avoir mangé.



## *Le Diable de Papefiguiere.*

MAISTRE François dit que Papimanie
Eſt un pays où les gens ſont heureux.
Le vray dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons icy que la copie.
Et par ſaint Iean, ſi Dieu me preſte vie,
Ie le verray ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle choſe :
C'eſt un employ que je recherche encor.
Ajoûtez-y quelque petite doze
D'amour honneſte, & puis me voila fort.
Tout au rebours il eſt une Province
Où les gens ſont haïs, maudits de Dieu.
On les connoiſt à leur viſage mince,
Le long dormir eſt exclus de ce lieu :
Partant, lecteurs, ſi quelqu'un ſe préſente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & viſage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, ſans que l'on vous condamne,
Cetuy me ſemble à le voir Papimane.
Si d'autre part celuy que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,

Sans hesiter qualifiez cét homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'Isle & Province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint Pere :
Punis en sont; rien chez eux ne prospere :
Ainsi nous l'a conté maistre François.
L'Isle fut lors donnée en apannage
A Lucifer : c'est sa maison des champs.
On void courir par tout cet heritage
Ses commensaux rudes à pauvres gens;
Peuple ayant queüe, ayant cornes & grifes,
Si maints tableaux ne sont point apocriphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vid un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser un champ dans l'Isle dessusdite.
Bien paroissoit la terre estre maudite;
Car le manant avec peine & sueur
La retournoit, & faisoit son labeur.
Survient un diable à titre de Seigneur.
Ce diable estoit des gens de l'Evangile,
Simple, ignorant, à tromper tres-facile,
Bon Gentilhomme, & qui dans son courroux
N'avoit encor tonné que sur les choux :
Plus ne sçavoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, & qui n'a jamais sçeu
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sçais vilain que tous ces champs sont nostres.

Ils ſont à nous dévoluts par l'édit
Qui mit iadis cette Iſle en interdit.
Vous y vivez deſſous noſtre police.
Partant, vilain, ie puis avec iuſtice
M'attribuer tout le fruit de ce champ :
Mais ie ſuis bon, & veux que dans un an
Nous partagions ſans noiſe & ſans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux?
Le manant dit : Monſeigneur, pour le mieux
Ie crois qu'il faut les couvrir de touzelle;
Car c'eſt un grain qui vient fort aiſément.
Ie ne connois ce grain là nullement,
Dit le lutin; comment dis-tu? touzelle?
Memoire n'ay d'aucun grain qui s'appelle
De cette ſorte : or emplis-en ce lieu :
Touzelle ſoit, touzelle de par Dieu;
I'en ſuis content. Fais donc viſte, & travaille;
Manant travaille, & travaille vilain;
Travailler eſt le fait de la canaille :
Ne t'attends pas que je t'ayde un ſeul brin,
Ny que par moy ton labeur ſe conſomme :
Ie t'ay ja dit que j'eſtois gentilhomme,
Né pour chommer, & pour ne rien ſçavoir.
Voicy comment ira noſtre partage.
Deux lots ſeront; dont l'un, c'eſt à ſçavoir
Ce qui hors terre & deſſus l'heritage
Aura pouſſé demeurera pour toy;
L'autre dans terre eſt reſervé pour moy.
L'ouſt arrivé, la touzelle eſt ſiée,

Et tout d'un temps ſa racine arrachée,
Pour ſatisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la ſemence attachée,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'eſtoit qu'une herbe inutile & ſechée.
Le Laboureur vous la ſerra tres-bien.
L'autre au marché porta ſon chaume vendre :
On le hüa; pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable eſtoit preſt à ſe pendre.
Il s'en alla chez ſon copartageant :
Le droſle avoit la touzelle vendüe,
Pour le plus ſeur, en gerbe & non batüe,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joüé d'un tour :
C'eſt ton métier : je ſuis diable de cour
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu ſemer pour l'an prochain?
Le manant dit : je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, Monſeigneur, pleines hottes :
Si mieux n'aymez raves dans la ſaiſon.
Raves, navets, carottes, tout eſt bon,
Dit le lutin; mon lot ſera hors terre;
Le tien dedans. Ie ne veux point de guerre
Avecque toy ſi tu ne m'y contraints.
Ie vais tenter quelques jeunes Nonains.
L'auteur ne dit ce que firent les Nones.
Le temps venu de récueillir encor,

Le manant prend raves belles & bonnes,
Feuilles ſans plus tombent pour tout treſor
Au diableteau, qui l'épaule chargée
Court au marché. Grande fut la riſée :
Chacun luy dit ſon mot cette fois là.
Monſieur le diable, où croiſt cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?
Plein de courroux & vuide de pecune,
Leger d'argent & chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec ſa femme, & ſe ſolacioit.
Ah par la mort, par la ſang, par la teſte,
Dit le demon, il le payra par bieu.
Vous voicy donc Phlipot la bonne bête;
Çà çà galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie :
I'ay ſur les bras une dame jolie
A qui ie dois faire franchir le pas.
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrairie
Si-toſt un pied qu'à vous ie reviendray,
Maiſtre Phlipot, & tant vous galeray
Que ne ioüerez ces tours de voſtre vie.
A coups de griſe il faut que nous voyons
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et ioüira du fruit de ces ſillons.
Prendre pourrois d'autorité ſuprême
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout :
Mais ie les veux avoir par le bon bout.

N'eſperez plus uſer de ſtratageme.
Dans huit iours d'huy ie ſuis à vous Phlipot,
Et touchez là, cecy ſera mon arme.
Le villageois étourdy du vacarme
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit; c'eſtoit ſa meſnagere;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui ſçeut plus que garder les moutons
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle luy dit; Phlipot ne pleure point :
Ie veux d'icy renvoyer de tout poinct
Ce diableteau : c'eſt un ieune novice
Qui n'a rien veu : Ie t'en tireray hors :
Mon petit doigt ſçauroit plus de malice,
Si ie voulois, que n'en ſçait tout ſon corps.
Le iour venu Phlipot qui n'eſtoit brave
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t'il ſe plonger tout entier
Dans un profond & large beniſtier.
Aucun démon n'euſt ſçeu par où le prendre,
Tant fuſt ſubtil; car d'étoles, dit-on,
Il s'afubla le chef pour s'en défendre,
S'eſtant plongé dans l'eau iuſqu'au menton.
Or le laiſſons, il n'en viendra pas faute.
Tout le Clergé chante autour à voix haute
*Vade retro.* Perrette cependant
Eſt au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, & ſe plaint de Phlipot en criant :

Ah le bourreau, le traiſtre, le méchant,
Il m'a perdüe, il m'a toute affolée.
Au nom de Dieu, Monſeigneur, ſauvez vous.
A coups de griſe il m'a dit en courroux
Qu'il ſe devoit contre voſtre excellence
Batre tantoſt, & batre à toute outrance.
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au folet
Elle fait voir... Et quoy? choſe terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il ſe ſigna, penſa preſque tomber;
Onc n'avoit veu, ne leu, n'oüy conter
Que coups de griſe euſſent ſemblable forme.
Bref auſſi-toſt qu'il apperçeut l'énorme
Solution de continüité,
Il demeura ſi fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite & laiſſa là Perrette.
Tous les voiſins chommerent la défaite
De ce démon : le Clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.





*Feronde ou le Purgatoire.*

Vers le levant le viêil de la montagne
Se rendit craint par vn moyen nouveau.
Craint n'eſtoit-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſedaſt, ny pour aucun monceau
D'or ou d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimoit des choſes
Qui de maint fait courageux eſtoyent cauſes.
Il choiſiſſoit entre eux les plus hardis;
Et leur faiſoit donner du paradis
Vn avantgouſt à leurs ſens perceptible;
Du paradis de ſon legiſlateur;
Rien n'en a dit ce prophete menteur
Qui ne devinſt tres-croyable & ſenſible
A ces gens là : comment s'y prenoit-on?
On les faiſoit boire tous de façon
Qu'ils s'enyvroient, perdoient ſens & raiſon.
En cet eſtat, privez de connoiſſance,
On les portoit en d'agreables lieux,
Ombrages frais, jardins delicieux.
Là ſe trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillez, & beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper.

Si se venoient joliment atrouper
Prés de ces gens, qui leur boiſſon cuvée
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'aſſine à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'aprocher, tendrons d'entrer en danſe;
Au gazouillis des ruiſſeaux de ces bois,
Au ſon de luts accompagnans les voix
Des roſſignols : il n'eſt plaiſir au monde
Qu'on ne goûtaſt dedans ce paradis :
Les gens trouvoient en ſon charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde;
Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,
Et de leur ſens perdre l'entier uſage.
On les faiſoit auſſi-toſt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? ils croyoient fermement
Que quelque jour de ſemblables delices
Les attendoient, pourveu que hardiment,
Sans redouter la mort ny les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agreable à Mahom,
Servant leur prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à ſa devotion
Determinez, & qu'il n'eſtoit Empire
Plus redouté que le ſien icy bas.
Or ay-je eſté prolixe ſur ce cas,
Pour confirmer l'hiſtoire de Feronde.

Feronde eſtoit un ſot de par le monde,
Riche manant, ayant ſoin du tracas,
Dixmes, & cens, revenus, & menage
D'un Abbé blanc. I'en ſçais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'eſtre aux maris ſecourables,
Quand forte taſche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut Moines & gens capables.
Au lendemain celuy-cy ne ſongeoit,
Et tout ſon fait dés la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apoſtre,
N'ayant autre œuvre, autre employ, penſer autre,
Que de chercher où giſoient les bons vins,
Les bons morceaus, & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes Nonains,
Dont il faiſoit peu de part à ſes freres.
Feronde avoit un joli chaperon
Dans ſon logis, femme ſienne, & dit-on
Que Parantele eſtoit entre la Dame
Et noſtre Abbé; car ſon prédeceſſeur
Oncle parrein, dont Dieu veuille avoir l'ame,
En eſtoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouſer. Chacun ſçait que de race
Communément fille baſtarde chaſſe :
Celle-cy donc ne fit mentir le mot.
Si n'eſtoit pas l'époux homme ſi ſot
Qu'il n'en euſt doute, & ne viſt en l'affaire
Vn peu plus clair qu'il n'eſtoit neceſſaire.

Sa femme alloit toûjours chez le Prélat;
Et prétextoit ſes allées & venües
Des ſoins divers de cet œconomat.
Elle alleguoit mille affaires menuës.
C'eſtoit un compte, ou c'eſtoit un achapt;
C'eſtoit un rien; tant peu plaignoit ſa peine.
Bref il n'eſtoit nul jour en la ſepmaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne viſt en ce lieu
La receveuſe. Alors le pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout ſon monde:
Mais le mari qui ſe doutoit du tour
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'impoſer mains ſur Madame Feronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Eſprits ruraux volontiers ſont ialoux,
Et ſur ce poinct à chauſſer difficiles,
N'eſtant pas faits aux coûtumes des Villes.
Monſieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
Comme Prélat qu'il eſtoit, partant homme
Fuyant la peine, aymant le plaiſir pur,
Ainſi que fait tout bon ſuppoſt de Rome.
Ce n'eſt mon gouſt; ie ne veux de plein ſaut
Prendre la ville, aymant mieux l'eſcalade;
En amour dea, non en guerre; il ne faut
Prendre cecy pour guerriere bravade,
Ny m'enrôller là deſſus malgré moy.
Que l'autre uſage ayt la raiſon pour ſoy,
Ie m'en rapporte, & reviens à l'hiſtoire
Du receveur qu'on mit en Purgatoire

Pour le guerir, & voicy comme quoy.
Par le moyen d'une poudre endormante
L'Abbé le plonge dans un tres-long ſommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il eſt ſurpris de voir à ſon réveil
Autour de luy gens d'eſtrange maniere;
Car il eſtoit au large dans ſa biere,
Et ſe pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduiſoit en un profond caveau.
D'abord la peur ſe ſaiſit de noſtre homme.
Qu'eſt-ce cela? ſonge-t-il? eſt-il mort?
Seroit-ce point quelque eſpece de ſort?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils ſont là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, & qu'a-t'il fait à Dieu?
L'un d'eux luy dit : conſole-toy, Feronde,
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'huy complets & bien contez.
Auparavant il faut d'aucuns pechez
Te nettoyer en ce ſaint Purgatoire.
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
En ſortira. L'ange conſolateur
Donne à ces mots au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte diſcipline,
En luy diſant; c'eſt ton humeur mutine,
Et trop jalouſe, & deſplaiſant à Dieu
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur s'eſtant frotté l'épaule
Fait un ſoupir; mille ans, c'eſt bien du temps.

Vous noterez que l'Ange eftoit un drofle,
Vn frere Iean novice de leans.
Ses compagnons ioüoient chacun un role
Pareil au fien deffous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, & dit :
Las fi iamais ie rentre dans la vie,
Iamais foupçon, ombrage & ialoufie
Ne rentreront dans mon maudit efprit.
Pourrois-ie point obtenir cette grace ?
On la luy fait efperer; non fi-toft :
Force eft qu'un an dans ce feiour fe paffe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour fuftenter fon corps, rien davantage;
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de foüet chaque iour, fi l'Abbé
Comme Prélat rempli de charité
N'obtient du Ciel qu'au moins on luy remette
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce fuiet difant mainte oraifon.
L'Ange en aprés luy fait un long fermon.
A tort dit-il, tu conçeus du foupçon.
Les gens d'Eglife ont-ils de ces penfées ?
Vn Abbé blanc ! c'eft trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais toy donc de tes erreurs paffées.
Il s'y réfout. Qu'euft-il fait ? cependant
Sire Prélat & Madame Feronde

Ne laiſſent perdre un ſeul petit moment.
Le mari dit : que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? tout bien; noſtre Prélat
L'a conſolée, & ton œconomat
S'en va ſon train, toûjours à l'ordinaire.
Dans le Couvent toûjours a-t'elle affaire ?
Où donc ? il faut qu'ayant ſeule à preſent
Le faix entier ſur ſoy la pauvre femme
Bon gré malgré leans aille ſouvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Vn tel diſcours ne plaiſoit point à l'ame.
Ame j'ay cru le devoir appeller,
Ses pourvoyeurs ne le faiſant manger
Ainſi qu'un corps. Vn mois à cette épreuve
Se paſſe entier, luy jeuſnant, & l'Abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à conſoler la veuve.
Tenez pour ſeur qu'il y fit de ſon mieux.
Son ſoin ne fut long-temps infructueux :
Pas ne ſemoit en une terre ingrate.
Pater abbas avec juſte ſujet
Apprehenda d'eſtre pere en effet.
Comme il n'eſt bon que telle choſe éclate,
Et que le fait ne puiſſe eſtre nié,
Tant & tant fut par ſa paternité
Dit d'Oraiſons, qu'on vid du Purgatoire
L'ame ſortir, legere, & n'ayant pas
Once de chair. Vn ſi merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire

Ce qu'ils voyoient. L'Abbé paſſa pour ſaint.
L'époux pour ſien le frvit poſthume tint,
Sans autrement de calcul oſer faire.
Double miracle eſtoit en cette affaire,
Et la groſſeſſe, & le retour du mort.
On en chanta Té-déums à renfort.
Sterilité regnoit en mariage
Pendant cet an, & meſme au voiſinage
De l'Abbaye, encor bien que leans
On ſe vouaſt pour obtenir enfans.
A tant laiſſons l'œconome & ſa femme;
Et ne ſoit dit que nous autres époux
Nous meritions ce qu'on fit à cette ame
Pour la guerir de ſes ſoupçons jaloux.





## *Le Pſautier.*

NONES ſouffrez pour la derniere fois
Qu'en ce recueuil malgré moy je vous place.
De vos bons tours les contes ne ſont froids.
Leur avanture a ne ſçais quelle grace
Qui n'eſt ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis c'en ſeront trois.
Trois ? je faux d'un ; c'en ſeront au moins quatre.
Contons les bien. Mazet le compagnon ;
L'Abbeſſe ayant beſoin d'un bon garçon
Pour la guerir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-cy qui n'eſt le moins fripon ;
Quant à ſœur Ieanne ayant fait un poupon,
Ie ne tiens pas qu'il la faille rabatre.
Les voila tous : quatre c'eſt conte rond.
Vous me direz ; c'eſt une étrange affaire,
Que nous ayons tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? je n'y ſçaurois que faire ;
Ce n'eſt pas moy qui le ſouhaite ainſi.
Si vous teniez toûjours voſtre breviaire,
Vous n'auriez rien à demeſler icy.
Mais ce n'eſt pas voſtre plus grand ſouci.
Paſſons donc viſte à la preſente hiſtoire.

Dans un couvent de Nones frequentoit
Vn jouvençeau friand comme on peut croire
De ces oiſeaux. Telle pourtant prenoit
Gouſt à le voir, & des yeux le couvoit,
Luy ſourioit, faiſoit la complaiſante,
Et ſe diſoit ſa tres-humble ſervante,
Qui pour cela d'un ſeul poinct n'avançoit.
Le conte dit que leans il n'eſtoit
Vieille ny ieune, à qui le perſonnage
Ne fiſt ſonger quelque choſe à part ſoy.
Soupirs trotoient, bien voyoit le pourquoy,
Sans qu'il s'en miſt en peine davantage.
Sœur Iſabeau ſeule pour ſon uſage
Eut le galand : elle le meritoit.
Douce d'humeur, gentille de corſage,
Et n'en eſtant qu'à ſon apprentiſſage,
Belle de plus. Ainſi l'on l'envioit
Pour deux raiſons; ſon amant, & ſes charmes.
Dans ſes amours chacune l'épioit :
Nul bien ſans mal, nul plaiſir ſans alarmes.
Tant & ſi bien l'épierent les ſœurs,
Qu'une nuit ſombre, & propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le myſtere,
En ſa cellule on oüit certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'eſtoient pas ſans doute en ſon bréviaire.
C'eſt le galand, ce dit-on, il eſt pris.
Et de courir; l'alarme eſt aux eſprits;
L'exaim fremit, ſentinelle ſe poſe.

On va conter en triomphe la chofe
A mere Abbeffe; & heurtant à grands coups
On luy cria : Madame levez-vous;
Sœur Ifabelle a dans fa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'eftoit
En oraifon, ny ne prenoit fon fomme :
Trop bien alors dans fon lit elle avoit
Meffire Iean curé du voifinage.
Pour ne donner aux fœurs aucun ombrage,
Elle fe leve, en hafte, étourdiment,
Cherche fon voile & malheureufement
Deffous fa main tombe du perfonnage
Le haut de chauffe affez bien reffemblant
Pendant la nuit quand on n'eft éclairée
A certain voile aux Nones familier,
Nommé pour lors entre-elles leur Pfautier.
La voila donc de gregues affublée,
Ayant fur foy ce nouveau couvrechef,
Et s'eftant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, & qui nous gaftera
Noftre couvent; fi Dieu plaift ne fera :
S'il plaift à Dieu bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantoft bien chapitrée.
Chapitre donc, puifque chapitre y a,
Fut affemblé. Mere Abbeffe entourée
De fon Senat fit venir Ifabeau,
Qui s'arrofoit de pleurs tout le vifage,

Se ſouvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un different uſage.
Quoy, dit l'Abbeſſe, un homme dans ce lieu!
Vn tel ſcandale en la maiſon de Dieu!
N'eſtes-vous point morte de honte encore?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie? Iſabeau, ſçavez-vous
(Car deſormais qu'icy l'on vous honore
Du nom de ſœur, ne le pretendez pas)
Sçavez-vous dis-je à quoy dans un tel cas
Noſtre inſtitut condamne une meſchante?
Vous l'apprendrez devant qu'il ſoit demain.
Parlez parlez. Lors la pauvre Nonain,
Qui juſque là confuſe & repentante
N'oſoit branſler, & la veüe abbaiſſoit,
Leve les yeux, par bon-heur apperçoit
Le haut de chauſſe, à quoy toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainſi qu'on void ſouvent.
Ce fut hazard qu'Iſabelle à l'inſtant
S'en apperçeut. Auſſi-toſt la pauvrette
Reprend courage, & dit tout doucement :
Voſtre Pſautier a ne ſçais quoy qui pend ;
Raccommodez-le. Or c'eſtoit l'éguillette.
Aſſez ſouvent pour bouton l'on s'en ſert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut de chauſſe : & la jeune Nonette
Ayant l'idée encor fraiſche des deux
Ne s'y méprit : Non pas que le Meſſire

Euſt chauſſe faite ainſi qu'un amoureux :
Mais à peu pres; cela devoit ſuffire.
L'Abbeſſe dit : elle oſe encore rire!
Quelle inſolence! un peché ſi honteux
Ne la rend pas plus humble & plus ſoumiſe!
Veut-elle point que l'on la Canoniſe?
Laiſſez mon voile eſprit de Lucifer.
Songez ſongez, petit tiſon d'enfer,
Comme on pourra raccommoder voſtre ame.
Pas ne finit mere abbeſſe ſa game,
Sans ſermonner & tempeſter beaucoup.
Sœur Iſabeau luy dit encore un coup,
Raccommodez voſtre Pſautier, Madame.
Tout le troupeau ſe met à regarder.
Ieunes de rire, & vieilles de gronder.
La voix manquant à noſtre ſermonneuſe,
Qui de ſon troc bien faſchée & honteuſe,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'exaim fit voir par ſon bourdonnement,
Combien rouloient de diverſes penſées
Dans les eſprits. Enfin l'Abbeſſe dit :
Devant qu'on euſt tant de voix ramaſſées,
Il ſeroit tard. Que chacune en ſon lit
S'aille remettre. A demain toute choſe.
Le lendemain ne fut tenu, pour cauſe,
Aucun chapitre; & le iour en ſuivant
Tout auſſi peu. Les ſages du Couvent
Furent d'avis que l'on ſe devoit taire;
Car trop d'éclat euſt pu nuire au troupeau.

On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie. Ainsi n'ayant pu faire
Qu'elle laschast aux autres le morceau,
Chaque Nonain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à nostre belle on laisse
Le jeune fils; le Pasteur à l'Abbesse;
Et l'union alla jusques au poinct
Qu'on en prestoit à qui n'en avoit point.





*Le Roy Candaule, & le Maître en droit.*

FORCE gens ont efté l'inftrument de leur mal;
Candaule en eft un témoignage.
Ce Roy fut en fotife un tres-grand perfonnage.
Il fit pour Gyges fon vaffal
Vne galanterie imprudente & peu fage.
Vous voyez, luy dit-il, le vifage charmant,
Et les traits délicats dont la Reyne eft pourveüe :
Ie vous jure ma foy que l'accompagnement
Eft d'un tout autre prix; & paffe infiniment;
Ce n'eft rien qui ne l'a veüe
Toute nüe.
Ie vous la veux monftrer fans qu'elle en fçache rien;
Car j'en fçais un tres bon moyen :
Mais à condition, vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en dife davantage;
Gyges, il vous faut eftre fage.
Point de ridicule defir.
Ie ne prendrois pas de plaifir
Aux vœux impertinents qu'une amour fotte & vaine
Vous feroit faire pour la Reyne.
Propofez-vous de voir tout ce corps fi charmant,
Comme un beau marbre feulement.

Ie veux que vous difiez que l'art, que la penfée,
Que mefme le fouhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ay laiffée :
Vous eftes connoiffeur, venez eftre témoin
De ma felicité fuprême.
Ils vont. Gyges admire. Admirer ; c'eft trop peu.
Son étonnement eft extréme.
Ce doux objet joüa fon jeu.
Gyges en fut émeu, quelque effort qu'il puft faire.
Il auroit voulu fe taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit fenti :
Mais fon filence euft fait foupçonner du myftere.
L'exageration fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti ;
Et fans faire le fin, le froid, ny le modefte,
Chaque poinct, chaque article, eut fon fait, fut loüé.
Dieux, difoit-il au Roy, quelle felicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! O Ciel ! & tout le refte.
De ce gaillard entretien
La Reyne n'entendit rien ;
Elle l'euft pris pour outrage :
Car en ce fiecle ignorant
Le beau fexe eftoit fauvage ;
Il ne l'eft plus maintenant ;
Et des loüanges pareilles
De nos Dames d'aprefent
N'écorchent point les oreilles.
Noftre examinateur foupiroit dans fa peau.
L'émotion croiffoit, tant tout luy fembloit beau.

Le Prince s'en doutant l'emmena; mais ſon ame
Emporta cent traits de flame.
Chaque endroit lança le ſien.
Helas, fuir n'y ſert de rien :
Tourmens d'amour ſont ſi bien
Qu'ils ſont toûjours de la ſuite.
Prés du Prince Gyges eut aſſez de conduite;
Mais de ſa paſſion la Reyne s'apperçeut :
Elle ſçeut
L'origine du mal; le Roy prétendant rire
S'aviſa de luy tout dire.
Ignorant! ſçavoit-il point
Qu'une Reyne ſur ce poinct
N'oſe entendre raillerie ?
Et ſuppoſé qu'en ſon cœur
Cela luy plaiſe, elle rie,
Il luy faut pour ſon honneur
Contrefaire la furie.
Celle-cy le fut vrayment,
Et reſerva dans ſoy meſme,
De quelque vengeance extréme
Le deſir tres-vehement.
Ie voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fuſſes femme.
Tu ne ſçaurois autrement
Concevoir juſqu'où la Dame
Porta ſon ſecret dépit.
Vn mortel euſt le crédit
De voir de ſi belles choſes,

A tous mortels lettres claufes!
Tels dons eftoient pour des Dieux,
Pour des Roys, voulois-ie dire ;
L'un & l'autre y vient de cire,
Ie ne fçais quel eft le mieux.
Ces penfers incitoient la Reine à la vengeance.
Honte, defpit, courroux, fon cœur employa tout.
Amour mefme, dit-on, fut de l'intelligence :
Dequoy ne vient-il point à bout?
Gyges eftoit bien fait; on l'excufa fans peine :
Sur le monftreur d'appas tomba toute la hayne.
Il eftoit mari; c'eft fon mal;
Et les gens de ce caractere
Ne fçauroient en aucune affaire
Commettre de peché qui ne foit capital.
Qu'eft-il befoin d'ufer d'un plus ample prologue?
Voila le Roy haï, voila Gyges aymé,
Voila tout fait, & tout formé
Vn époux du grand catalogue ;
Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.
La fotife du Prince eftoit d'un tel mérite,
Qu'il fut fait in petto confrere de Vulcan;
De là jufqu'au bonnet la diftance eft petite.
Cela n'eftoit que bien; mais la parque maudite
Fut auffi de l'intrigue; & fans perdre de temps
Le pauvre Roy par nos amans
Fut deputé vers le Cocite.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, helas! c'eft beaucoup.

Bien toſt un certain breuvage
Luy fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygés
S'étaloient de blancs objets :
Car fuſt-ce amour, fuſt-ce rage,
Bien-toſt la Reyne le mit
Sur le thrône & dans ſon lit.

Mon deſſein n'étoit pas d'étendre cette hiſtoire :
On la ſçavoit aſſez; mais je me ſçais bon gré ;
Car l'exemple a tres-bien quadré :
Mon texte y va tout droit : meſme j'ay peine à croire
Que le Doɛteur en loix dont je vais diſcourir
Puiſſe mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup cy me fournira la Scene :
Rome, non celle-la que les mœurs du vieux temps
Rendoient triſte, ſevere, incommode aux galants,
Et de ſottes femelles pleine;
Mais Rome d'aujourd'huy, ſéjour charmant & beau,
Où l'on ſuit un train plus nouveau.
Le plaiſir eſt la ſeule affaire
Dont ſe piquent ſes habitans.
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce ſeroit un voyage à faire.
Rome donc eut naguere un maiſtre dans cét art
Qui du tien & du mien tire ſon origine;
Homme qui hors de là faiſoit le guoguenard ;
Tout paſſoit par ſon étamine :

Aux dépends du tiers & du quart
Il ſe divertiſſoit. Avint que le légiſte,
Parmi ſes écoliers dont il avoit toûjours
Longue liſte,
Eut un françois moins propre à faire en droit un cours
Qu'en Amours.
Le Docteur un beau jour le voyant ſombre & triſte,
Luy dit : nôtre feal, vous voila de relais;
Car vous avez la mine, eſtant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.
Que ne vous pouſſez-vous? un françois eſtre ainſi
Sans intrigue & ſans amourettes!
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une dieu merci.
L'étudiant reprit : je ſuis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautez qui font plaiſir aux gens
Pour la ſomme,
Ie ne vois pas que les galans
Trouvent icy beaucoup à faire.
Toute maiſon eſt monaſtere :
Double porte, verroux, une matrone auſtere,
Vn mary, des Argus. Qu'irais-je à voſtre avis
Chercher en de pareils logis?
Prendre la lune aux dents ſeroit moins difficile.
Ha, ha, la lune aux dents, repartit le Docteur,
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
I'ay pitié des gens nœufs comme vous; noſtre Ville
Ne vous eſt pas connuë en tant que ie puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'avantures?
Sçachez que nous avons icy des creatures,
Qui feront leurs maris cocus
Sur la mouſtache des Argus.
La choſe eſt chez nous tres commune:
Témoignez ſeulement que vous cherchez fortune.
Placez-vous dans l'Egliſe auprés du beniſtier.
Preſentez ſur le doigt aux Dames l'eau ſacrée.
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du ſuppliant à quelque Dame agrée,
Celle là ſçachant ſon métier,
Vous envoyra faire un meſſage.
Vous ſerez déterré, logeaſſiez-vous en lieu
Qui ne fuſt connu que de Dieu.
Vne vieille viendra, qui faite au badinage
Vous ſçaura meſnager un ſecret entretien.
Ne vous embarraſſez de rien.
De rien? c'eſt un peu trop; j'excepte quelque choſe:
Il eſt bon de vous dire en paſſant, noſtre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galand & demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cauſe;
Icy tous les momens ſont chers & précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit, tant mieux.
Sans eſtre gaſcon, je puis dire
Que je ſuis un merveilleux ſire.
Peut-eſtre ne l'eſtoit-il point;
Tout homme eſt gaſcon ſur ce poinct.
Les avis du Docteur furent bons; le jeune homme

Se campe en une Eglife où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des graces, des Venus, avec un grand concours
D'amours.
C'eft à dire en chreftien beaucoup d'Anges femelles.
Sous leurs voiles brilloient des yeux pleins d'éteincelles.
Beniftier, le lieu faint n'eftoit pas fans cela.
Noftre homme en choifit un chanceux pour ce poinct là;
A chaque objet qui paffe adoucit fes prunelles :
Reverences, le drofle en faifoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau luftrale. Vn Ange entre les autres
En prit de bonne grace : alors l'étudiant
Dit en fon cœur : elle eft des nôtres.
Il retourne au logis; vieille vient; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La Dame eftoit des plus jolies,
Le paffe temps fut des plus doux.
Il le conte au Docteur. Difcretion françoife
Eft chofe outre nature, & d'un trop grand effort.
Diffimuler un tel tranfport;
Cela fent fon humeur bourgeoife.
Du fruit de fes confeils le Docteur s'aplaudit,
Rit en Iurifconfulte, & des maris fe raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'efprit
De garder du loup leur oüaille!
Vn berger en a cent; des hommes ne fçauront
Garder la feule qu'ils auront!

Bien luy sembloit ce soin chose un peu malaisée;
Mais non pas impossible; & sans qu'il eust cent yeux
Il défioit graces aux Cieux
Sa femme encor que tres rusée.
A ce discours, ami Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte
Que l'heroïne de ce conte
Fust propre femme du Docteur.
Elle l'estoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, & des si & des cas,
Et comme elle estoit faite, & quels secrets appas,
Vid que c'estoit sa femme en somme.
Vn seul poinct l'arrestoit; c'estoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
A ce signe ce n'est pas elle,
Disoit en soy le pauvre Epoux;
Mais les autres poincts y sont tous;
C'est elle. Mais ma femme au logis est resveuse,
Et celle-cy paroist causeuse,
Et d'un agreable entretien :
Assurément c'en est une autre.
Mais du reste il n'y manque rien,
Taille, visage, traits, mesme poil; c'est la nostre.
Aprés avoir bien dit tout bas,
Ce l'est, & puis ce ne l'est pas,
Force fut qu'au premier en demeurast le sire.
Ie laisse à penser son courroux,
Sa fureur afin de mieux dire.

Vous vous eftes donnez un fecond rendez-vous?
Pourfuivit-il. Ouy; reprit noftre apôtre,
Elle & moy n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvans trop bien du premier,
Pour n'en pas mefnager un autre;
Tres refolus tous deux de ne nous rien devoir.
La réfolution, dit le Docteur, eft belle.
Ie fçaurois volontiers quelle eft cette donzelle.
L'écolier repartit : Ie ne l'ay pu fçavoir.
Mais qu'importe? il fuffit que je fois contant d'elle.
Dés à préfent je vous réponds
Que l'Epoux de la Dame a toutes fes façons.
Si quelqu'une manquoit, nous la luy donnerons
Demain en tel endroit, à telle heure, fans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'eft point dans une chambre haute.
Le logis eft propre & paré.
On m'a fait à l'abord traverfer un paffage
Où jamais le jour n'eft entré;
Mais auffi-toft aprés la vieille du meffage
M'a conduit en des lieux où loge en bonne foy
Tout ce qu'amour a de délices;
On peut s'en rapporter à moy.
A ce difcours jugez quels eftoient les fupplices
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le deffein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier; & fous ce perfonnage
Convaincre fa moitié, luy faire un vaffelage

Dont il fuſt à jamais parlé.
N'en déplaiſe au nouveau confrere,
Il n'eſtoit pas bien conſeillé :
Mieux valoit pour le coup ſe taire :
Sauf d'apporter en temps & lieu
Remede au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouſes font un récipiendaire
Au benoiſt eſtat de cocu,
S'il en peut ſortir franc, c'eſt à luy beaucoup faire;
Mais quand il eſt déja receu,
Vne façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raiſonna d'autre ſorte, & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crût qu'en prévenant
Son Parrein en cocüage,
Il feroit tour d'homme ſage :
Son Parrein, cela s'entend,
Pourveu que ſous ce galant
Il euſt fait aprentiſſage ;
Choſe dont à bon droit le Lecteur peut douter.
Quoy qu'il en ſoit l'Epoux ne manque pas d'aller
Au logis de l'Avanture,
Croyant que l'allée obſcure,
Son ſilence, & le ſoin de ſe cacher le nez,
Sans qu'il fuſt reconnu le feroient introduire
En ces lieux ſi fortunez :
Mais par malheur la vieille avoit pour ſe conduire
Vne lanterne ſourde ; & plus fine cent fois
Que le plus fin Docteur en loix,
Elle reconnut l'homme, & ſans eſtre ſurpriſe

Elle luy dit, attendez là ;
Ie vais trouver Madame Elise.
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre : & puis vous devez estre
En autre habit pour l'aller voir :
C'est à dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots nôtre Maistre
Poussé dans quelque bouge y voit d'abord parestre
Tout un deshabillé ; des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme ;
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de mesme qu'on eust fait
Si l'on eust attendu le Cardinal préfet.
Le Docteur se dépoüille ; & cette gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux
Où nostre homme privé de l'usage des yeux
Va d'une façon chancelante.
Aprés ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, & vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoy que ce fust son propre Empire ;
C'estoit en l'Ecole de droit.
En l'Ecole de droit ! Là mesme. Le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison
Pensa tomber en pamoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur regent.
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée, & grand chuchillement,

Vniverſel étonnement.
Eſt-il fou? qu'eſt-ce là? vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout; ſa femme ſe plaignit.
Proces. La parenté ſe joint en cauſe, & dit;
Que du Docteur venoit tout le mauvais meſnage;
Que cét homme eſtoit fou, que ſa femme eſtoit ſage.
On fit caſſer le mariage;
Et puis la Dame ſe rendit
Belle & bonne religieuſe
A ſaint Croiſſant en Vavoureuſe.
Vn Prélat luy donna l'habit.





## *Le Diable en Enfer.*

QVI craint d'aymer, a tort ſelon mon ſens
S'il ne fuit pas dés qu'il void une belle.
Ie vous connois objets doux & puiſſans :
Plus ne m'iray brûler à la chandelle.
Vne vertu ſort de vous ne ſçais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, beſoin n'eſt de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on ſoûpire :
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fiſt mieux.
A tels perils ne faut qu'on s'abandonne.
I'en vais donner pour preuve une perſonne
Dont la beauté fit trébucher Ruſtic.
Il en avint un fort plaiſant trafic :
Plaiſant fut-il, au peché prés, ſans faute :
Car pour ce poinct, je l'excepte & je l'oſte :
Et ne ſuis pas du gouſt de celle la
Qui buvant frais (ce fut ie penſe à Rome)
Diſoit, que n'eſt-ce un peché que cela!
Ie la condamne; & veux prouver en ſomme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on ſoit ſaint.
Rien n'eſt plus vray. Si Ruſtic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,

Qui jeune & ſimple & pourtant tres-gentille
Iuſques au vif vous l'eut bien-toſt atteint.
Alibech fut ſon nom, ſi j'ay memoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'hiſtoire.
Liſant un jour comme quoy certains ſaints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux deſſeins
Se ſéqueſtroient; vivoient comme des Anges,
Qui çà qui là, portans toûjours leurs pas
En lieux cachez; choſes qui bien qu'étranges
Pour Alibech avoient quelques appas.
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une ſemblable vie.
Alibech donc s'en va ſans dire adieu.
Mere ny ſœur, nourrice ny compagne
N'eſt avertie. Alibech en campagne
Marche toûjours, n'arreſte en pas un lieu.
Tant court en fin qu'elle entre en un bois ſombre;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard;
Homme poſſible autrefois plus gaillard,
Mais n'eſtant lors qu'un ſquelette & qu'une ombre.
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris;
C'eſt d'eſtre ſainte, & meriter pour prix
Qu'on me révere, & qu'on chomme ma feſte.
O quel plaiſir j'aurois ſi tous les ans,
La palme en main, les rayons ſur la teſte,
Ie recevois des fleurs & des preſens!
Vôtre métier eſt-il ſi difficile?
Ie ſçais dé-ja jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penſer inutile,

Dit le vieillard, je vous parle en ami.
La ſainteté n'eſt choſe ſi commune
Que le jeûner ſuffiſe pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne
Sans pour cela guere mieux en valoir.
Il faut encor pratiquer d'autres choſes,
D'autres vertus qui me ſont lettres cloſes,
Et qu'un Hermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moy mille fois.
Allez-le voir, ne tardez davantage :
Ie ne retiens tels oiſeaux dans ma cage.
Diſant ces mots le vieillard la quita,
Ferma ſa porte, & ſe barricada.
Tres ſage fut d'agir ainſi ſans doute,
Ne ſe fiant à vieilleſſe ny goute,
Ieûne ny haire, enfin à rien qui ſoit.
Non loin de là nôtre ſainte apperçoit
Celuy de qui ce bon vieillard parloit;
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,
Et ſe faiſant tout blanc de ſon épée.
C'étoit Ruſtic, jeune ſaint tres fervent :
Ces jeunes là s'y trompent bien ſouvent.
En peu de mots l'appetit d'eſtre ſainte
Luy fut d'abord par la belle expliqué ;
Appetit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour ſon fruit n'en fuſt marqué.
Ruſtic ſourit d'une telle innocence.
Ie n'ay, dit-il, que peu de connoiſſance
En ce meſtier; mais ce peu là que j'ay

Bien volontiers vous ſera partagé.
Nous vous rendrons la choſe familiere.
Maître Ruſtic euſt du donner congé
Tout dés l'abord à ſemblable écoliere.
Il ne le fit; en voici les effets.
Comme il vouloit eſtre des plus parfaits,
Il dit en ſoy : Ruſtic, que ſçais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire?
Qu'eſt-ce cela? moins que rien; tous le font :
Mais d'eſtre ſeul auprés de quelque belle
Sans la toucher, il n'eſt victoire telle;
Triomphes grands chez les Anges en ſont :
Meritons les; retenons cette fille.
Si je réſiſte à choſe ſi gentille,
J'atteinds le comble, & me tire du pair.
Il la retint; & fut ſi téméraire
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toûjours preſts à mal faire.
Or ſont nos ſaints logés ſous méme toict.
Ruſtic apreſte en un petit endroit
Vn petit lit de jonc pour la Novice.
Car de coucher ſur la dure d'abord,
Quelle apparence? elle n'eſtoit encor
Accoûtumée à ſi rude exercice.
Quant au ſouper, elle eut pour tout ſervice
Vn peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites eſtat que la magnificence
De ce repas ne conſiſta qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.

Ruſtic jeûna; la fille eut appetit.
Couchez à part, Alibech s'endormit :
L'hermite non. Vne certaine beſte
Diable nommée, un vray ſerpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la féte.
On l'y reçoit; Ruſtic roule en ſa teſte,
Tantoſt les traits de la jeune beauté,
Tantoſt ſa grace, & ſa naiveté,
Et ſes façons, & ſa maniere douce,
L'âge, la taille, & ſur tout l'enbonpoint,
Et certain ſein ne ſe repoſant point;
Allant, venant; ſein qui pouſſe & repouſſe
Certain corſet en dépit d'Alibech,
Qui taſche en vain de luy clorre le bec :
Car toûjours parle : il va, vient, & reſpire :
C'eſt ſon patois; Dieu ſçait ce qu'il veut dire.
Le pauvre Hermite émeu de paſſion
Fit de ce poinct ſa méditation.
Adieu la haire, adieu la diſcipline;
Et puis voila de ma devotion;
Voila mes ſaints. Celuy-cy s'achemine
Vers Alibech; & l'éveille en ſurſaut.
Ce n'eſt bien fait que de dormir ſi toſt,
Dit le frater; il faut au préallable
Qu'on faſſe une œuvre à Dieu fort agreable,
Empriſonnant en enfer le malin.
Créé ne fut pour aucune autre fin.
Procédons y. Tout à l'heure il ſe gliſſe
Dedans le lit. Alibech ſans malice,

N'entendoit rien à ce myſtere là :
Et ne ſçachant ny ceci ny cela,
Moitié forcée & moitié conſentante,
Moitié voulant combatre ce déſir,
Moitié n'oſant, moitié peine & plaiſir,
Elle creut faire acte de repentante;
Bien humblement rendit grace au frater;
Sçeut ce que c'eſt que le diable en enfer.
Deſormais faut qu'Alibech ſe contante
D'eſtre martire, en cas que ſainte ſoit :
Frere Ruſtic peu de vierges faiſoit.
Cette leçon ne fut la plus aiſée.
Dont Alibech non encor déniaiſée
Dit, il faut bien que le Diable en effet
Soit une choſe étrange & bien mauvaiſe :
Il briſe tout; voyez le mal qu'il fait
A ſa priſon : non pas qu'il m'en déplaiſe :
Mais il merite en bonne verité
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.
Tant s'appliqua Ruſtic à ce myſtere,
Tant prit de ſoin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'Enfer s'accouſtumant au Diable
Euſt eu toûjours ſa preſence agreable,
Si l'autre euſt pu toûjours en faire eſſay.
Sur quoy la belle; on dit encor bien vray
Qu'il n'eſt priſon ſi douce que ſon hôte
En peu de temps ne s'y laſſe ſans faute.
Bien toſt nos gens ont noiſe ſur ce poinct.
En vain l'Enfer ſon priſonnier rappelle

Le Diable eſt ſourd, le Diable n'entend point.
L'enfer s'ennuye; autant en fait la belle.
Ce grand deſir d'eſtre ſainte s'en va.
Ruſtic voudroit eſtre depeſtré d'elle.
Elle pourveoit d'elle meſme à cela.
Furtivement elle quite le ſire :
Par le plus court s'en retourne chez ſoy.
Ie ſuis en ſoin de ce qu'elle put dire
A ſes parens : c'eſt ce qu'en bonne foy
Iuſqu'à preſent je n'ay bien ſçeu comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que ſon cœur meu d'un appetit d'enfant
L'avoit portée à taſcher d'eſtre ſainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit ſemblant.
Sa parenté prit pour argent contant
Vn tel motif : non que de quelque atteinte
A ſon enfer on n'euſt quelque ſoupçon :
Mais cette chartre eſt faite de façon
Qu'on n'y void goute; & maint geolier s'y trompe.
Alibech fut feſtinée en grand pompe.
L'hiſtoire dit que par ſimplicité
Elle conta la choſe à ſes compagnes.
Beſoin n'eſtoit que vôtre ſainteté,
Ce luy dit-on, traverſaſt ces campagnes.
On vous auroit, ſans bouger du logis,
Meſme leçon meſme ſecret appris.
Ie vous aurois, dit l'une, offert mon frere.
Vous auriez eu, dit l'autre, mon couſin :
Et Nèherbal nôtre prochain voiſin

N'eſt pas non plus Novice en ce myſtere.
Il vous recherche; acceptez ce parti,
Devant qu'on ſoit d'un tel cas averti.
Elle le fit : Nèherbal n'eſtoit homme
A cela prés. On donna telle ſomme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer tres-ſuſpect ;
Vſant des biens que l'Hymen nous envoye.
A tous Epoux Dieu doint pareille joye;
Ne plus ne moins qu'employoit au deſert
Ruſtic ſon Diable, Alibech ſon enfer.





*La Jument du Compere Pierre.*

Messire Iean, (c'eſtoit certain Curé
Qui preſchoit peu ſinon ſur la Vendange)
Sur ce ſujet, ſans eſtre préparé,
Il triomphoit; vous euſſiez dit un Ange.
Encore un poinct eſtoit touché de luy;
Non ſi ſouvent qu'euſt voulu le Meſſire:
Et ce poinct là les enfans d'aujourdhuy
Sçavent que c'eſt, beſoin n'ay de le dire.
Meſſire Iean tel que je le deſcris
Faiſoit ſi bien que femmes & maris
Le recherchoient, eſtimoient ſa ſcience;
Au demeurant il n'eſtoit conſcience
Vn peu jolie, & bonne à diriger,
Qu'il ne vouluſt luy meſme interroger,
Ne s'en fiant aux ſoins de ſon Vicaire.
Meſſire Iean auroit voulu tout faire;
S'entremettoit en zelé directeur;
Alloit par tout; diſant qu'un bon Paſteur
Ne peut trop bien ſes oüailles connoiſtre,
Dont par luy meſme inſtruit en vouloit eſtre.
Parmi les gens de luy les mieux venus,
Il frequentoit chez le compere Pierre,



Vleughels del. G. Greux sc.

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Bon villageois à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, & pour tous revenus
Dieu ne donna que ſes deux bras tous nus,
Et ſon louchet, dont pour toute uſtenſille
Pierre faiſoit ſubſiſter ſa famille.
Il avoit femme & belle & jeune encor,
Ferme ſur tout; le haſle avoit fait tort
A ſon viſage, & non à ſa perſonne.
Nous autres gens peut-eſtre aurions voulu
Du délicat, ce ruſtiq ne m'euſt plu;
Pour des Curez la paſte en eſtoit bonne;
Et convenoit à ſemblables amours.
Meſſire Iean la regardoit toûjours
Du coin de l'œil, toûjours tournoit la teſte
De ſon coſté; comme un chien qui fait feſte
Aux os qu'il void n'eſtre pas trop chétifs;
Que s'il en void un de belle apparence,
Non dêcharné, plein encore de ſubſtance,
Il tient deſſus ſes regards attentifs :
Il s'inquiete, il trepigne, il remüe
Oreille & queüe; il a toûjours la veuë
Deſſus cet os, & le ronge des yeux
Vingt fois devant que ſon palais s'en ſente.
Meſſire Iean tout ainſi ſe tourmente
A cet objet pour luy delicieux.
La Villageoiſe eſtoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du Paſteur
Myſtere aucun; ny ſon regard flateur,
Ny ſes preſens ne touchoient Magdeleine :

Bouquets de thin, & pots de Marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus ſoins
C'eſtoit parler bas-breton tout au moins.
Il s'aviſa d'un plaiſant ſtratagême.
Pierre eſtoit lourd, ſans eſprit : je crois bien
Qu'il ne ſe fuſt précipité luy meſme,
Mais par delà de luy demander rien,
C'eſtoit abus & tres grande ſottiſe.
L'autre luy dit ; compere mon ami
Te voila pauvre, & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; ſi je t'apprends la guiſe
Et le moyen d'eſtre un jour plus contant
Qu'un petit Roy, ſans te tourmenter tant,
Que me veux tu donner pour mes eſtreines?
Pierre répond ; Parbleu Meſſire Iean
Ie ſuis à vous ; diſpoſez de mes peines ;
Car vous ſçavez que c'eſt tout mon vaillant.
Nôtre cochon ne nous faudra pourtant ;
Il a mangé plus de ſon, par mon ame,
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau,
Et d'abondant la vache à nôtre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. Ie ne veux nul ſalaire,
Dit le Paſteur ; obliger mon compere
Ce m'eſt aſſez, je te diray comment.
Mon deſſein eſt de rendre Magdeleine
Iument le jour par art d'enchantement,
Luy redonnant ſur le ſoir forme humaine.
Tres-grand profit pourra certainement

T'en revenir; car ton Afne eft fi lent,
Que du marché l'heure eft prefque paffée
Quand il arrive; ainfi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme eftant jument forte & menbrüe,
Ira plus vifte; & fi toft que chez toy
Elle fera du logis revenuë,
Sans pain ny foupe un peu d'herbe menuë
Luy fuffira. Pierre dit; fur ma foy,
Meffire Iean, vous eftes un fage homme.
Voyez que c'eft d'avoir étudié!
Vend-on cela? fi j'avois groffe fomme
Ie vous l'aurois parbleu bien toft payé.
Iean pourfuivit, orça je t'aprendray
Les mots, la guife, & toute la maniere,
Par où jument bien faite & pouliniere
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tefte, jambe, & tout ce qui s'enfuit
Luy reviendra : tu n'as qu'à me veoir faire.
Tay-toy fur tout; car un mot feulement
Nous gafteroit tout nôtre enchantement.
Nous ne pourrions revenir au myftere,
De noftre vie; encore un coup motus,
Bouche coufüe, ouvre les yeux fans plus:
Toy mefme aprés pratiqueras la chofe.
Pierre promet de fe taire, & Iean dit :
Sus Magdeleine; il fe faut, & pour caufe,
Defpoüiller nüe & quiter cet habit :

Dégrafez-moy cet atour des Dimanches;
Fort bien : oſtez cé corſet & ces manches;
Encore mieux : défaites ce jupon;
Tres-bien cela. Quand vint à la chemiſe,
La pauvre Epouſe eut en quelque façon
De la pudeur. Eſtre nüe ainſi miſe
Aux yeux des gens! Magdeleine aymoit mieux
Demeurer femme, & juroit ſes grands Dieux
De ne ſouffrir une telle vergogne.
Pierre luy dit : voila grande beſogne!
Et bien, tous deux nous ſçaurons comme quoy
Vous eſtes faite; eſt-ce par voſtre foy
Dequoy tant craindre? Et là là Magdeleine,
Vous n'avez pas toûjours eu tant de peine
A tout oſter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces? dites nous.
Meſſire Iean eſt ce quelqu'un d'étrange?
Que craignez-vous? hé quoy? qu'il ne vous mange?
Çà dépeſchons; c'eſt par trop marchandé.
Depuis le temps Monſieur noſtre Curé
Auroit des-ja parfait ſon entrepriſe.
Diſant ces mots il oſte la chemiſe,
Regarde faire, & ſes lunettes prend.
Meſſire Iean par le nombril commence,
Poſe deſſus une main en diſant,
Que cecy ſoit beau poitrail de Iument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons;

Car quant à ceux qui ſur l'autre hemiſphere
Sont étendus, plus vaſtes en leur tour,
Par reverence on ne les nomme guere;
Meſſire Iean leur fait auſſi ſa cour;
Diſant toûjours pour la ceremonie,
Que cecy ſoit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin;
Et ne voyant nul progrés à la choſe,
Il prioit Dieu pour la Métamorphoſe.
C'eſtoit en vain; car de l'enchantement
Toute la force & l'accompliſſement
Giſoit à mettre une queuë à la beſte :
Tel ornement eſt choſe fort honneſte :
Iean ne voulant un tel poinct oublier
L'attache donc : lors Pierre de crier,
Si haut qu'on l'euſt entendu d'une lieuë,
Meſſire Iean je n'y veux point de queuë :
Vous l'attachez trop bas, Meſſire Iean.
Pierre à crier ne fut ſi diligent,
Que bonne part de la ceremonie
Ne fuſt des-ja par le Preſtre accomplie.
A bonne fin le reſte auroit eſté,
Si non contant d'avoir des-ja parlé
Pierre encor n'euſt tiré par la Soutane
Le Curé Iean, qui luy dit, foin de toy :
T'avois-je pas recommandé, gros aſne,
De ne rien dire, & de demeurer coy ?
Tout eſt gaſté; ne t'en pren qu'à toy meſme.

Pendant ces mots l'Epoux gronde à part ſoy.
Magdeleine eſt en un courroux extreme,
Querelle Pierre, & luy dit; malheureux,
Tu ne ſeras qu'un miſerable gueux
Toute ta vie; & puis vien-t'en me braire;
Vien me conter ta faim & ta douleur.
Voyez un peu : Monſieur noſtre Paſteur
Veut de ſa grace à ce traiſne-malheur
Monſtrer dequoy finir noſtre miſere :
Merite t-il le bien qu'on luy veut faire?
Meſſire Iean laiſſons là cet oyſon :
Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux, ſes aulx, ſes herbes, ſon oignon,
Sans l'avertir venez à la maiſon;
Vous me rendrez une Iument polie.
Pierre reprit; plus de Iument, mamie;
Ie ſuis contant de n'avoir qu'un griſon.







Fragonard del. L. Monziès sc.

PASTÉ D'ANGUILLE.



*Paſté d'Anguille.*

MESME beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie, & ſoûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Cette maîtreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux; pourquoy cela?
C'eſt qu'elle eſt neuve; & celle-la
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.
Son cœur dit ouy; le mien dit non;
D'où vient? en voicy la raiſon,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Ie l'ay ja dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on deſguiſe;
Suivant la Loy de ce dicton,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Ce fut celle auſſi d'un mary
De qui la femme eſtoit fort belle.
Il ſe trouva bien toſt guery
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen, & la poſſeſſion

Eteignirent ſa paſſion.
Vn ſien Valet avoit pour femme
Vn petit bec aſſez mignon :
Le maiſtre eſtant bon compagnon,
Eut bien toſt empaumé la Dame.
Cela ne plût pas au Valet,
Qui les ayant pris ſur le fait,
Vendiqua ſon bien de couchete,
A ſa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc...
Bien ſot de faire un bruit ſi grand
Pour une choſe ſi commune;
Dieu nous gard de plus grand fortune.
Il fit à ſon Maiſtre un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne
Ce n'eſt pas trop; Dieu & raiſon
Vous recommandent cétte Antienne.
Direz-vous, ie ſuis ſans Chreſtienne?
Vous en avez à la maiſon
Vne qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'eſt pour ma femme trop d'honneur;
Il ne luy faut ſi gros Monſieur.
Tenons-nous chacun à la noſtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs;
Ie m'en raporte aux connoiſſeurs :
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe

De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puis qu'on ne ſçauroit défaire
Ce qui s'eſt fait, je voudrois bien,
(Ceci ſoit dit ſans vous deplaire,)
Que contant de voſtre ordinaire
Vous ne goûtaſſiez plus du mien.
Le Patron ne voulut luy dire
Ny oüy ny non ſur ce diſcours;
Et commanda que tous les jours
On miſt aux repas, prés du ſire,
Vn paſté d'Anguille; ce mets
Lui chatoüilloit fort le palais.
Avec un appetit extreme
Vne & deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troiſieſme
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha :
Monſieur, dit-on, nous le commande:
Tenez-vous en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voila ſoû, reprit le Sire.
Et quoy toûjours paſtez au bec!
Pas une Anguille de roſtie!
Paſtez tous les jours de ma vie!
I'aymerois mieux du pain tout ſec :
Laiſſez-moy prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre:

Au Diable ces paſtez maudits ;
Ils me ſuivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le Maiſtre accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du deduit,
Mon Amy, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté
Vous ſoyez ſi tôt dégoûté.
Ne vous ay-je pas ouy dire
Que c'eſtoit vôtre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ay-je fait qui fuſt plus étrange ?
Vous me blâmez lors que je change
Vn mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux Amy, je vous aprend
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains apetits,
De changer ſon pain blanc en bis :
Diverſité c'eſt ma Deviſe.
Quand le Maiſtre euſt ainſi parlé,
Le Valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'euſt à dire
Quelque choſe encor là deſſus :
Car aprés tout doit-il ſuffire
D'alléguer ſon plaiſir ſans plus ?
I'ayme le changé ; A la bonne heure,
On vous l'accorde ; mais gagnez

S'il ſe peut les intereſſez :
Cette voye eſt bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vray,
Ie crois que l'Amateur du change
De ce Conſeil tenta l'eſſay.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorez uſant toûjours :
Mots dorez font tout en Amours.
C'eſt une maxime conſtante :
Chacun ſçait quelle eſt mon entente :
I'ay rebatu cent & cent fois
Cecy dans cent & cent endroits :
Mais la choſe eſt ſi neceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et rediray juſques au bout,
Mots dorez en Amours font tout.
Ils perſuadent la Donzelle,
Son petit chien, ſa Demoiſelle,
Son Epoux quelque fois auſſi ;
C'eſt le ſeul qu'il falloit icy
Perſuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette eloquence ; & Dame
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Nôtre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il ſuivit la mode
De ſon Maiſtre, & toûjours depuis
Changea d'objets en ſes deduits.
Il n'eſtoit bruit que d'avantures

Du Chrétien & de Creatures.
Les plus nouvelles ſans manquer
Eſtoient pour luy les plus gentilles;
Par où le drôle en pût croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nimphes, Griſettes, ce qu'il put :
Toutes eſtoient de bonne priſe;
Et ſur ce poinct, tant qu'il veſcut,
Diverſité fut ſa Deviſe.





A. Greux sc.

LES LUNETTES.





## *Les Lunettes.*

I'avois juré de laiſſer là les Nones :
Car que toûjours on voye en mes écrits
Meſme ſujet, & ſemblables perſonnes,
Cela pourroit fatiguer les eſprits.
Ma muſe met Guimpe ſur le tapis :
Et puis quoy? Guimpe; & puis Guimpe ſans ceſſe;
Bref toûjours Guimpe, & Guimpe ſous la preſſe.
C'eſt un peu trop. Ie veux que les Nonains
Faſſent les tours en amour les plus fins;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuiſe
Tout le ſujet; le moyen? c'eſt un fait
Par trop fréquent, je n'aurois jamais fait :
Il n'eſt Greffier dont la plume y ſuffiſe.
Si j'y tâchois on pourroit ſoupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner;
Tant ſur ce poinct mes Vers font de rechutes;
Toûjours ſouvient à Robin de ſes flûtes.
Or apportons à cela quelque fin.
Ie le prétends cette tâche icy faite.
Iadis s'eſtoit introduit un blondin
Chez des Nonains à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fuſt :

Dont le galant paſſa pour ſœur Colette
Auparavant que la barbe luy cruſt.
Cet entre temps ne fuſt ſans fruit; le Sire
L'employa bien : Agnés en profita.
Las quel profit! j'euſſe mieux fait de dire
Qu'à ſœur Agnés malheur en arriva.
Il luy falut élargir ſa ceinture;
Puis mettre au iour petite creature,
Qui reſſembloit comme deux goutes d'eau,
Ce dit l'hiſtoire, à la ſœur Iouvenceau.
Voila ſcandale & bruit dans l'Abbaye.
D'où cet enfant eſt il plu? comme a-t-on,
Diſoient les ſœurs en riant, ie vous prie,
Trouvé ceans ce petit champignon?
Si ne s'eſt-il aprés tout fait luy meſme.
La Prieure eſt en un courroux extreme.
Avoir ainſi ſoüillé cette maiſon!
Bien toſt on mit l'accouchée en priſon.
Puis il falut faire enqueſte du pere.
Comment eſt il entré? comment ſorti?
Les murs ſont hauts, antique la touriere,
Double la grille, & le tour tres petit.
Seroit ce point quelque garçon en fille?
Dit la Prieure, & parmi nos brebis
N'aurions nous point ſous de trompeurs habits
Vn ieune loup? ſus qu'on ſe des-habille :
Ie veux ſçavoir la verité du cas.
Qui fut bien pris, ce fut la feinte oüaille.
Plus ſon eſprit à ſonger ſe travaille,

Moins il efpere échaper d'un tel pas.
Neceffité mere de ftratagême
Luy fit... eh bien? luy fit en ce moment
Lier... eh quoy? foin, ie fuis court moy mefme :
Où prendre un mot qui dife honneftement
Ce que lia le pere de l'enfant?
Comment trouver un détour fuffifant
Pour cet endroit? Vous avez oüi dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Feneftre au corps; de forte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à fon aife lire;
Chofe commode aux Medecins d'alors.
Mais fi d'avoir une feneftre au corps
Eftoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'eftoit pas; dans les femmes fur tout :
Car le moyen qu'on puft venir à bout
De rien cacher? Noftre commune mere
Dame Nature y pourveut fagement
Par deux lacets de pareille mefure.
L'homme & la femme eurent également
De quoy fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut fa faute, elle mefme en fut caufe;
N'eftant iamais à fon gré trop bien clofe.
L'homme au rebours : & le bout du tiffu
Rendit en luy la nature perplexe.
Bref le lacet à l'un & l'autre fexe
Ne put quadrer, & fe trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.

Il eſt facile à préſent qu'on devine
Ce que lia noſtre ieune imprudent ;
C'eſt ce ſurplus, ce reſte de machine,
Bout de lacet aux hommes excedant.
D'un brin de fil il l'attacha de ſorte
Que tout ſembloit auſſi plat qu'aux Nonains :
Mais fil ou ſoye, il n'eſt bride aſſez forte
Pour contenir ce que bien toſt ie crains
Qui ne s'échape ; amenez moy des ſaints ;
Amenez-moy ſi vous voulez des Anges ;
Ie les tiendray creatures eſtranges,
Si vingt Nonains telles qu'on les vid lors
Ne font trouver à leur eſprit un corps.
I'entends Nonains ayant tous les treſors
De ces trois ſœurs dont la fille de l'onde
Se fait ſervir ; chiches & fiers appas,
Que le ſoleil ne void qu'au nouveau monde,
Car celuy-cy ne les luy monſtre pas.
La Prieure a ſur ſon nez des lunettes,
Pour ne iuger du cas legerement.
Tout à l'entour ſont debout vingt Nonettes,
En un habit que vray-ſemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.
Figurez-vous la queſtion qu'au Sire
On donna lors ; beſoin n'eſt de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, enbonpoinct, & peau fine,
Fermes tetons, & ſemblables reſſorts
Eurent bien toſt fait ioüer la machine.

Elle eſchapa, rompit le fil d'un coup,
Comme un courſier qui romproit ſon licou,
Et ſauta droit au nez de la Prieure,
Faiſant voler lunettes tout à l'heure
Iuſqu'au plancher. Il s'en falut bien peu
Que l'on ne viſt tomber la lunetiere.
Elle ne prit cet accident en ieu.
L'on tint Chapitre, & ſur cette matiere
Fut raiſonné long-temps dans le logis.
Le ieune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,
A certain arbre en leur cour l'attacherent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la ſuite :
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il ſera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuiſines
Tous les balays, & que l'autre s'en court
A l'Arſenal où ſont les diſciplines,
Qu'une troiſieſme enferme à double tour
Les Sœurs qui ſont ieunes & pitoyables,
Bref que le ſort ami du marjeolet
Ecarte ainſi toutes les déteſtables,
Vient un Meuſnier monté ſur ſon mulet,
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon Compagnon, & beau ioüeur de quilles.
Oh oh, dit-il, qu'eſt-ce là que ie voy?
Le plaiſant ſaint! ieune homme, ie te prie,
Qui t'a mis là? ſont-ce ces ſœurs, dis moy.

Avec quelqu'une as tu fait la folie?
Te plaiſoit elle? eſtoit elle iolie?
Car à te voir tu me portes ma foy
(Plus ie regarde & mire ta perſonne)
Tout le minois d'un vray croqueur de None.
L'autre répond : helas, c'eſt le rebours :
Ces Nones m'ont en vain prié d'amours.
Voila mon mal; Dieu me doint patience;
Car de commettre une ſi grande offence,
I'en fais ſcrupule, & fuſt-ce pour le Roy;
Me donnaſt-on auſſi gros d'or que moy.
Le Meuſnier rit; & ſans autre myſtere
Vous le délie, & luy dit, idiot,
Scrupule toy, qui n'es qu'un pauvre haire!
C'eſt bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Noſtre Curé ne feroit pas ſi ſot.
Viſte, fuy-t'en, m'ayant mis en ta place :
Car auſſi bien tu n'es pas comme moy
Franc du collier, & bon pour cet employ :
Ie n'y veux point de quartier ny de grace :
Viennent ces ſœurs; toutes ie te répon
Verront beau ieu ſi la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne ſe le fait redire.
Il vous l'attache, & puis luy dit adieu.
Large d'épaule on auroit veu le Sire
Attendre nud les Nonains en ce lieu.
L'eſcadron vient, porte en guiſe de Cierges
Gaules & foüets : proceſſion de verges
Qui fit la ronde à l'entour du Meuſnier,

Sans luy donner le temps de ſe montrer,
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, mes Dames :
Vous vous trompez ; conſiderez-moy bien :
Ie ne ſuis pas cet ennemi des femmes,
Ce ſcrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Emploiez moy, vous verrez des merveilles.
Si ie dis faux, coupez moy les oreilles.
D'un certain jeu ie viendray bien à bout ;
Mais quant au foüet ie n'y vaux rien du tout.
Qu'entend ce Ruſtre, & que nous veut il dire,
S'écria lors une de nos ſans-dents.
Quoy tu n'es pas noſtre faiſeur d'enfans ?
Tant pis pour toy, tu payras pour le ſire.
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un ſi beau chemin.
Tien tien, voila l'ébat que l'on deſire.
A ce diſcours foüets de rentrer en ieu,
Verges d'aller, & non pas pour un peu ;
Meuſnier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'eſtre aſſez bien entendu,
Mes Dames ie... feray tout mon poſſible
Pour m'acquiter de ce qui vous eſt dû.
Plus il leur tient des diſcours de la ſorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait ſentir. Long-temps il s'en ſouvint.
Pendant qu'on donne au Maiſtre l'anguillade,
Le mulet fait ſur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
Ie ne le ſçais, ny ne m'en mets en peine.

Suffit d'avoir ſauvé le iouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs pour douzaine
De ces Nonains au corps gent & ſi beau
N'auroient voulu, ie gage, être en ſa peau.





P. le Mesle pinx — Ch. Courtry sc



LE CUVIER.





## *Le Cuvier.*

SOIEZ Amant, vous ferez inventif :
Tour ny détour, rufe ny ftratageme
Ne vous faudront : le plus jeune aprentif
Eft vieux routier des le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette paffion
Demeuraft court faute d'invention :
Amour fait tant qu'enfin il a fon conte.
Certain Cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foy. Voicy ce que j'en fçais,
Et qu'un quidam me dit ces iours paffés.
Dedans un bourg ou ville de Province,
(N'importe pas du titre ny du nom)
Vn Tonnelier & fa femme Nanon
Entretenoient un mefnage affez mince.
De l'aller voir amour n'eut à mépris;
Y conduifant un de fes bons amis;
C'eft cocüage; il fut de la partie;
Dieux familiers, & fans ceremonie,
Se trouvans bien dans toute hoftellerie;
Tout eft pour eux bon gifte & bon logis;
Sans regarder fi c'eft louvre ou cabane.
Vn drofle donc careffoit Madame Anne.

Ils en eſtoient ſur un poinɛt, ſur un poinɛt...
C'eſt dire aſſez de ne le dire point,
Lors que l'Eſpoux revient tout hors d'haleine
Du Cabaret; iuſtement, iuſtement...
C'eſt dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens ſont fort en peine.
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'Amant :
On vous le ſerre en haſte & promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'Eſpoux dit, i'ay vendu
Noſtre Cuvier. Combien ? dit Madame Anne.
Quinze beaux francs. Va tu n'es qu'un gros Aſne;
Repartit elle, & ie t'ay d'un eſcu
Fait aujourd'huy profit par mon adreſſe,
L'ayant vendu ſix écus avant toy.
Le Marchand voit s'il eſt de bon alloy,
Et par dedans le taſte piece à piece,
Examinant ſi tout eſt comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque defaut.
Que ferois tu malheureux ſans ta femme ?
Monſieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on ſe tourmente icy le corps & l'ame :
Il faut agir ſans ceſſe en l'attendant.
Ie n'ay gouſté iuſqu'icy nulle ioye :
I'en gouſteray deſormais, atten t'y.
Voyez un peu, le galand a bon foye :
Ie ſuis d'avis qu'on laiſſe à tel mary
Telle moitié. Doucement noſtre Eſpouſe,
Dit le bon homme. Or ſus Monſieur, ſortés.

Cà que je racle un peu de tous coftés
Voftre Cuvier, & puis que ie l'arroufe;
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,
Ie vous réponds qu'il n'eft moins bon que beau.
Le galant fort; l'époux entre en fa place,
Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà delà; fans qu'il fe doute brin
De ce qu'amour en dehors vous luy braffe :
Rien n'en put voir; & pendant qu'il repaffe
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les Dieux fufdits luy viennent de nouveau
Rendre vifite, impofant un ouvrage
A nos Amans bien different du fien.
Il regrata, grata, frota fi bien,
Que nôtre couple, ayant repris courage,
Reprit auffi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant perfonnage.
Dire comment le tout fe put paffer,
Amy Lecteur tu dois m'en difpenfer :
Suffit que i'ay tres bien prouvé ma thefe.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aife.
Nul d'eux n'eftoit à tels ieux aprentif.
Soyez Amant, vous ferez inventif.





*La chose impossible.*

Un demon plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'Amant de certaine belle,
Qu'à la fin celuy cy posseda sa cruelle.
Le pact de nostre Amant & de l'esprit folet
Ce fut que le premier ioüiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
Ie te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obeit au Diable,
Quand il a fait ce plaisir là,
A tes commandemens le Diable obeira,
Sur l'heure mesme, & puis sur la mesme heure
Ton serviteur Lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement,
Que tu luy feras promptement ;
Toûiours ainsi, sans nul retardement :
Sinon, ny ton corps ny ton ame
N'appartiendront plus à ta Dame ;
Ils seront à Satan, & Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le Galand s'accorde à cela.
Commander, estoit-ce un mystere?



LA CHOSE IMPOSSIBLE.



Obeïr eſt bien autre affaire.
Sur ce penſer là noſtre Amant
S'en va trouver ſa belle; en a contentement;
Gouſte des voluptez qui n'ont point de pareilles;
Se trouve tres heureux; hormis qu'inceſſamment
Le Diable eſtoit à ſes oreilles.
Alors l'Amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en teſte;
De bâtir des Palais, d'exciter la tempeſte;
En moins d'un tour de main cela s'accompliſſoit.
Mainte piſtolle ſe gliſſoit
Dans l'eſcarcelle de noſtre homme.
Il envoioit le Diable à Rome;
Le Diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'eſtoient longs,
Aucune choſe malaiſée.
L'Amant à force de réver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui faloit trouver,
Vid bien-toſt ſa cervelle uſée.
Il s'en plaignit à ſa divinité :
Lui dit de bout en bout toute la verité.
Quoy ce n'eſt que cela? lui repartit la Dame :
Ie vous auray bien-toſt tiré
Vne telle épine de l'ame.
Quand le Diable viendra, vous lui preſenterez
Ce que ie tiens, & lui direz :
Défrize-moy cecy; fais tant par tes iournées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Ie ne ſçais quoy qu'elle tira

Du verger de Cypris, labirinte des fées,
Ce qu'un Duc autrefois jugea ſi precieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie;
Illuſtre & noble confrairie
Moins pleine d'hommes que de Dieux.
L'Amant dit au Demon : c'eſt ligne circulaire
Et courbe que ceci; ie t'ordonne d'en faire
Ligne droite & ſans nuls retours.
Va t'en y travailler, & cours.
L'eſprit s'en va, n'a point de ceſſe
Qu'il n'ait mis le fil ſous la preſſe,
Tâché de l'aplatir à grands coups de marteau,
Fait ſejourner au fonds de l'eau;
Sans que la ligne fuſt d'un ſeul poinct étenduë;
De quelque tour qu'il ſe ſerviſt,
Quelque ſecret qu'il euſt, quelque charme qu'il fiſt,
C'eſtoit temps & peine perduë :
Il ne pût mettre à la raiſon
La toiſon.
Elle ſe revoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le broüillard : plus Satan y touchoit
Moins l'annelure ſe laſchoit.
Qu'eſt-ceci, diſoit-il, ie ne vis de ma vie
Choſe de telle étoffe : il n'eſt point de lutin
Qui n'y perdiſt tout ſon latin.
Meſſire Diable un beau matin
S'en va trouver ſon homme, & lui dit, ie te laiſſe.
Aprens-moy ſeulement ce que c'eſt que cela :
Ie te le rens, tien, le voila,

Ie ſuis victus, ie le confeſſe.
Nôtre ami Monſieur le luiton,
Dit l'homme, vous perdez un peu trop toſt courage ;
Celuy-cy n'eſt pas ſeul, & plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.





## *Le Magnifique.*

Un peu d'efprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'eft en amour une triple machine
Par qui maint fort eft bien toft emporté;
Rocher fuft-il; rochers auffi fe prennent.
Qu'on foit bien fait, qu'on ayt quelque talent,
Que les cordons de la bourfe ne tiennent;
Ie vous le dis, la place eft au galant.
On la prend bien quelquefois fans ces chofes.
Bon fait avoir neanmoins quelques dofes
D'entendement, & n'eftre pas un fot :
Quant à l'avare, on le hait : le magot
A grand befoin de bonne retorique :
La meilleure eft celle du liberal.
Vn florentin nommé le Magnifique
La poffedoit en propre original.
Le Magnifique eftoit un nom de guerre
Qu'on luy donna; bien l'avoit merité :
Son train de vivre, & fon honnefteté,
Ses dons fur tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'efprit galant, & l'air des plus polis.



LE MAGNIFIQUE



Il ſe piqua pour certaine femelle
De haut eſtat. La conqueſte eſtoit belle :
Elle excitoit doublement le déſir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaiſir.
Aldobrandin eſtoit de cette Dame
Bail & mary : pourquoy bail? ce mot là
Ne me plaiſt point; c'eſt mal dit que cela;
Car un mary ne baille point ſa femme.
Aldobrandin la ſienne ne bailloit;
Trop bien cét homme à la garder veilloit
De tous ſes yeux; s'il en euſt eu dix mille,
Il les euſt tous à ce ſoin occupez :
Amour le rend, quand il veut, inutile :
Ces Argus là ſont fort ſouvent trompez.
Aldobrandin ne croioit pas poſſible
Qu'il le fuſt onc; il défioit les gens.
Au demeurant il eſtoit fort ſenſible
A l'intereſt, aymoit fort les preſens.
Son concurrent n'avoit encor ſçeu dire
Le moindre mot à l'objet de ſes vœux :
On ignoroit, ce luy ſembloit, ſes feux,
Et le ſurplus de l'Amoureux martyre;
(Car c'eſt toûjours une meſme chanſon)
Si l'on l'euſt ſçeu, qu'euſt on fait? que fait on?
Ià n'eſt beſoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à noſtre pauvre Amant,
Il n'avoit ſçeu dire un mot ſeulement
Au Medecin touchant ſa maladie.
Or le voila qui tourmente ſa vie,

Qui va, qui vient, qui court, qui perd ſes pas :
Point de feneſtre & point de jalouſie
Ne luy permet d'entrevoir les appas,
Ny d'entroüir la voix de ſa Maîtreſſe.
Il ne fut onc ſemblable fortereſſe.
Si faudra t'il qu'elle y vienne pourtant.
Voicy comment s'y prit noſtre aſſiegeant.
Ie penſe avoir des-ja dit, ce me ſemble,
Qu'Aldobrandin homme à preſens étoit ;
Non qu'il en fiſt, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faiſoit grand cas :
Il l'appelloit à cauſe de ſon pas
La haquenée. Aldobrandin le loüe :
Ce fut aſſez; nôtre Amant propoſa
De le troquer; l'Epoux s'en excuſa :
Non pas, dit-il, que ie ne vous avoüe
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Ie perds toûiours. Alors le Magnifique,
Qui void le but de cette politique,
Reprit; eh bien, faiſons mieux; ne troquez;
Mais pour le prix du Cheval permettez
Que vous préſent j'entretienne Madame.
C'eſt un déſir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que mes meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Ie vous demande un quart d'heure ſans plus.
Aldobrandin l'arreſtant là deſſus ;
I'en ſuis d'avis; ie livreray ma femme ?

Ma foy mon cher gardez vôtre Cheval.
Quoy, vous préſent? Moy préſent. Et quel mal
Encore un coup peut il en la préſence
D'un mary fin comme vous arriver?
Aldobrandin commence d'y reſver :
En raiſonnant en ſoy; quelle apparence
Qu'il en mêvienne en effet moy préſent?
C'eſt marché ſeur; il eſt fol; à ſon dam;
Que prétend-il? pour plus grande aſſurance,
Sans qu'il le ſçache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'Epoux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit noſtre Amant,
Sera reiglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore :
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre void celle là qu'il adore,
Il ſe croit eſtre en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſale
Ils ſe vont ſeoir. Nôtre galant n'étale
Vn long narré; mais vient d'abord au fait.
Ie n'ay le lieu ny le temps à ſouhait,
Commença-t-il; puis ie tiens inutile
De tant tourner, il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Voſtre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fuſt un peché
Que d'y répondre? Ah ie vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si i'avois le loiſir,

Ie ferois voir par les formes ma flame,
Et vous dirois de cet ardant désir
Tout le menu : mais que ie brusle, meure,
Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.
Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sotise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?
Renvoyrez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il est vray, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Ie vois, ie vois, c'est une tricherie
De vôtre Epoux : il m'a joüé ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y sçais un secret.
Rien n'y fera pour le seur sa défence.
Ie sçauray bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par son langage doux
Rompt à mon sens quelque peu le silence.
I'y lis cecy. Ne croyez pas, Monsieur,
Que la Nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Iouxtes, tournois, devises, serenades,
M'ont avant vous declaré vôtre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul poinct offensée ;
Ie vous diray que des le premier jour

I'y répondis, & me ſentis bleſſée
Du meſme trait; mais que nous ſert cecy?
Ce qu'il nous ſert? je m'en vais vous le dire :
Eſtant d'accord, il faut cette nuit cy
Goûter le fruit de ce commun martyre;
De vôtre Epoux nous vanger & nous rire;
Bref le payer du ſoin qu'il prend icy;
De ces fruits là le dernier n'eſt le pire.
Vôtre jardin viendra comme de cire :
Deſcendez-y; ne doutez du ſuccés :
Vôtre mary ne ſe tiendra iamais
Qu'à ſa maiſon des champs, ie vous l'aſſure,
Tantoſt il n'aille éprouver ſa monture.
Vos doüagnas en leur premier ſommeil,
Vous deſcendrez, ſans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur voſtre dos, & viendrez au jardin.
De mon coſté l'êchelle eſt préparée.
Ie monteray par la cour du voiſin :
Ie l'ay gagné : la ruë eſt trop publique.
Ne craignez rien. Ah mon cher Magnifique
Que ie vous ayme! & que ie vous ſçais gré
De ce deſſein! venez, je deſcendray.
C'eſt vous qui parle; & pluſt au Ciel Madame,
Qu'on vous oſaſt embraſſer les genoux!
Mon Magnifique, à tantoſt; vôtre flame
Ne craindra point les regards d'un ialoux.
L'Amant la quite; & feint d'eſtre en couroux;
Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,

Aldobrandin; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'eſtre avecque perſonne
Que d'eſtre avec Madame que voila.
Si vous trouvez Chevaux à ce prix là,
Vous les devez prendre ſur ma parole.
Le mien hannit du moins; mais cette idole
Eſt proprement un fort joly poiſſon.
Or ſus, j'en tiens; ce m'eſt une leçon.
Quiconque veut le reſte du quart d'heure
N'a qu'à parler; j'en feray iuſte prix.
Aldobrandin rit ſi fort qu'il en pleure.
Ces ieunes gens, dit-il, en leurs eſprits
Mettent toûjours quelque haute entrepriſe.
Noſtre féal vous laſchez trop toſt priſe;
Avec le temps on en viendroit à bout.
I'y tiendray l'œil; car ce n'eſt pas là tout;
Nous y ſçavons encor quelque rubrique:
Et cependant, Monſieur le Magnifique,
La haquenée eſt nettement à nous:
Plus ne fera de dépenſe chez-vous.
Des-aujourd'huy, qu'il ne vous en déplaiſe,
Vous me verrez deſſus fort à mon aiſe
Dans le chemin de ma maiſon des champs.
Il n'y manqua, ſur le ſoir; & nos gens
Au rendez-vous tout auſſi peu manquerent.
Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long; lecteur prudent
Ie m'en remets à ton bon jugement.
La Dame eſtoit jeune, fringante, & belle,

L'Amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup ſur coup furent pris;
Moins n'en valoit ſi gentille femelle.
Aucun peril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux doüagnas, & bonne ſentinelle.
Vn pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion qu'il prit en cocüage
Tous ſes degrez; un ſeul ne luy manqua;
Tant ſçeut ioüer ſon ieu la haquenée:
Contant ne fut d'une ſeule iournée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois iours entiers; ſans doute ny ſcrupule.
I'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ny Mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.





*Le Tableau.*

ON m'engage à conter d'une maniere honneſte
Le ſujet d'un de ces tableaux
Sur leſquels on met des rideaux.
Il me faut tirer de ma teſte
Nombre de traits nouveaux, piquans & delicats,
Qui diſent & ne diſent pas,
Et qui ſoient entendus ſans notes
Des Agnés meſme les plus ſottes :
Ce n'eſt pas coucher gros ; ces extremes Agnés
Sont oiſeaux qu'on ne vit jamais.

Toute Matrône ſage, à ce que dit Catule,
Regarde volontiers le giganteſque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Iunon :
A ce plaiſant objet ſi quelqu'une recule,
Cette quelqu'une diſſimule.
Ce principe poſé, pourquoy plus de ſcrupule,
Pourquoy moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puiſqu'on le veut ainſi, ie feray de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront icy de place ;
Tout y ſera voilé ; mais de gaze ; & ſi bien,
Que ie crois qu'on n'en perdra rien.

Qui penſe finement, & s'exprime avec grace,
Fait tout paſſer; car tout paſſe:
Ie l'ay cent fois éprouvé:
Quand le mot eſt bien trouvé,
Le ſexe en ſa faveur à la choſe pardonne:
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encor pourtant:
Vous ne faites rougir perſonne,
Et tout le monde vous entend.
I'ay beſoin aujourd'huy de cet art important.
Pourquoy, me dira-t-on, puiſque ſur ces merveilles,
Le ſexe porte l'œil ſans toutes ces façons?
Ie réponds à cela; chaſtes ſont ſes oreilles
Encor que les yeux ſoient fripons.
Ie veux, quoy qu'il en ſoit, expliquer à des belles
Cette chaiſe rompuë, & ce ruſtre tombé:
Muſes venez m'ayder; mais vous eſtes pucelles,
Au joly jeu d'amour ne ſçachant A ny B.
Muſes ne bougez donc; ſeulement par bonté
Dites au Dieu des vers que dans mon entrepriſe
Il eſt bon qu'il me favoriſe,
Et de mes mots faſſe le choix,
Ou je diray quelque ſotiſe
Qui me fera donner du buſque ſur les doigts.
C'eſt aſſez raiſonner; venons à la peinture.
Elle contient une avanture
Arrivée au pays d'Amours.
Iadis la ville de Citere
Avoit en l'un de ſes faux-bourgs
Vn Monaſtere.

Venus en fit un Séminaire.
Il eftoit de Nonains, & ie puis dire ainfi
Qu'il eftoit de galans auffi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de Cour, Gens de Ville, & Sacrificateurs,
Et Doctéurs,
Et Bacheliers fur tout. Vn de ce dernier ordre
Paffoit dans la maifon pour eftre des Amis,
Propre, toûjours razé, bien-difant, & beau-fils:
Sur fon chapeau luifant, fur fon rabat bien mis
La médifance n'euft fçeu mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'eft que deux des Nonains alternativement
En tiroient maint & maint fervice.
L'une n'avoit quité les atours de Novice
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit:
La moins jeune à peine contoit
Vn an entier pardeffus feize;
Aage propre à foutenir thefe;
Thefe d'amour; le Bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque poinct de cette fcience,
Et le tout par experience.

Vne affignation pleine d'impatience
Fut un iour par les fœurs donnée à cet Amant;
Et pour rendre complet le divertiffement,
Bacchus avec Céres, de qui la compagnie
Met Venus en train bien fouvent,

Devoient eſtre ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha ſeule aux apprets du régal.
Elle ſçeut s'en tirer avec beaucoup de grace.
Tout paſſa par ſes mains, & le vin, & la glace,
Et les caraffes de criſtal.
On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre.
Elle en fit un iardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des las d'amour, & le chifre des fœurs.
Leurs Cloiſtrieres excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'eſt un plaiſir de None. Au reſte leur beauté
Aiguiſoit l'appetit auſſi de ſon coſté.
Mille ſecrettes circonſtances
De leurs corps polis & charmans
Augmentoient l'ardeur des Amans.
Leur taille eſtoit preſque ſemblable.
Blancheur, delicateſſe, embonpoint raiſonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout eſtoit fait au tour.
En mille endroits nichoit l'amour,
Sous une guimpe, un voile, & ſous un ſcapulaire,
Sous ceci, ſous cela que void peu l'œil du iour
Si celuy du galant ne l'appelle au miſtere.
A ces ſœurs l'enfant de Cytere
Mille fois le iour s'en venoit
Les bras ouverts, & les prenoit
L'une apres l'autre pour ſa mere.

Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent;

Et de luy tout en l'attendant
Elles diſoient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputoient ſon retardement
A quelques amitiez nouvelles.
Qui peut le retenir, diſoit l'une, eſt-ce amour?
Eſt-ce affaire? eſt-ce maladie?
Qu'il y revienne de ſa vie,
Diſoit l'autre, il aura ſon tour.
Tandis qu'elles cherchoient là deſſous du myſtere,
Paſſe un Mazet portant à la dépoſitaire
Certain fardeau peu neceſſaire.
Ce n'eſtoit qu'un prétexte, & ſelon qu'on m'a dit
Cette dépoſitaire ayant grand appetit
Faiſoit ſa portion des talens de ce Ruſtre
Tenu dans tels repas pour un traiteur illuſtre.
Le coquin lourd d'ailleurs, & de tres court eſprit
A la cellule ſe méprit.
Il alla chez les attendantes
Fraper avec ſes mains peſantes.
On ouvre, on eſt ſurpris, on le maudit d'abord,
Puis on void que c'eſt un treſor.
Les Nonains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme ſi toutes deux s'étoient donné le mot,
Servons nous de ce maiſtre ſot.
Il vaut bien l'autre, que t'en ſemble?
La Profeſſe ajoûta; c'eſt tres bien aviſé.
Qu'atendions nous ici? qu'il nous fût debité
De beaux diſcours? non non, ny rien qui leur reſſemble.

Ce pitaut doit valoir pour le poinct ſouhaité
Bachelier & Docteur enſemble.
Elle en jugeoit tres-bien ; la taille du garçon,
Sa ſimplicité, ſa façon,
Et le peu d'intereſt qu'en tout il ſembloit prendre,
Faiſoient de luy beaucoup attendre.
C'eſtoit l'homme d'Eſope ; il ne ſongeoit à rien,
Mais il buvoit & mangeoit bien ;
Et ſi Xantus l'euſt laiſſé faire,
Il auroit pouſſé loin l'affaire.
Ainſi bientoſt apprivoiſé,
Il ſe trouva tout diſpoſé
Pour executer ſans remiſe
Les ordres des Nonains, les ſervant à leur guiſe
Dans ſon office de mazet,
Dont il luy fut donné par les ſœurs un brévet.

Icy la peinture commence :
Nous voila parvenus au poinct.
Dieu des vers ne me quite point ;
I'ay recours à ton aſſiſtance.
Dy moy pourquoy ce Ruſtre aſſis,
Sans peine de ſa part, & tres-fort à ſon aiſe
Laiſſe le ſoin de tout aux amoureux ſoucis
De ſœur Claude & de ſœur Tereſe.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaiſe ?
Il me ſemble des-ja que ie vois Apollon
Qui me dit, tout beau ; ces matieres
A fonds ne s'examinent gueres.

l'entends; & l'amour eſt un étrange garçon.
I'ay tort d'ériger un fripon
En Maiſtre de ceremonies.
Des qu'il entre en une maiſon,
Regles & loix en ſont bannies :
Sa fantaiſie eſt ſa raiſon.
Le voila qui rompt tout; c'eſt aſſez ſa coûtume.
Ses jeux ſont violens. A terre on vid bien toſt
Le galand Catedral; ou ſoit par le défaut
De la chaiſe un peu foible; ou ſoit que du pitaud
Le corps ne fuſt pas fait de plume;
Ou ſoit que ſœur Tereſe euſt chargé d'action
Son diſcours véhément, & plein d'émotion;
On entendit craquer l'amoureuſe tribune.
Le Ruſtre tombe à terre en cette occaſion.
Ce premier poinct euſt par fortune
Malheureuſe concluſion.

Cenſeurs, n'aprochez point d'icy voſtre œil prophane.
Vous gens de bien, voyez comme ſœur Claude mit
Vn tel accident à profit.
Tereſe en ce malheur perdit la tramontane.
Claude la débuſqua, s'emparant du timon.
Tereſe pire qu'un demon
Taſche à la retirer, & ſe remettre au troſne;
Mais celle-cy n'eſt pas perſonne
A ceder un poſte ſi doux.
Sœur Claude prenez garde à vous;
Tereſe en veut venir aux coups;

Elle a le poing levé. Qu'elle ayt. C'eſt bien répondre;
Quiconque eſt occupé comme vous, ne ſent rien.
Ie ne m'étonne pas que vous ſçachiez confondre
Vn petit mal dans un grand bien.
Malgré la colere marquée
Sur le front de la débuſquée
Claude ſuit ſon chemin, le Ruſtre auſſi le ſien;
Tereſe eſt mal contante & gronde.
Les plaiſirs de Venus ſont ſources de debats,
Leur fureur n'a point de ſeconde.
I'en prens à teſmoin les combats
Qu'on vid ſur la terre & ſur l'onde,
Lorſque Paris à Menelas
Oſta la merveille du monde.
Qu'un Pitaut faiſant naiſtre un auſſi grand procés
Tinſt icy lieu d'Helene, une foy ſans excés
Le peut croire, & fort bien; troublez None en ſa joye,
Vous verrez la guerre de Troye.
Quoy que Bellone ayt part icy,
I'y vois peu de corps de cuiraſſe.
Dame Venus ſe couvre ainſi
Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Trace.
Cette armure a beaucoup de grace.
Belles vous m'entendez: ie n'en diray pas plus:
L'habit de guerre de Venus
Eſt plein de choſes admirables!
Les Ciclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui ſoient comparables:
Celuy du preux Achille auroit eſté plus beau,

Si Vulcan euſt deſſus gravé noſtre tableau.
Or ay ie des Nonains mis en vers l'avanture,
Mais non avec des traits dignes de l'action;
Et comme celle-cy déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma deſcription :
Les mots & les couleurs ne ſont choſes pareilles,
Ny les yeux ne ſont les oreilles.

I'ay laiſſé long-temps au filet
Sœur Tereſe la détrônée.
Elle eut ſon tour : noſtre mazet
Partagea ſi bien ſa iournée.
Que chacun fut content. L'hiſtoire finit là;
Du feſtin pas un mot : ie veux croire, & pour cauſe,
Que l'on but & que l'on mangea :
Ce fut l'intermede & la poſe.
Enfin tout alla bien; horſmis qu'en bonne foy
L'heure du rendez-vous m'enbaraſſe, & pourquoy ?
Si l'Amant ne vint pas, ſœur Claude & ſœur Tereſe
Eurent à tout le moins dequoy ſe conſoler;
S'il vint, on ſçeut cacher le lourdaut & la chaiſe,
L'Amant trouva bien toſt encor à qui parler.





# TABLE DES MATIERES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

### PREMIERE PARTIE.



### DEUXIESME PARTIE.

TROISIESME PARTIE.



QUATRIESME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

# PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

## (AUTEURS ANCIENS).

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume, 5 fr.

*Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.*

---

LA FONTAINE. *Fables,* avec une notice et des notes par M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE. *Contes,* avec des notes de M. A. PAULY. 2 vol. (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes,* publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 vol. (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 vol. (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 vol. (épuisé).

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par M. A. PAULY, 8 vol. Chaque volume. . . . . . . 5 fr.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière.* Prix. . . . . . . . . . . 30 fr.

RACINE. Œuvres complètes. Notice de A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr.

BOILEAU. *Œuvres* avec notice par M. A. PAULY, 2 vol. 10 fr.

7 Eaux-fortes d'après COCHIN, gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau.* . . . . . . . . . 10 fr.

HAMILTON. Mémoires de GRAMMONT, avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 vol . . . . . . . . . 5 fr.

SHAKESPEARE. *Œuvres complètes* traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 15 vol. (Les cinq premiers volumes sont en vente). Chaque volume. . . . . . . . . . . . . 5 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie,* avec une notice et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 vol. 5 fr.

*En préparation :*

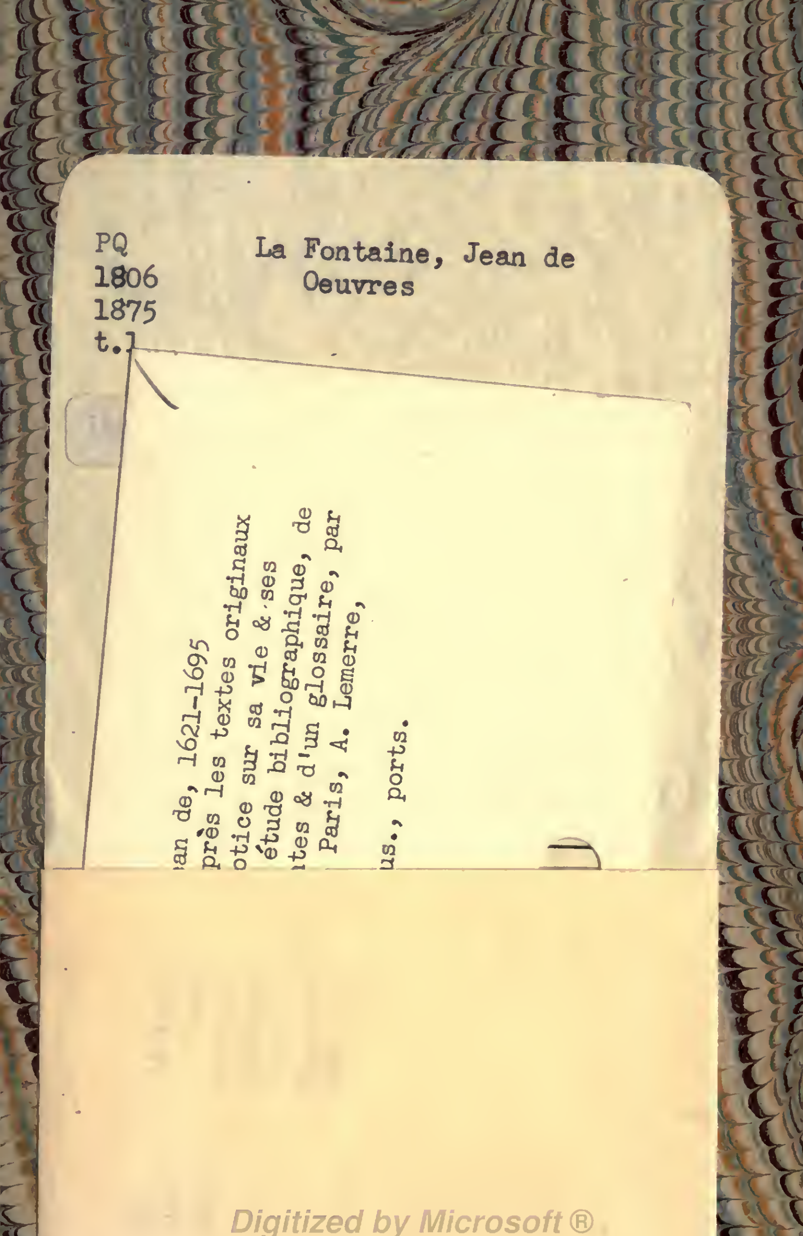
Voltaire (*Romans et Contes*).
Corneille. — Paul-Louis Courier. — La Bruyère. — Marivaux.
*Voyages de Gulliver. — Robinson Crusoé.*
*Don Quichotte. — La Princesse de Cleves. Marianne. — Etc., etc., etc.*

---

Il est fait un tirage sur papier Whatman,
au prix de 20 fr. le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.
sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C^ie^, rue S^t^-Benoît.




PQ
1806
1875
t.1
La Fontaine, Jean de
Oeuvres
an de, 1621-1695
près les textes originaux
otice sur sa vie & ses
étude bibliographique, de
tes & d'un glossaire, par
Paris, A. Lemerre,
us., ports.
Digitized by Microsoft ®

